Tome XVII. N° 5 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Juin 1924


# la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR


# Bêtes, Hommes et Dieux

## I. — Les aventures du baron Ungern.

Le livre dant sont tirées les pages que nous publions ici, et qui a paru en Amérique, sous le titre : *Bêtes, Hommes et Dieux*, y a connu un extraordinaire succès où se révèle l'attrait singulier que l'Asie exerce à nouveau sur les imaginations. Un professeur polonais, M. Ossendowski, y raconte son évasion de la Russie bolchevique, ses pérégrinations au cœur de la Mongolie et du Thibet, ses séjours dans le mystérieux monastère du Bouddha vivant. Ce livre est d'une couleur si fantastique qu'on crut, d'abord, qu'il s'agissait d'un roman d'aventures. Mais il fallut reconnaître que le récit du professeur Ossendowski était sincère. Son traducteur anglais, M. Levis Stanton Palen, écrit à ce propos : « L'auteur est un savant et un écrivain dont l'expérience et les habitudes d'observation minutieuses sont une garantie d'exactitude et de vérité. Seuls les événements extraordinaires de l'extraordinaire période où nous vivons ont pu jeter un homme de son talent dans les conditions d'existence de l'homme des cavernes et nous donner ainsi ce livre unique qui nous dévoile les forces mystérieuses, politiques et religieuses qui font vibrer le cœur de l'Asie. » M. Ossendowski nous renseigne, en effet, de façon saisissante, sur ce « secret de l'Asie » que des idéologues comme Keyserling en Allemagne, Romain Rolland en France, tentent d'opposer à la civilisation occidentale.

Nous détachons de son livre les curieux chapitres où M. Ossen-

dowski raconte ses rapports avec le baron Ungern, que les bolcheviks avaient surnommé le « général sanglant », et qui restera, pour les Mongols, dont il partageait la foi bouddhiste, une figure légendaire et inoubliable. Tour à tour soupçonneux, fataliste, inspiré, mystique, cruel, le baron Ungern, fléau de Dieu ou préparateur de ses voies — comme il le croyait — a profondément impressionné le voyageur polonais. Il le rencontra pour la première fois à Ouliassoutaï, très peu de temps après la prise d'Urga et le rétablissement du Bouddha vivant dans son autorité. C'est le récit de cette rencontre que nous publions ici.

« Le terrible général, le baron Ungern von Sternberg », arriva tout à fait à l'improviste, sans être signalé par les avant-postes du colonel Kazagrandi. Après avoir causé avec celui-ci, il nous invita, le colonel N.-N. Philipoff et moi, à comparaître devant lui. Ce fut Kazagrandi qui m'apporta la convocation. Je voulus m'y rendre aussitôt, mais le colonel me retint environ une demi-heure, et me souhaita bonne chance.

— Que Dieu vous aide ! Allez !

C'était un étrange message d'adieu, peu rassurant et tout à fait énigmatique. Je pris mon mauser, et cachai dans le revers de ma manche mon cyanure de potassium. Le baron était descendu dans la *yourta* du médecin-major. Quand j'entrai dans la cour, le capitaine Veseloffsky vint à moi. Il avait à sa ceinture un sabre cosaque et un revolver sans gaine. Il entra dans la *yourta* pour annoncer mon arrivée.

— Entrez, dit-il en sortant de la tente.

A l'entrée, mes yeux remarquèrent une mare de sang que le sol n'avait pas encore eu le temps d'absorber, signe de mauvais augure qui semblait porter la voix même de celui qui m'avait précédé. Je frappai.

— Entrez ! me répondit une voix grêle.

Comme je passai le seuil, un homme vêtu d'une tunique mongole en soie rouge se précipita sur moi comme un tigre, me serra la main d'un air pressé, puis se rejeta sur le lit qui se trouvait d'un côté de la tente.

— Dites-moi qui vous êtes. Tout autour de nous il y a des espions et des agitateurs, s'écria-t-il d'une voix perçante et nerveuse tout en fixant les yeux sur moi.

En un instant je me rendis compte de son apparence extérieure et de son caractère : une petite tête et de larges

épaules ; des cheveux blonds en désordre ; une moustache rousse en brosse, un visage émacié comme ceux des vieilles icones byzantines. Puis tous ces traits disparurent et je ne vis plus qu'un grand front avancé, surmontant des yeux d'acier, perçants, fixés sur moi comme ceux d'un animal au fond d'une caverne. Mes observations ne durèrent que l'instant d'un éclair, mais je compris que devant moi se trouvait un homme dangereux prêt à se lancer brusquement dans l'irrévocable. Bien que le danger fût évident, je ressentis profondément l'insulte.

— Asseyez-vous, dit-il d'un ton cassant et d'une voix sifflante, en m'indiquant une chaise et en tortillant nerveusement sa moustache. Je sentais la colère monter en moi et je lui dis, sans m'asseoir :

— Vous vous êtes permis de m'offenser, baron. Mon nom est assez connu pour que vous m'évitiez de pareilles épithètes. Vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez, parce que vous avez la force de votre côté, mais vous ne me forcerez pas à parler à quelqu'un qui m'insulte.

A ces mots, il se redressa sur le lit, et, visiblement étonné, commença à m'examiner, retenant sa respiration et tortillant toujours sa moustache. Gardant mon calme apparent, je jetai un coup d'œil indifférent tout autour de la *yourta*, et je remarquai alors le général Redzoukine. Je le saluai d'un signe de tête et il me rendit mon salut en silence. Puis je me retournai du côté du baron qui, assis, tête baissée, les yeux fermés, se passait la main sur le front de temps en temps, en murmurant des mots inintelligibles.

Soudain, il se leva brusquement et dit en s'adressant à quelqu'un derrière moi :

— Sortez ! je n'ai plus besoin de vous.

Je me retournai et vis le capitaine Veseloffsky, au visage blanc et froid. Je ne l'avais pas entendu entrer. Il fit demi-tour militairement et sortit.

— La mort, en la personne de l'homme blanc, était derrière moi, pensai-je, mais m'a-t-elle quitté?

Le baron réfléchit un moment puis se mit à parler en phrases heurtées, inachevées.

— Je vous demande pardon... Vous comprenez, il y a tant de traîtres ! Les honnêtes gens ont disparu. Je ne puis me fier à personne. Il n'y a plus que des faux noms ; les papiers sont falsifiés. Les yeux et les paroles mentent. La

démoralisation est partout, le bolchevisme a tout corrompu. Je viens de faire exécuter le colonel Philipoff, lui qui se disait le représentant de l'organisation blanche de Russie. Dans la doublure de ses vêtements nous avons trouvé deux codes secrets employés par les bolcheviks. Quand mon officier d'ordonnance a brandi son sabre au-dessus de sa tête, il s'est écrié : « Pourquoi veux-tu me tuer, Tavarishe? » Je ne puis avoir confiance en personne...

Il se tut et je gardai moi aussi le silence.

— Je vous demande pardon ! ajouta-t-il. Je vous ai offensé, mais je ne suis pas seulement un homme, je suis le chef de forces importantes et j'ai en tête tant de soucis, de chagrins et de souffrances !

Je sentis dans sa voix un mélange de désespoir et de sincérité. Il me tendit franchement la main. Un silence suivit. Enfin je répondis :

— Que m'ordonnez-vous maintenant, car je n'ai aucun document, ni faux ni authentique? Beaucoup de vos officiers me connaissent et j'en pourrai trouver à Ourga qui se porteront garants que je ne suis ni agitateur ni...

— Inutile, inutile ! interrompit le baron. Tout est clair, tout est compris ! J'ai vu dans votre âme et je sais tout. C'est la vérité que le Houtouktou de Narabanchi a écrite à votre sujet. Que puis-je faire pour vous?

Je lui expliquai comment mon ami et moi nous avions fui la Russie soviétique afin d'atteindre notre patrie et comment un groupe de soldats polonais s'étaient joints à nous dans l'espérance de retourner en Pologne ; et je lui demandai de nous donner son aide pour atteindre le port le plus proche.

— Avec plaisir, avec plaisir... je vous aiderai tous... répondit-il nerveusement, je vous conduirai à Ourga dans mon automobile. Demain nous partirons pour Ourga et nous causerons de ce qu'on fera ensuite.

* * *

A l'aube, le lendemain matin, on m'amena un splendide chameau blanc et nous partîmes. Mon escorte était composée de deux Cosaques, de deux soldats mongols et d'un lama avec deux chameaux portant la tente et les provisions. Je craignais toujours que le baron n'eût l'idée de

préparer un voyage au cours duquel il serait facile de se défaire de moi sur la route. Une balle dans le dos et tout serait terminé. Par conséquent je me tenais toujours prêt à tirer mon revolver et à me défendre. Je pris soin tout le temps d'avoir les Cosaques en face de moi ou à mes côtés. Vers midi nous entendîmes au loin une sirène d'automobile et nous vîmes bientôt le baron Ungern passer à toute vitesse. Le baron me salua très cordialement et me cria :

— Je vous reverrai à Ourga !

— Ah ! pensai-je, je vais donc arriver à Ourga. Je pourrai par conséquent voyager tranquille. A Ourga j'ai beaucoup d'amis, sans compter les soldats polonais avec qui j'étais à Ouliassoutaï et qui m'avaient devancé dans ce voyage.

Après ma rencontre avec le baron, mes Cosaques furent pleins d'attentions pour moi et cherchèrent à me distraire en me disant des histoires. Ils me racontèrent leurs batailles, avec les bolcheviks en Transbaïkalie et en Mongolie, avec les Chinois près d'Ourga, la découverte qu'ils firent sur plusieurs soldats chinois de passeports communistes venant de Moscou ; ils me parlèrent de la bravoure du baron Ungern qui restait assis près d'un feu de camp, à fumer et à prendre le thé, en ligne, sans être jamais touché par une balle. Une fois, soixante-quatorze balles percèrent son manteau, sa selle et les caisses qui se trouvaient à côté de lui : aucune ne le toucha. C'était une des raisons de sa grande influence sur les Mongols. Ils racontaient qu'avant la bataille il avait fait une reconnaissance à Ourga avec un seul Cosaque et qu'à son retour il avait tué un officier et deux soldats chinois avec sa canne de bambou (tashur) ; qu'il n'emportait avec lui rien que du linge de rechange et une paire de bottes ; qu'il était toujours calme et joyeux dans la bataille, grave et morose aux rares jours de paix ; et qu'on le trouvait toujours près de ses soldats quand ils se battaient.

Je leur racontai, en retour, ma fuite en Sibérie et le temps passa rapidement. Nos chameaux trottaient tout le temps, si bien qu'au lieu de faire trente kilomètres par jour nous en faisions près de quatre-vingts. Mon chameau était le plus rapide de tous. C'était une énorme bête, toute blanche, avec une magnifique crinière ; le baron Ungern l'avait reçu en présent d'un prince mongol en même temps que deux zibelines noires. Calme, vigoureux, ce hardi géant du désert était si grand que je me croyais en haut d'une tour. Après

avoir traversé l'Orkhon, nous rencontrâmes le premier cadavre de soldat chinois, couché sur le dos, les bras étendus, en plein milieu de la route. Quand nous eûmes franchi les monts Burgut, nous entrâmes dans la vallée de la Tola au bout de laquelle se trouve Ourga. La route était jonchée de manteaux, de chemises, de chaussures, de casquettes et de bidons que les Chinois avaient jetés dans leur fuite ; ils y avaient laissé beaucoup de leurs morts. Plus loin, la route traversait un marécage de chaque côté duquel gisaient des monceaux de cadavres d'hommes, de chevaux et de chameaux, des voitures brisées et des débris de toute sorte. C'est ici que les Thibétains du baron Ungern détruisirent le train de combat des Chinois en fuite ; étrange et lugubre contraste que le spectacle des monceaux de cadavres à côté de la vie du printemps renaissant ! Sur les étangs, des canards sauvages d'espèces variées sillonnaient la surface de l'eau ; dans l'herbe haute, les grues se livraient à leurs danses étranges, se faisant la cour ; sur les lacs, des cygnes et des oies glissaient en grands troupeaux ; dans les endroits marécageux, semblables à des taches de lumière, apparaissaient des couples de turpans, oiseaux sacrés aux brillantes couleurs. Sur les hauteurs, des dindes sauvages gambadaient et se battaient tout en mangeant ; des compagnies de perdrix *salga* passaient en sifflant ; tandis que sur le flanc de la montagne, à peu de distance, les loups lézardaient paresseusement au soleil, jappant et aboyant par instants comme de jeunes chiens joueurs...

Le quatrième jour nous atteignîmes les rives de la Tola quand il faisait déjà nuit. Il nous fut impossible de trouver le gué, et je forçai mon chameau à entrer dans le fleuve pour chercher un passage. Heureusement, je découvris un endroit peu profond, bien qu'un peu vaseux, et nous pûmes traverser sans difficulté. Nous pouvions nous en féliciter, les chameaux exposant le voyageur à des surprises désagréables en pareille occasion ; quand ils trouvent que l'eau est trop profonde, et leur vient autour du cou, au lieu d'avancer en nageant comme le font les chevaux, ils se laissent flotter sur un côté, ce qui est, vous le devinez, assez ennuyeux pour les cavaliers. Nous plantâmes notre tente près de la rivière.

Vingt-cinq kilomètres plus loin, nous traversâmes un champ de bataille où eut lieu le troisième grand combat

pour l'indépendance de la Mongolie. C'est ici que les troupes du baron Ungern s'opposèrent à l'avance de six mille Chinois qui arrivaient de Kiakhta pour défendre Ourga. Les Chinois furent mis en déroute et laissèrent quatre mille prisonniers. Cependant ceux-ci tentèrent de s'échapper pendant la nuit. Le baron Ungern envoya à leur poursuite les Cosaques de Transbaïkalie et les Thibétains, et c'est leur œuvre dont nous vîmes les résultats sur ce champ de mort. Il restait encore environ quinze cents cadavres sans sépulture : on en avait enterré à peu près autant, d'après ce que me dirent les Cosaques, qui avaient pris part à cette bataille. Les morts portaient d'atroces blessures provenant de coups de sabre, partout des équipements et autres débris gisaient épars. Les Mongols quittèrent la région avec leurs troupeaux, et les loups les remplacèrent ; beaucoup étaient cachés derrière les pierres ou dans les fossés quand nous passâmes. Des meutes de chiens devenus sauvages se battaient avec des loups pour la possession de cette affreuse proie.

Enfin nous quittâmes ce lieu de carnage consacré au dieu maudit de la guerre. Nous approchâmes d'un cours d'eau rapide et peu profond : les Mongols, sautant à terre, enlevèrent leurs casquettes et se mirent à boire. C'était un cours d'eau sacré passant à côté de la demeure du Bouddha vivant. De cette vallée sinueuse nous passâmes dans une autre où une crête montagneuse couverte de forêts épaisses et sombres apparut devant nous.

— Le saint Bogdo-Ol ! s'écria le lama. La demeure des dieux qui protègent notre Bouddha vivant !

Bogdo-Ol est l'énorme nœud qui relie trois chaînes de montagnes : Gegyl au sud-ouest, Gangyn au sud, et Huntu au nord. Cette montagne, couverte de forêts vierges, est la propriété du Bouddha vivant. Les forêts sont remplies de presque toutes les variétés d'animaux que l'on trouve en Mongolie mais la chasse n'y est pas permise. Tout Mongol violant cette loi est condamné à mort ; les étrangers sont expulsés. Il est interdit, sous peine de mort, de franchir le Bodgo-Ol. Un seul homme osa transgresser cet ordre : ce fut le baron Ungern qui traversa la montagne avec cinquante Cosaques, pénétra dans le palais du Bouddha vivant où le pontife d'Ourga était tenu prisonnier par les Chinois et l'enleva.

*
* *

Enfin nous avions devant les yeux la demeure du Bouddha vivant ! Au pied de Bogdo-Ol, derrière des murs blancs, s'élevait un édifice blanc, couvert de tuiles d'un bleu verdâtre qui luisaient au soleil. Il était entouré d'une riche verdure que tachetaient de-ci, de-là, les toits fantastiques de sanctuaires et de petits palais. Du côté opposé à la montagne, un long pont de bois traversait la Tola et reliait la demeure à la cité des moines, la cité sacrée, vénérée dans tout l'Orient sous le nom de Ta Kure ou Ourga.

Ici habitent, outre le Bouddha vivant, des foules de faiseurs de miracles, de prophètes, de sorciers et de docteurs. Tous ces personnages sont d'origine divine et honorés comme des dieux vivants. Sur le haut plateau, à gauche, se dresse un vieux monastère dominé d'une énorme tour rouge : on l'appelle la cité des lamas du Temple ; il contient une gigantesque statue dorée de Bouddha assis sur la fleur de lotus ; des dizaines de temples, de sanctuaires, d'obos, d'autels en plein air, de tours pour les astrologues, une cité grise de maisons basses et de *yourtas* où vivent à peu près soixante mille moines de tout âge et de tout rang ; des écoles, les archives sacrées, des bibliothèques, les demeures des étudiants Bandis, et les auberges pour accueillir les hôtes venus de la Chine, du Thibet, du pays des Buriats et de celui des Kalmouks.

En bas du monastère, se trouve la colonie étrangère où habitent les marchands, Russes et Chinois pour la plupart. C'est là que le bazar oriental mêle ses foules multicolores et affairées. A un kilomètre de là, l'enclos gris de Maimachen entoure ce qui reste des boutiques chinoises, tandis qu'un peu plus loin, on voit une longue rangée de maisons particulières russes, un hôpital, une église, une prison et, enfin, l'édifice bizarre à quatre étages, en briques rouges, qui fut autrefois le consulat russe.

Nous étions à peu de distance du monastère quand je remarquai plusieurs soldats mongols à l'entrée d'un ravin, traînant trois cadavres qu'ils voulaient y cacher.

— Que font-ils? demandai-je.

Les Cosaques se contentèrent de sourire sans répondre. Soudain ils se redressèrent en saluant militairement. Du

ravin sortit un cavalier monté sur un petit cheval mongol. Comme il passait près de nous, je remarquai ses épaulettes de colonel et sa casquette verte à visière. Il m'examina de ses yeux froids, sans couleur, que surplombaient d'épais sourcils. Un peu plus loin, il enleva sa casquette et s'épongea le crâne qu'il avait chauve. Mes yeux remarquèrent l'étrange ondulation du sommet de la tête. C'était là l'homme à la tête en forme de selle contre lequel m'avait mis en garde un vieux devin au dernier relais avant Van Kure !

— Qui est cet officier? demandai-je.

Bien qu'il fût déjà à une bonne distance en avant de nous, le Cosaque répondit à voix basse :

— Le colonel Sepaïloff, commandant d'armes à Ourga.

Le colonel Sepaïloff, le personnage le plus noir de la tragédie mongole ! Autrefois mécanicien, puis gendarme, il avait gagné ses galons rapidement sous le régime tsariste. Il se tortillait sans cesse, nerveusement, parlait constamment, d'une voix gutturale et désagréable, éclaboussant de salive son interlocuteur, tout son visage contracté de spasmes. Il était atteint de folie et le baron Ungern le fit examiner deux fois par une commission de spécialistes, lui ordonnant le repos complet, espérant ainsi débarrasser ce personnage de son mauvais génie. J'appris plus tard que ce sadique exécutait lui-même les condamnés, plaisantant et chantant tandis qu'il les mettait à mort. Il courait sur lui des histoires macabres et terrifiantes. Toute la gloire de cruauté qu'on prêtait au baron Ungern appartenait à Sepaïloff.

Le baron m'avoua quelques jours plus tard que le colonel l'inquiétait, car celui-ci était bien capable d'exécuter son chef tout comme un simple condamné. De plus, Sepaïloff avait rencontré en Transbaïkalie un sorcier qui lui avait prédit la mort du baron, si celui-ci renvoyait son collaborateur. Aussi le baron redoutait-il Sepaïloff, dominé qu'il était par la superstition de cette prophétie. Le colonel ne connaissait aucune pitié pour tout ce qui était bolchevik, ou associé à ceux-ci de près ou de loin. C'est que les rouges l'avaient torturé en prison et, après sa fuite, avaient massacré toute sa famille. Il se vengeait maintenant.

Je descendis chez un marchand russe, et je reçus aussitôt la visite de mes compagnons d'Ouliassoutaï qui m'accueillirent avec joie, après avoir eu des inquiétudes sur l'issue

de mon expédition à Zain Chabi et Van Kure. Je pris un bain, fis un peu de toilette et sortis avec eux. Nous entrâmes au bazar. Il y avait foule. Dans les groupes bizarres d'acheteurs et de marchands qui criaient à tue-tête, les couleurs éclatantes des étoffes chinoises, les colliers de perles, les boucles d'oreilles et les bracelets donnaient un air de fête ; les uns tâtaient des moutons vivants pour savoir s'ils étaient asez gras ; des bouchers découpaient de grands morceaux de mouton dans les carcasses suspendues à leur étal ; partout les fils de la plaine plaisantaient et riaient. Les femmes mongoles, avec leurs hautes coiffures surmontées de lourds bonnets d'argent, plats comme des soucoupes, admiraient les rubans de soie de toutes couleurs et les longs colliers de corail ; un grand Mongol, d'aspect imposant, examinait un troupeau de splendides chevaux et discutait le prix avec le *zahachine;* un Thibétain, noir, vif, décharné, venu à Ourga pour offrir des prières au Bouddha vivant, ou peut-être porteur d'un message secret de l'autre dieu de Lhassa, était accroupi et marchandait un portrait de Bouddha au Lotus taillé dans l'agate ; dans un autre coin une foule de Mongols et de Buriats s'était rassemblée autour d'un marchand chinois vendant des tabatières finement peintes, en verre, en cristal, en porcelaine, en améthyste, en jade, en agate et en néphrite : l'une d'elles, en néphrite verte, veinée régulièrement de brun, et sculptée, représentait un dragon enroulé autour d'un groupe de jeunes filles ; le marchand en demandait dix jeunes bœufs ; le rouge des longues lévites et des petites casquettes brodées d'or des Buriats se mêlait au noir des manteaux des Tartares et de leurs petites toques de velours qu'ils portent au sommet de la tête. La foule des lamas fournissait l'arrière-plan de cette tapisserie bigarrée, avec leurs robes jaunes et rouges, leurs capes négligemment jetées sur leurs épaules et leurs coiffures variées, champignons jaunes, bonnets phrygiens rouges ou casques des anciens Grecs. Ils se mêlaient à la multitude, causant avec sérénité, égrenant leurs rosaires, disant la bonne aventure, cherchant surtout des riches Mongols à soigner ou à exploiter, à l'aide de révélations, de prédictions, ou d'autres mystères. L'espionnage religieux et politique se pratiquait sur une grande échelle. Des Mongols, arrivant de Mongolie intérieure, étaient entourés sans cesse d'un réseau invisible et serré de vigilants lamas. Sur les bâtiments flottaient des

drapeaux russes chinois et mongols ; une petite boutique portait la bannière étoilée ; sur les tentes étaient arborés les rubans, les carrés, les cercles, les triangles des princes et des particuliers atteints de la petite vérole ou de la lèpre, et qui en mouraient. Tout se mêlait en une masse éclatante sous le brillant soleil. Par moments on voyait les soldats du baron Ungern qui se pressaient, en uniforme bleu ; des Mongols et des Thibétains en habits rouges, avec des épaulettes jaunes, portant le swastika de Gengis-Khan et les initiales du Bouddha vivant ; des soldats chinois appartenant à un détachement de l'armée mongole. Après la défaite de l'armée chinoise, deux mille de ces braves implorèrent le Bouddha vivant de les enrôler dans ses légions, lui jurant fidélité. On les accepta et ils formèrent deux régiments portant, à la casquette et aux pattes d'épaules, des dragons chinois argentés.

Comme nous traversions le marché, tournant le coin, et faisant retentir sa sirène, arriva une grande automobile. Elle contenait le baron Ungern, vêtu de sa tunique mongole en soie jaune avec une ceinture bleue. La voiture allait très vite mais il me reconnut, fit arrêter, et descendit pour m'inviter à l'accompagner jusqu'à sa *yourta*. Sa tente était très simplement arrangée ; elle était dressée dans la cour d'un magasin chinois (hong). Son quartier général se trouvait dans deux autres *yourtas*, à peu de distance, et ses serviteurs occupaient une des maisons chinoises. Quand je lui rappelai sa promesse de m'aider à atteindre un port sur le Pacifique, le général me regarda de ses yeux brillants et me répondit en français :

— Mon œuvre ici tire à sa fin. Dans neuf jours, je commence la guerre contre les bolcheviks et j'entre en Transbaïkalie. Je vous prie de bien vouloir rester ici jusqu'à cette date. Il y a des années que je vis en dehors de toute société civilisée. Je suis seul avec mes pensées et je voudrais vous les faire connaître. Nous causerons et vous verrez que je ne suis pas le « baron fou de sang » comme mes amis m'appellent, ni le « sévère grand-père » comme disent mes soldats et mes officiers, mais un homme tout simplement qui a beaucoup cherché et plus encore souffert.

Le baron resta silencieux quelques minutes, puis continua :

— J'ai réfléchi à ce qu'il convient de faire pour votre

groupe. J'arrangerai tout. Mais je vous prie, restez encore avec moi pendant ces neuf jours.

Que faire? J'acceptai. Le baron me serra la main et commanda le thé.

*
* *

— Parlez-moi de vous et de votre voyage, me dit-il.

Je lui racontai tout ce qui me parut susceptible de l'intéresser et il suivit mon récit avec une attention extrême.

— Maintenant je vais vous parler de moi, et vous saurez qui je suis. Mon nom est entouré de tant de haine et de terreur que nul ne peut distinguer le vrai du faux, l'histoire de la légende. Un jour vous écrirez un livre, vous vous rappellerez votre passage en Mongolie et votre séjour dans la *yourta* du « général sanguinaire ».

Il ferma les yeux, ne cessant de fumer tout en parlant, précipitant ses phrases nerveusement, sans les achever, comme si on ne lui en laissait pas le temps.

— La famille des Ungern von Sternberg est ancienne : elle provient d'un mélange d'Allemands et de Hongrois, des Huns du temps d'Attila. Mes ancêtres guerriers prirent part à toutes les guerres européennes. On les vit aux croisades : un Ungern fut tué sous les murs de Jérusalem où il combattait dans les troupes de Richard Cœur de Lion. La tragique croisade des enfants, elle-même, fut marquée par la mort de Raoul Ungern, à l'âge de onze ans. Quand les plus hardis guerriers du pays furent envoyés sur les frontières orientales de l'empire germanique, contre les Slaves, au douzième siècle, mon ancêtre Arthur était avec eux : c'était le baron Halsa Ungern Sternberg. Ces chevaliers des marches frontières formèrent l'ordre teutonique des Chevaliers moines qui, par le fer et par le feu, imposèrent le christianisme parmi les populations païennes, Lithuaniens, Esthoniens, Livoniens et Slaves. Depuis lors l'ordre des Chevaliers teutoniques a toujours compté parmi ses membres des représentants de notre famille. Quand l'ordre teutonique disparut dans le Grunewald, sous les coups des troupes polonaises et lithuaniennes, deux barons Ungern von Sternberg furent tués dans la bataille. Notre famille avait l'esprit guerrier, avec une tendance au mysticisme et à l'ascétisme.

Pendant le seizième et le dix-septième siècle, plusieurs

barons von Ungern avaient leurs châteaux en Livonie et en Esthonie. Maints contes et légendes rapportent leurs exploits. Heinrich von Sternberg, qu'on appelait « la Hache », était chevalier-errant. Les tournois de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie connaissaient son nom et sa lance, qui remplissaient de terreur le cœur de ses adversaires. Il tomba à Cadix sous l'épée d'un chevalier qui lui fendit le crâne. Le baron Raoul Ungern était un chevalier-brigand qui opérait entre Riga et Reval. Le baron Pierre Ungern avait son château dans l'île de Dago en pleine mer Baltique, où il tenait à sa merci les marchands de son époque par ses exploits de corsaire.

Au commencement du dix-huitième siècle, un fameux baron Wilhelm Ungern était connu sous le nom de « frère de Satan » à cause de sa pratique de l'alchimie. Mon grand-père était corsaire dans l'océan Indien, imposant le tribut aux vaisseaux anglais marchands et échappant pendant de nombreuses années à leurs navires de guerre. Capturé à la fin, il fut livré au consul russe qui le fit transporter en Russie où il fut condamné à la déportation en Transbaïkalie. Je suis, moi aussi, officier de marine, mais la guerre russo-japonaise me força à abandonner ma profession pour me joindre aux Cosaques du Zaïbakal. Toute ma vie je l'ai consacrée à la guerre, ou à l'étude du bouddhisme. Mon grand-père nous avait rapporté le bouddhisme des Indes : mon père et moi nous en devînmes des adeptes. En Transbaïkalie, j'ai essayé de former l'ordre militaire des bouddhistes pour organiser la lutte implacable contre la dépravation révolutionnaire.

Il se tut et but plusieurs tasses de thé, qu'il prenait très fort, noir comme du café.

— La dépravation révolutionnaire ! Qui donc y songe, en dehors du philosophe français Bergson et du très savant Tachi Lama au Thibet?

Le petit-fils du corsaire, citant des théories et des ouvrages scientifiques, des noms de savants et d'écrivains, la Bible, les livres bouddhiques, mêlant le français, l'allemand, le russe et l'anglais, continua :

— Dans les livres bouddhiques comme dans les vieux livres chrétiens, on lit de graves prophéties relatives à l'époque où devra commencer la guerre entre les bons et les mauvais esprits. Alors viendra la malédiction inconnue

qui, conquérant le monde, balayant toute civilisation, tuera toute moralité et détruira les peuples. Son arme est la révolution. Pendant toute révolution, l'intelligence créatrice aidée de l'expérience du passé sera remplacée par la force jeune et brutale du destructeur. Celui-ci placera et maintiendra au premier rang les passions viles et les bas instincts. L'homme s'éloignera du divin et du spirituel. La grande guerre a prouvé que l'humanité doit s'élever vers un idéal toujours plus haut ; mais c'est à ce moment qu'apparut la mélédiction que pressentirent le Christ, l'apôtre saint Jean, Bouddha, les premiers martyrs chrétiens, Dante, Léonard de Vinci, Gœthe, Dostoïevsky. La malédiction apparaissant fit reculer le progrès, nous barrant la route vers le divin. La révolution est une maladie contagieuse, et l'Europe, en traitant avec Moscou, s'est trompée elle-même, comme elle a trompé les autres parties du monde. Le Grand Esprit a mis au seuil de notre vie Karma, qui ne connaît ni la colère ni le pardon. Il règle nos comptes, et le résultat sera la famine, la destruction, la mort de la civilisation, de la gloire, de l'honneur, la mort des nations, la mort des peuples. Je vois déjà cette horreur, cette sombre et folle destruction de l'humanité.

La porte de la *yourta* s'ouvrit brusquement : claquant les talons, raidi au garde-à-vous, un officier saluait.

— Pourquoi entrez-vous sans permission? s'écria le général en colère.

— Excellence, notre petit poste à la frontière a capturé une patrouille ennemie et l'a amenée ici.

Le baron se leva. Ses yeux étincelaient et son visage était contracté de spasmes.

— Faites-les venir en face de ma *yourta!* commanda-t-il. Tout était oublié — le discours inspiré, la voix pénétrante — tout avait disparu sous le commandement bref du chef implacable. Le baron mit sa casquette, saisit le tachour de bambou qu'il portait toujours à la main et sortit vivement. Je le suivis. En face de la *yourta* se tenaient six soldats rouges, entourés par les Cosaques.

Le baron s'arrêta, les regarda fixement pendant quelques minutes. Sur son visage on pouvait suivre le jeu violent de ses pensées. Puis il détourna les yeux, s'assit sur le seuil de la maison chinoise et médita longtemps. Enfin il se leva, se dirigea vers les prisonniers et, d'un mouvement plein de

décision, toucha de son bambou chaque prisonnier à l'épaule, disant :

— Toi, à gauche. Toi, à droite ! partageant le groupe en deux, quatre à droite et deux à gauche

— Fouillez ces deux-là ! Ça doit être des commissaires ! ordonna-t-il.

Puis, se tournant vers les quatre autres, il demanda :

— Vous êtes sans doute cultivateurs et vous avez été mobilisés par les bolcheviks?

— Oui, Excellence, s'écrièrent les soldats effrayés.

— Allez vous présenter au commandant et dites-lui que j'ai donné l'ordre de vous enrôler dans mes troupes !

Sur les deux autres on trouva des passeports de commissaires du service politique communiste. Le général fronça les sourcils et, lentement, prononça la condamnation :

— Tuez-les à coups de bâton !

Il se détourna d'eux et rentra dans la *yourta*. Mais notre conversation, après cet incident, devint un peu embarrassée et je pris congé du général.

Après le dîner, plusieurs officiers d'Ungern vinrent dans la maison russe où j'étais descendu. Nous causions avec animation quand nous entendîmes soudain une trompe d'automobile et les officiers se turent aussitôt.

— Le général passe par ici, dit l'un d'une voix changée.

Notre conversation interrompue reprit, mais pour peu de temps. L'employé de la maison vint en courant nous avertir :

— Le baron !

Celui-ci entra, et s'arrêta à la porte. Les lampes n'étaient pas encore allumées et il commençait à faire nuit. Le baron nous reconnut pourtant aussitôt, s'approcha de la maîtresse de maison et lui baisa la main. Il salua chacun aimablement, accepta la tasse de thé qu'on lui offrit et s'approcha de la table. Puis il parla :

— Je suis venu vous enlever votre hôte dit-il à la maîtresse de maison. Puis, se tournant vers moi, il me demanda :

— Voulez-vous faire une promenade en automobile? Je vous montrerai la ville et les environs.

Je pris mon manteau et, suivant mon habitude familière, j'y glissai mon revolver, ce qui fit rire le baron.

— Laissez donc ! Ici vous êtes en sécurité. D'autre part,

rappelez-vous la prédiction du Houtouktou de Narabanchi : la Fortune sera toujours avec vous.

— Parfait ! répondis-je en riant. Je n'ai pas oublié la prédiction. Seulement je ne sais pas au juste ce que le Houtouktou a voulu dire par la Fortune. Peut-être est-ce la mort, comme pour tant d'autres, après mon long et pénible voyage, et j'avoue que je préfère aller plus loin et que la mort ne m'attire pas.

Nous sortîmes. A la porte une énorme Fiat nous attendait avec ses phares éblouissants. Le chauffeur, assis au volant, était immobile comme une statue, restant la main à la casquette, dans la position du salut, tout le temps que nous mîmes à nous asseoir.

— A la station de T. S. F. ! ordonna le baron.

L'auto bondit. La ville, comme un peu plus tôt, était encore toute grouillante de ses foules orientales, mais leur aspect était encore plus étrange et plus merveilleux. Parmi la multitude bruyante passaient, rapides, des cavaliers mongols, buriats et thibétains ; des caravanes de chameaux levaient solennellement la tête à notre passage ; les roues de bois des charrettes mongoles criaient de douleur ; tout était illuminé par les grandes lampes à arc de la station d'électricité que le baron Ungern avait fait construire aussitôt après la prise de la ville en même temps qu'un réseau téléphonique et un poste de télégraphie sans fil. Il fit aussi nettoyer et désinfecter la ville par ses hommes, les rues n'ayant probablement pas connu le balai depuis l'époque de Gengis-Khan. Il organisa un service d'autobus reliant les différents quartiers ; il fit construire des ponts sur la Tola et sur l'Orkhon, publia un journal, créa un laboratoire vétérinaire et des hôpitaux, ordonna la réouverture des écoles, protégea le commerce, faisant pendre sans pitié les soldats russes et mongols qui pillaient les magasins chinois.

Son commandant d'armes ayant arrêté deux Cosaques et un soldat mongol qui avaient volé de l'eau-de-vie dans un magasin chinois, amena les coupables devant le baron. Celui-ci les fit entrer dans sa voiture, alla aussitôt au magasin, rendit l'eau-de-vie au marchand, et ordonna au Mongol de pendre un des Russes à la porte de l'établissement. Une fois le Cosaque pendu, il commanda :

— Maintenant pendez l'autre !

L'autre était à peine exécuté qu'il se tournait vers le

commandant et lui ordonnait de pendre maintenant le Mongol à côté des deux autres. Cette justice expéditive parut satisfaire tout le monde, mais le marchand chinois s'approcha, désespéré, du baron et le supplia :

— Général ! Baron ! Je vous en prie, enlevez ces hommes de ma porte ou bien personne ne voudra plus entrer dans ma boutique !

Nous passâmes à toute vitesse à travers le quartier du commerce et, après avoir traversé une petite rivière, nous entrâmes dans le quartier russe. Plusieurs soldats russes et quatre Mongoles, assez coquettes d'aspect, se tenaient sur le pont quand nous passâmes. Les soldats s'immobilisèrent au salut comme des statues, les yeux fixés sur le visage sévère de leur chef. Les femmes commencèrent par s'enfuir effarouchées, puis, prises sans doute par la contagion de la discipline militaire, portèrent la main à leur coiffure et saluèrent, aussi immobiles que leurs galants. Le baron me regarda et se mit à rire.

— Vous voyez la discipline ! Même les femmes mongoles qui me saluent !

Nous fûmes bientôt sur la plaine, la voiture filant comme une flèche, le vent sifflant et faisant claquer les pans de nos manteaux. Mais le baron, assis, les yeux fermés, disait toujours : « Plus vite ! Plus vite ! » Nous gardâmes quelque temps le silence.

— Hier j'ai battu mon officier d'ordonnance pour être entré sans permission dans ma *yourta* et avoir interrompu mon histoire, dit-il.

— Vous pouvez la continuer maintenant, répondis-je.

— Ça ne vous ennuie pas? Eh bien, il ne me reste plus grand'chose à vous dire et ce sera la partie la plus intéressante. Je vous ai expliqué comment je voulais fonder un ordre militaire de bouddhistes en Russie. Pourquoi? Pour protéger l'évolution de l'humanité et lutter contre la révolution, parce que je suis certain que l'évolution conduit à la divinité et que la révolution ne mène qu'à la bestialité. Mais j'ai travaillé en Russie ! En Russie où les paysans sont grossiers, illettrés, emportés, constamment en colère, haïssant tout et tous sans comprendre pourquoi. Ils sont méfiants, matérialistes : ils n'ont pas d'idéal élevé. Les intellectuels vivent dans un idéalisme imaginaire, sans réalité. Ils ont une tendance constante à tout critiquer,

mais ils manquent de puissance créatrice. Ils n'ont aucune force de volonté ; ils ne savent que parler, parler. Comme les paysans, ils n'aiment rien ni personne. Leurs sentiments sont purement imaginaires. Leurs pensées passent sans laisser de traces, comme des mots vides. Aussi mes compagnons commencèrent-ils bientôt à violer les règlements de l'ordre. Alors j'établis l'obligation du célibat, la renonciation absolue à la femme, aux conforts de la vie, au superflu, selon les enseignements de la religion jaune. Afin que le Russe puisse dompter ses instincts, je prescrivis l'usage illimité de l'alcool, du haschisch et de l'opium. A présent je fais pendre les officiers et les soldats qui boivent de l'alcool ; à ce moment-là nous en buvions jusqu'à la « fièvre blanche », jusqu'au *delirium tremens*. Il me fut impossible d'organiser l'ordre, mais je groupai autour de moi trois cents hommes que j'avais réussi à rendre d'une audace prodigieuse et d'une férocité sans égale. Ils se conduisirent en héros pendant la guerre contre l'Allemagne d'abord, puis contre les bolcheviks, mais il n'en reste plus beaucoup.

— Le poste de T. S. F., Excellence ! avertit le chauffeur.

— Entrez ! ordonna le général.

Au sommet d'une colline se trouvait la puissante station que les Chinois, dans leur retraite, avaient en partie détruite, mais qui avait été reconstruite par le génie de l'armée Ungern. Le général prit connaissance des télégrammes et me les communiqua. Ils venaient de Moscou, de Tchita, de Vladivostock et de Pékin. Sur une feuille jaune étaient les messages chiffrés que le baron glissa dans sa poche en me disant :

— Ces messages viennent des services de renseignements que j'ai à Tchita, Irkoutsk, Kharbin et Vladivostock. Mes hommes sont tous des juifs, très habiles, très hardis, des amis à moi. J'ai aussi un officier juif, Voulfovitch, qui commande mon aile droite. Il est aussi féroce que Satan, mais intelligent et courageux... Maintenant nous allons filer comme le vent.

Nous repartîmes à toute vitesse, plongeant dans les ténèbres de la nuit. Ce fut une course éperdue. La voiture bondissait sur les pierres et par-dessus les fossés, franchissant même d'étroits ruisseaux, le chauffeur semblant n'éviter que les gros rochers. Sur la plaine, à notre passage en trombe,

je remarquai plusieurs fois des points brillants qui s'allumaient dans la nuit et s'éteignaient aussitôt.

— Des yeux de loups ! dit mon compagnon avec un sourire. Nous les avons engraissés de la chair des nôtres et de celle des ennemis ! remarqua-t-il d'un air calme, en se tournant vers moi pour continuer sa profession de foi.

Pendant la guerre, nous vîmes se corrompre peu à peu l'armée russe, nous prévîmes la trahison de la Russie envers les Alliés et le danger menaçant de la révolution. Afin de réagir, nous formâmes le projet d'unir tous les peuples mongols qui n'avaient pas oublié leur ancienne foi et leurs vieilles coutumes, d'en faire un seul Etat asiatique, composé de tribus autonomes, sous la souveraineté morale et législative de la Chine, patrie de la plus ancienne et de la plus haute des civilisations. Cet Etat devait comprendre les Chinois, les Mongols, les Thibétains, les Afghans, les tribus mongoles du Turkestan, les Tartares, les Buriats, les Kirghiz et les Kalmoucks. Il était nécessaire que cet Etat fût puissant matériellement et moralement, pour élever une barrière contre la révolution et conserver soigneusement l'esprit, la philosophie et la politique de respect de l'individu qui lui seraient propres. Si l'humanité, folle et corrompue, continue à menacer l'esprit divin dans le cœur de l'homme, à répandre le sang, à empêcher tout progrès moral, l'Etat asiatique se doit d'arrêter de façon décisive cette marche à la ruine et d'établir la paix, une paix durable et sûre. Cette propagande eut un grand succès pendant la guerre même parmi les Turcomans, les Kirghiz, les Buriats et les Mongols.

— Arrêtez ! s'écria soudain le baron.

La voiture s'arrêta avec une violente secousse. Le général sauta à terre et m'invita à le suivre. Nous marchâmes quelque temps dans la prairie, le baron toujours penché vers le sol comme s'il y cherchait quelque trace.

— Ah ! murmura-t-il à la fin. Il est parti.

Je le regardai, intrigué.

— Un riche Mongol avait ici sa *yourta*. C'était le fournisseur d'un marchand russe, Noskoff. Celui-ci était un homme féroce, comme le prouve le nom sous lequel il était connu des Mongols : Satan. Il faisait battre ou emprisonner ses débiteurs mongols par les autorités chinoises. Noskoff avait ruiné ce riche Mongol, qui perdit toute sa fortune et s'en-

fuit à quarante-cinq kilomètres d'ici. Noskoff l'y poursuivit, enleva tout ce qui lui restait en bétail et chevaux et le laissa mourir de faim avec sa famille. Quand je pris Ourga, le Mongol se présenta devant moi avec une trentaine d'autres familles mongoles ruinées de la même façon par Noskoff. Ils réclamaient sa mort... Je fis pendre le Satan.

De nouveau l'automobile courait, faisant un grand détour dans la prairie, de nouveau le baron de sa voix aigre et nerveuse parcourait en pensée tout le cercle de la vie asiatique.

— La Russie trahit la France, l'Angleterre et l'Amérique, elle signa le traité de Brest-Litovsk et amena le règne du chaos. Alors nous décidâmes de mobiliser l'Asie contre l'Allemagne. Nos envoyés pénétrèrent en Mongolie, au Thibet, dans le Turkestan et en Chine. A cette époque les bolcheviks commencèrent à tuer tous les officiers russes : nous fûmes obligés d'entreprendre contre eux la guerre civile et d'abandonner nos projets pan-asiatiques ; mais nous espérons, plus tard, éveiller l'Asie tout entière et, avec son aide, ramener la paix et le royaume de Dieu sur la terre. Je me plais à penser que j'ai contribué pour ma part à cette œuvre en délivrant la Mongolie.

Il redevint silencieux, réfléchissant un moment.

— Mais quelques-uns de mes associés, dans cette œuvre, ne m'aiment pas, à cause de ma sévérité et de ce qu'ils appellent mes atrocités, ajouta-t-il avec tristesse. Ils ne comprennent pas encore que nous ne combattons pas seulement un parti politique, mais une secte d'assassins, destructeurs de toute civilisation contemporaine. Pourquoi les Italiens exécutent-ils les anarchistes qui lancent des bombes? Et moi je n'aurais pas le droit de débarrasser le monde de ceux qui veulent tuer l'âme du peuple? Moi, descendant des chevaliers teutoniques, des croisés et des corsaires, je ne connais que la mort comme châtiment pour des assassins !... Rentrez ! commanda-t-il au chauffeur.

Une demi-heure plus tard, nous revoyions les lumières électriques d'Ourga.

* * *

En approchant de l'entrée de la ville, nous vîmes une automobile arrêtée en face d'une petite maison.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le baron. Allez là-bas !

Notre voiture se rangea à côté de la première. La porte de la maison s'ouvrit brusquement, plusieurs officiers sortirent précipitamment, essayant de se cacher.

— Arrêtez ! ordonna le général. Rentrez !

Ils obéirent et il entra après eux, appuyé sur son bambou. La porte restant ouverte, je pus tout voir et tout entendre.

— Malheur à eux ! murmura le chauffeur. Nos officiers savaient que le baron était sorti de la ville avec moi, ce qui signifie toujours un long voyage et ils ont dû en profiter pour s'amuser. Il va les faire rouer de coups.

Je pouvais voir le bout de la table couvert de bouteilles et de boîtes de conserves. D'un côté deux jeunes femmes étaient assises, qui se dressèrent d'un bond à l'entrée du général. J'entendis la voix rauque du baron prononçant des phrases brèves, sèches, sévères.

— Votre patrie est en train de mourir... La honte en retombe sur vous... et vous ne le comprenez pas... vous ne le sentez pas... vous voulez du vin et des femmes... Coquins ! Brutes !... Cent cinquante coups de *tachour* à chacun de vous !

La voix s'abaissa jusqu'à n'être plus qu'un murmure.

— Et vous, mesdames, vous rendez-vous compte de la ruine de votre nation? Non? Pour vous, ça n'a aucune importance. N'avez-vous plus aucun sentiment pour vos maris qui sont au front et qui peut-être en ce moment même sont en train de se faire tuer? Vous n'êtes pas des femmes... J'honore la femme, dont les sentiments sont plus profonds et plus forts que ceux de l'homme ; mais vous n'êtes pas des femmes ! Ecoutez-moi : une fois encore, et je vous fais pendre !

Il revint à la voiture et fit sonner la trompe lui-même, plusieurs fois. Aussitôt des cavaliers mongols arrivèrent au galop.

— Emmenez ces hommes au commandant. J'enverrai des ordres plus tard.

Nous gardions le silence. Le baron, énervé, respirait bruyamment, allumant plusieurs cigarettes l'une après l'autre, et les jetant après une ou deux bouffées.

— Vous dînerez avec moi, me dit-il.

Il invita son chef d'état-major, un homme très réservé, taciturne, mais d'une éducation supérieure. Les domestiques nous servirent un plat chinois chaud, suivi de viande

froide et d'une compote de fruits de Californie, le tout accompagné de l'inévitable thé. Nous mangions à la chinoise avec des bâtons. Le baron semblait ennuyé.

Avec beaucoup de précaution, je commençai à parler des officiers coupables et m'efforçai de les excuser en faisant valoir les circonstances extrêmement pénibles dans lesquelles ils vivaient.

— Ils sont pourris jusqu'à la moelle, ils n'ont plus aucun bon sentiment, ils sont tombés aux abîmes, murmura le général.

Le chef d'état-major parla dans le même sens que moi, enfin le baron lui ordonna de téléphoner au commandant de relâcher les officiers.

Le lendemain je me promenai avec mes amis dans les rues, observant l'animation de la ville. L'énergie du baron exigeait une activité constante et il l'imposait à tout son entourage. Il était partout, voyait tout, mais ne gênait jamais le travail de ses subordonnés. Tout le monde était à l'œuvre.

Le soir, le chef d'état-major m'invita chez lui où je rencontrai un grand nombre d'officiers, très intelligents. Je leur racontai mon voyage et nous causions tous avec animation quand le colonel Sepaïloff entra, en chantonnant. Tous les autres se turent aussitôt et, l'un après l'autre, se retirèrent sous quelque prétexte. Il tendit à notre hôte quelques papiers, puis, se tournant vers nous, il dit :

— Je vous enverrai pour souper un délicieux pâté de poisson et de la soupe aux tomates.

Quand il eut quitté la pièce, notre hôte se saisit la tête dans les mains d'un geste de désespoir, en disant :

— Dire que c'est avec l'écume de la terre que nous sommes obligés de travailler, depuis la révolution !

Quelques minutes plus tard un soldat apportait de la part de Sepaïloff une soupière et le pâté de poisson. Tandis que le soldat se penchait sur la table pour y déposer les plats, le chef d'état-major me fit signe des yeux et me glissa :

— Regardez cette figure.

Quand le soldat fut parti, l'hôte écouta avec attention, attendant que le bruit des pas se fût éloigné.

— C'est le bourreau de Sepaïloff, celui qui pend et qui étrangle les malheureux condamnés.

Alors, à ma grande stupéfaction, il renversa la soupe sur le sol, puis, sortant de la *yourta*, il jeta le pâté par-dessus la palissade.

— C'est le dîner de Sepaïloff et bien que ce soit sans doute très savoureux, c'est peut-être aussi empoisonné ! Chez Sepaïloff, il est dangereux de boire ou de manger.

Le cœur oppressé par ces incidents, je rentrai chez moi. Mon hôte n'était pas endormi et vint à ma rencontre, l'air effrayé. Mes amis étaient là également.

— Dieu soit loué ! s'écrièrent-ils tous. Il ne vous est rien arrivé?

— Qu'est-ce qu'il y a? demandai-je.

— Vous voyez, commença l'hôte, après votre départ un soldat est venu de la part de Sepaïloff, a emporté vos bagages, disant que vous l'aviez envoyé les chercher ; nous savions ce que cela voulait dire, on allait tout fouiller et ensuite...

Je compris aussitôt le danger. Sepaïloff pouvait introduire ce qu'il voulait dans mes affaires, et m'accuser ensuite. Mon vieil ami l'agronome et moi, nous partîmes aussitôt chez Sepaïloff. Je laissai mon compagnon à la porte, j'entrai, et je rencontrai le même soldat qui nous avait apporté le souper. Sepaïloff me reçut immédiatement. En réponse à ma protestation, il m'assura que c'était une erreur, et me demandant d'attendre un instant, il sortit. J'attendis cinq, dix, quinze minutes, mais personne ne vint. Je frappai à la porte, personne ne répondit. Alors je me décidai à aller trouver le baron et me dirigeai vers la sortie. La porte était fermée à clef. J'essayai d'ouvrir l'autre porte. Elle était fermée également. J'avais été pris au piège. Je voulus aussitôt appeler mon ami, mais, apercevant un téléphone au mur, j'appelai le baron Ungern. Quelques moments plus tard, il apparut avec Sepaïloff.

— Qu'est-ce qui s'est passé? demanda-t-il à Sepaïloff d'une voix sévère et menaçante ; et, sans attendre la réponse, il le frappa de sa canne, si violemment, que le colonel tomba.

Nous sortîmes et le général ordonna qu'on amenât mes bagages. Puis il me conduisit à sa *yourta*.

— Vous habiterez ici désormais, dit-il. Je suis très heureux de cet incident, remarqua-t-il avec un sourire, car maintenant je puis dire tout ce que je veux.

Ceci m'encouragea à poser une question :

— Puis-je vous parler de tout ce que j'ai vu et entendu ici?

Il réfléchit un moment avant de répondre :

— Donnez-moi votre carnet de notes.

Je lui passai l'album où j'avais fait quelques croquis de mon voyage et il y écrivit ces mots : « Après ma mort, baron Ungern. »

— Mais je suis plus âgé que vous et je mourrai avant vous, lui fis-je remarquer.

Il ferma les yeux, courba la tête et murmura :

— Non ! Cent trente jours encore et tout sera fini ; ensuite... le Nirvana ! Comme je suis las, de chagrin, de misère et de haine !

Nous gardâmes le silence longtemps. Je sentais que je m'étais fait un ennemi mortel du colonel Sepaïloff et qu'il était prudent de quitter Ourga le plus tôt possible. Il était deux heures du matin. Soudain le baron se leva.

— Allons chez le grand et bon Bouddha, dit-il, le visage chargé de profondes pensées, les yeux étincelants, les traits contractés par un amer et mélancolique sourire. Il fit amener l'automobile.

Ainsi vivait ce camp de réfugiés martyrs, poursuivis par les circonstances, entraînés vers la mort, conduits par la haine et le mépris de ce descendant des chevaliers teutoniques. Et lui, qui les martyrisait, ne connaissait ni une journée ni une nuit de paix. Les pensées, empoisonnées, mais impérieuses, lui consumaient le cœur ; il se torturait lui-même, subissant des souffrances de Titan, sachant que chaque jour raccourcissait d'une unité la courte chaîne de cent trente anneaux qui l'attirait vers la mort.

**F. Ossendowski.**

*(A suivre.)*

# Guerre chimique

Chacun a pu lire dans la presse, il y a quelques semaines, cette information d'agence : « On annonce de Dresde que sept soldats allemands ont trouvé la mort en manipulant des gaz de guerre au laboratoire militaire. »

Cette nouvelle n'est pas pour tous une révélation et n'est pour beaucoup que la confirmation de choses déjà connues. Elle a le grand avantage de préciser un fait matériel. L'Allemagne a des laboratoires militaires, où l'on prépare des gaz. La guerre de revanche que rêve l'Allemagne différera des luttes anciennes et sera une guerre chimique, une guerre d'empoisonnement.

On annonce que le nouveau gaz expérimenté en Allemagne n'a ni odeur, ni couleur, ni goût. Ainsi, sa présence ne peut pas être soupçonnée. Il est très naturel de croire que les chimistes allemands ont pu, depuis cinq ans, perfectionner beaucoup les gaz employés à la fin de la guerre. Les horreurs que nous avons connues en 1918 ne seront donc que des jeux d'enfants auprès de ce que nous verrons plus tard.

Les incrédules de France et de l'étranger auront de la peine à nier maintenant le danger qui nous menace. Les sceptiques vont cesser de sourire. C'est un réel avantage d'être prévenu, d'avoir les yeux ouverts, de regarder l'orage monter et les nuages grossir à l'horizon. La tactique des

yeux fermés et de la tête cachée sous l'aile n'a jamais empêché l'autruche d'être victime de la tempête.

*
* *

L'Allemagne, qui songe certainement à une revanche, ne veut la tenter qu'avec des grandes chances de succès. Elle ne voudra donc pas entreprendre une guerre du modèle ancien. Elle aurait beau camoufler sa mobilisation, préparer en secret fusils et canons, qu'elle ne serait jamais assurée d'avoir une supériorité sur la France. De plus, notre présence aux têtes de ponts du Rhin nous donnerait de grands avantages pour une guerre de manœuvres, comme on en prévoyait jusqu'ici.

Il est donc très logique pour les Allemands de s'orienter vers un nouveau genre de guerre. Le traité de Versailles les y incitait d'ailleurs. Privés de leur ancien matériel, réduits dans leurs effectifs, ils ont été poussés naturellement à chercher du nouveau, à bâtir du neuf. Ils ont fait, plus vite que d'autres, une évolution vers une forme de lutte nouvelle, vers un genre de guerre différent.

La guerre chimique est faite pour les tenter. Ils ont depuis longtemps des chimistes habiles ; avant 1914, ils avaient le monopole de la fabrication des produits colorants. L'usage qu'ils ont fait des gaz pendant la guerre leur a réussi. Leurs succès partiels de 1915 et de 1918 ont été obtenus par l'emploi des gaz et leur seul regret est certainement de n'en avoir fait qu'un usage trop restreint.

Quant aux scrupules, ils ne les ont pas connus, quand le 22 avril 1915, au nord d'Ypres, ils ont commencé des émissions de gaz, contrairement à toutes les conventions internationales. On peut être certain qu'ils n'en auront pas davantage dans l'avenir. L'article 171 du traité de Versailles, qui interdit formellement les gaz asphyxiants et toxiques, ne les gênera pas plus que ne les a gênés la convention de La Haye, qui portait cependant la signature de l'Allemagne. Les gaz ont pris place dans les armes de guerre ; on ne les en délogera pas. Tous les traités et toutes les conventions n'y feront rien.

La guerre des gaz a montré son efficacité tactique. Son rôle a été fort important sur le champ de bataille pendant les dernières années de la guerre. Si on voulait le nier, des

milliers de blessés se lèveraient pour montrer les cicatrices de leur poitrine ou de leurs voies respiratoires. Cependant, quand la guerre a cessé, l'emploi des gaz n'était pas arrivé encore à révolutionner la guerre ; il n'avait fait que la modifier et l'aggraver.

Mais la fabrique d'avions existe à côté de l'usine chimique. L'aviation et la chimie, armes de guerre encore dans l'enfance, ont fait leur apparition à peu près en même temps sur les champs de bataille. L'aviation a déjà obtenu, par elle-même, de grands résultats. L'aviation, auxiliaire de la chimie, va peut-être transformer la guerre. Le canon envoie des gaz délétères sur l'armée ennemie, dont il gêne ainsi les mouvements. L'avion peut porter les gaz sur l'arrière de l'armée ennemie, sur ses communications, sur les villes ennemies, sur tout le pays ennemi. L'aviation, auxiliaire de la chimie, centuple les effets destructeurs des gaz de guerre. La chimie, secondée par l'aviation, peut obtenir des effets stratégiques insoupçonnés. Ce ne seront plus les armées seules qui feront la guerre ; les nations entières seront exposées au danger. La psychologie de la guerre sera complètement modifiée et la diplomatie devra forcément tenir compte de ce changement. L'asphyxie par bombardement aérien de plusieurs villes peut brutalement amener des revirements complets dans une politique de guerre.

Les Allemands n'ont certainement pas envie de recommencer une guerre longue. Les souvenirs de cinquante mois de guerre pèseront au moins sur toute une génération dans les pays qui y ont pris part. La guerre chimico-aérienne offre la possibilité d'une guerre brutale et rapide, d'une guerre courte. Logiquement, les Allemands doivent désirer la guerre chimico-aérienne, qui peut être préparée dans le secret, être déclanchée par surprise et à laquelle ils sont préparés mieux que d'autres.

La guerre chimico-aérienne, commencée sans période de tension politique, peut donner d'emblée des résultats foudroyants. Il est fort probable que c'est cela que rêvent les chimistes et les généraux d'outre-Rhin. La surprise stratégique était préparée par les Allemands avant 1914 au moyen du passage par la Belgique. Leur aile droite, très renforcée, devait tourner et accabler notre gauche et obtenir du premier coup une victoire décisive. La surprise stratégique du début d'une campagne consiste à surprendre

l'ennemi par une manœuvre, par une supériorité de moyens qui prive l'adversaire d'une partie de ses forces, le désoriente et le met en mauvaise posture avant même d'en venir aux mains. La surprise stratégique doit changer de forme avec les siècles qui passent. Les hommes volent aujourd'hui au lieu de marcher ; au lieu de donner des coups de sabre et de tirer des coups de fusil, ils peuvent, avec une seule bombe, annihiler une région entière. L'aviation, auxiliaire de la chimie, peut créer une surprise stratégique d'un nouveau genre, plus redoutable que toutes celles de Napoléon.

* * *

Les Allemands sont organisés pour préparer la guerre chimico-aérienne. Ils ont la chimie ; ils ont les avions.

Le traité de Versailles a pu réduire leur armée, restreindre le nombre de leurs mitrailleuses et de leurs canons, — le contrôle des Alliés a pu surveiller et empêcher partiellement la fabrication de l'ancien matériel de guerre, — mais le contrôle est inefficace vis-à-vis de la préparation des gaz de guerre. Les laboratoires militaires sont camouflés en laboratoires scientifiques ou agricoles. Les usines de produits colorants, en fabriquant des couleurs, étudient et expérimentent des gaz qui en dérivent. On ne s'aperçoit de rien. On ne soupçonne quelque chose que le jour où il se produit une explosion à Ludwigshafen ou une asphyxie à Dresde.

L'aviation de commerce est autorisée en Allemagne. Elle y est florissante. Une société de transports internationaux, la « Trans-Europa Union », a été fondée à Munich le 22 octobre 1923 « dans un but commercial ». Elle groupe sept compagnies aériennes de transport parmi lesquelles une est autrichienne, une est hongroise, une est suisse avec des capitaux allemands, et quatre sont entièrement allemandes.

Les fabriques d'avions allemands sont, on le voit, en Russie, en Suède, en Danemark, en Hollande et en Italie. Un certain nombre d'appareils ont été cachés en Allemagne, soit tout montés, soit en pièces détachées dans des usines qui peuvent les remonter rapidement.

Les recherches scientifiques concernant l'aviation sont faites par une société d'études, comprenant savants et techniciens, la « Wissenschaftliche gessellschaft für Luftfahrt ».

Les pilotes allemands sont nombreux et bien entraînés.

La transformation d'avions commerciaux en avions de guerre n'est qu'un jeu d'enfant, si elle est préparée. Il n'y a même besoin d'aucune transformation pour qu'un avion commercial devienne un avion porteur de gaz.

Les avions des lignes allemandes de commerce, les avions allemands fabriqués à l'étranger, tous montés par des pilotes allemands, peuvent, sur un mot d'ordre, être tous rassemblés, en quelques heures de vol, devant les usines chimiques allemandes, qui auront préparé pour ce jour-là leurs gaz de guerre.

Les escadrilles d'avions allemands porteurs de gaz pourront, en quelques heures, atteindre beaucoup de points sensibles de notre territoire. La vitesse des avions augmente chaque jour, ainsi que le temps pendant lequel ils peuvent tenir l'air. On peut être certain que d'ici peu des avions partant d'Allemagne seront susceptibles de survoler en quelques heures Lyon, Paris ou Londres.

Bien que cela soit effrayant à penser, il faut donc envisager qu'une attaque aérienne sur une partie de notre territoire est possible. Assurément, elle ne pourrait s'en prendre qu'à quelques points vitaux, car le nombre des avions allemands est limité. Mais de nouvelles études chimiques ont pu ou peuvent donner naissance à des gaz qui, sous un petit volume, auraient de très grands effets destructeurs ; tout est possible dans cet ordre d'idées qui reste mystérieux pour les profanes.

A titre d'indication, retenons ce qu'a écrit, il y a déjà plusieurs années, le général Fries, chef du service de la guerre chimique au ministère de la Guerre des États-Unis, en parlant de la lewisite, gaz de guerre américain, qui devait être employé à la fin de 1918 : « Une bombe de 433 kilogrammes rendrait inhabitables dix quartiers de New-York ; chaque personne aurait au moins 10 pour 100 de chances de mourir. Cent tonnes de lewisite rendraient inhabitable toute la ville de New-York, pendant plus d'une semaine, en décimant la population, contaminant les vivres et les médicaments, empêchant ceux qui sont épargnés d'être secourus et d'enterrer les morts. »

N'oublions pas que les progrès sont rapides en cette matière, que bientôt les avions pourront très facilement transporter mille kilogrammes et même davantage, que la lewisite américaine de 1918 a certainement été largement

dépassée et que Paris n'est qu'une petite ville à côté de New-York.

* * *

Si le danger est reconnu évident, il faut aviser aux moyens possibles d'y parer, soit en l'écartant, soit en se défendant.

La diplomatie doit s'employer à assurer le désarmement effectif de l'Allemagne qui est prévu par le traité de Versailles. Ce qui importe le plus dans ce désarmement, c'est d'empêcher l'Allemagne de préparer une guerre nouvelle, cette guerre chimique qui apparaît si redoutable et si sauvage. Quelques exercices de Reischwehr plus ou moins bien camouflés, quelques fusils ou quelques canons qui ont échappé à la Commission de contrôle sont des indices des pensées militaristes de nos voisins, mais ces détails n'ont pas, en réalité, une importance capitale. Les nouveaux gaz, les études des laboratoires, le nombre des avions qui augmente, voilà ce qui est important, voilà où est le danger, voilà ce que la Conférence des ambassadeurs et la Société des Nations devraient empêcher.

Si la diplomatie est impuissante, il faut que la France songe à se défendre elle-même ; c'est toujours la solution à laquelle il faut arriver.

La défense la plus simple, c'est la parade ; c'est l'emploi d'un remède. C'est le masque ou le voile qui arrête le gaz ennemi ; c'est le contre-poison, c'est le contre-gaz qui annihile son effet. Il est difficile de penser que de pareils remèdes puissent être employés, quand il s'agit, non plus d'une armée, mais de la population de villes entières ou de départements entiers. Il faut, d'ailleurs, ne pas oublier qu'on ne saurait avoir des masques ou des antidotes efficaces vis-à-vis de tous les gaz. Comme on ne connaîtra pas l'invention chimique contre laquelle on devra se défendre, il ne sera réellement pas possible d'être armé pratiquement contre elle.

Un autre procédé naturel pour se défendre, c'est d'empêcher les avions ennemis d'arriver. C'est la défense contre avions, avec toutes ses formes variées. Cette défense peut devenir efficace, si elle est bien préparée. Les méthodes employées à la fin de la guerre avaient déjà un certain rendement ; on peut admettre qu'elles peuvent être perfectionnées et adaptées aux progrès rapides de l'aviation. Des

inventions nouvelles peuvent aussi donner leur concours à la défense du pays. Il serait utile que les inventeurs fussent encouragés à apporter le résultat de leurs travaux et que le ministère de la Guerre fît connaître à tous qu'il s'intéresse à la question.

La meilleure, la plus sûre des défenses, est la possibilité de riposter. La crainte de la riposte peut souvent empêcher l'attaque. La riposte est un remède préventif ; c'est pour cela qu'elle est la meilleure défense.

Soyons donc armés pour riposter, c'est de la prudence élémentaire. Puisque nous y sommes contraints par l'initiative de nos voisins, armons-nous pour la guerre chimique ; c'est une condition de salut. Ayons aussi nos laboratoires. Étudions les gaz utilisables. Soyons prêts à en fabriquer, s'il est utile. Ayons des avions nombreux pour porter au loin, s'il y a lieu, notre riposte de gaz. Nous ne commencerons pas les premiers, mais nous serons prêts à riposter.

Un des préceptes du maréchal Galliéni était : Montrer sa force pour ne pas avoir à s'en servir. Ne cachons pas nos préparatifs chimiques. Montrons que nous sommes prêts à une riposte chimico-aérienne. Cela nous évitera peut-être l'attaque.

Que l'Allemagne n'ignore pas que nous sommes décidés à la suivre dans la voie où elle s'engagerait et que nous sommes outillés pour le faire. Qu'elle sache qu'à toute tentative contre notre territoire répondrait une exécution impitoyable de plusieurs villes allemandes.

* * *

Si la guerre chimico-aérienne n'est pas une certitude, elle est une grande probabilité ; cela suffit pour exiger que la France y songe et s'y prépare. La partie est trop importante, l'enjeu est trop considérable pour qu'on joue cette partie au petit bonheur, sans avoir mis le plus d'atouts possibles de son côté.

Le militaire n'échappe pas à la loi commune. Il se souvient de la guerre qu'il a vue ; il se souvient de la longue et tranquille période de paix qu'il a vécue. Il continue à préparer la guerre de 1918, si toutefois ce n'est pas celle de 1914. L'armée est en train d'oublier la guerre des gaz. En l'oubliant, elle ne l'empêchera pas de revenir.

Nous faisons volontiers appel à notre mémoire. L'art militaire croit être parfait quand il se nourrit d'histoire. Il faut aussi faire appel à notre imagination. La guerre n'est pas forcément la répétition d'une autre guerre. Les grands capitaines ont toujours inventé, toujours fait du nouveau ; ils ont travaillé avec leur imagination. A notre époque, les changements se font plus vite qu'autrefois, dans l'art militaire comme dans toute chose. Ne critiquons pas ceux qui écoutent leur imagination. Les romans de Driant étaient plus près de la réalité de la guerre que nos règlements militaires d'il y a trente ans.

GÉNÉRAL DE CUGNAC.

# La merveilleuse Histoire du jeune Bernard de Menthon

*Cette « merveilleuse histoire » — entendez : qui a trait à beaucoup de merveilles — a été composée pour les fêtes du millénaire en l'honneur du hardi seigneur savoyard que le Souverain Pontife Pie XI vient récemment de proclamer « patron des alpinistes », le fondateur des deux hospices du Grand et du Petit Saint-Bernard de Clairvaux. Il naquit à Menthon, près d'Annecy, dans le château qui domine le lac et où l'on montre encore l'étroite fenêtre par laquelle, à l'appel de Dieu, le saint s'enfuit, la veille de ses noces. C'est là, sur la terrasse même du château, que ce jeu dramatique sera représenté l'été prochain. L'auteur en a puisé les éléments dans un mystère du quinzième siècle plein de tableaux de mœurs plaisants et d'inventions aimables, mais aussi de redites, d'inutilités et, franchement, sans forme aucune. C'est l'ordinaire défaut de ces productions. Tout en adoptant l'esthétique propre au mystère qui est celle, avant tout, de la mobilité et de la simultanéité, l'adaptateur ordonna les parties, récrivit tout le dialogue dans le ton populaire d'aujourd'hui et sauva par ailleurs le lyrisme sacré qui ne fait pas le moindre charme de la version originale. Ainsi l'action voyagera sans cesse d'un endroit à un autre, dans un unique et multiple décor représentant de gauche à droite le Mont Joux (mont Joves : le Grand Saint-Bernard) figuré par une plate-forme sur laquelle se dressera une statue géante de Jupiter; le porche du couvent d'Aoste;*

*enfin la cour du château de Menthon avec la chambre surélevée de Bernard fermée par un rideau mobile et une balustrade donnant de face sur la cour. Le tout sera couronné au centre par le balcon du ciel où apparaîtront Notre-Dame, saint Gabriel, saint Nicolas, autour de Dieu le Fils trônant. Deux arcades placées à droite et à gauche du porche permettront aux acteurs d'entrer et de sortir, et plusieurs escaliers d'accéder à la scène à travers le public.*

*Les proportions considérables d'un ouvrage dont l'auteur a rêvé de faire le drame de la vocation, nous interdisent, à notre grand regret, de le publier en entier. Nous donnerons intégralement l'acte central, c'est-à-dire la seconde journée, en résumant les deux autres et l'épilogue, afin de le situer dans ce tout :*

## PREMIÈRE JOURNÉE

*Dix pèlerins français se rendant à Rome sont assaillis au passage du col par les serviteurs du démon qui est caché dans la statue de Jupiter. Les neuf premiers s'échappent sans s'inquiéter du dixième, qui est proprement étranglé. Ils viennent, en piteux état, se plaindre au prieur du couvent d'Aoste, lequel, étant vieux et infirme, ne peut que prier Dieu de purger la montagne de ces brigands. Par la voix des saints et de Notre-Dame, le ciel répond à sa supplique. Un homme saint et brave sera suscité en son temps. Et Dieu le Fils lui-même, se levant de son trône, fait retentir le cri d'appel : « Bernard! Bernard! es-tu prêt à me suivre?... » Cependant, au château, les trompettes sonnent : le fils unique du seigneur Richard de Menthon, notre Bernard, rentre après quatre années d'absence avec son précepteur maître Germain. Il a terminé ses études à l'Université de Paris, il est beau et fort; son père compte sur lui pour continuer son nom et sa race; déjà il a choisi pour lui une fiancée noble et belle. Bernard avoue timidement qu'il veut se vouer au service de Dieu. Le père entre en fureur; toute la maison est alertée. Bernard, de gré ou de force, ira sans tarder demander la main de celle qui lui est destinée, Marguerite de Miolans. Il obéit à contre-cœur et demande à Dieu la lumière.*

*Le tout est égayé par les facéties des démons, des pèlerins, du fou traditionnel, et surtout de Menthon, valet de confiance dans la maison dont il a pris le nom.*

# DEUXIÈME JOURNÉE

## PREMIER TABLEAU

### Sur la route de Menthon [1]

#### I

*(Entre le fou par la gauche, près de la statue de Jupiter. Du château de Menthon, sortent les fanfares discordantes d'une répétition, chaque instrument allant de son côté. Le fou prête l'oreille et dit :)*

LE FOU

Écoutez !... écoutez !

JUPITER-STATUE

Qu'y a-t-il par là?

LE FOU

Écoutez !... La noce ! la noce ! On prépare la noce.

JUPITER-STATUE

Quelle noce?

LE FOU

Vous le savez fort bien, Maître des Dieux. Vous cachez votre jeu. Me croyez-vous si bête? Ce n'est pas pour rien que vos quatre diables mènent un train d'enfer, la nuit, autour du lit de notre fiancé. — Pensez-vous gagner la partie?

JUPITER-STATUE

Je gagne toujours.

LE FOU

Entendu. Moi ça m'est égal. *(S'avançant vers le proscénium.)* Ah ! musique... musique... soulèvement et rafraîchissement de l'âme ! Cela sonne, cela grince, cela roucoule... Mais messieurs les instrumentistes ne se sont pas encore mis d'accord sur le ton... *(Criant.)* Ensemble ! s'il vous plaît ; ensemble ! Donnez l'exemple ! — Quelle noce ! non ! quelle noce ! Voilà où on en est... au bout d'un mois de fiançailles... à la veille du jour nuptial, conjugal, matrimonial !... Assez ! assez !

*(La musique se tait.)*

(1) Ce sera le proscénium.

*Si les deux époux s'accordent*
*Avec autant de bonheur,*
*Mieux vaut les pendre à la corde*
*Avec le maître sonneur.*

Ah ah ah ah !

*(Il s'accroupit face au public, au centre du proscénium. Alors paraissent Menthon et Miolans venant de la salle et montant sur la scène par les deux escaliers qui flanquent le proscénium, Menthon à droite, Miolans à gauche. Menthon porte d'une main un énorme panier, de l'autre un habit sur portemanteau dans une toile cirée. Miolans tient d'une main une énorme caisse à chapeau, de l'autre un énorme panier aussi.)*

## II

MENTHON

Le fou !

MIOLANS

Le fou !

LE FOU

Ça fait deux ! et avec vous deux, ça fait quatre.

MIOLANS

Quatre quoi?

LE FOU

Quatre fous. Et cinq avec Bernard aux yeux baissés. Et six avec son irascible père. Et sept avec sa mère vénérable. Et huit avec la belle Marguerite de Miolans... Ah ah ah ah !

MENTHON

Tout le monde est donc fou pour toi?

LE FOU

Oui, je le jure ! Mais aucun n'est fou de la même chose. C'est ce qui crée des complications. Si seulement le père était fou de son fils, le fiancé de sa future... et celui-ci de celui-là... et celle-ci de celui-ci... Mais non, mais non ; chacun agite sa marotte, fait sonner son grelot dans les oreilles du voisin ; d'où un extraordinaire tintamarre. Et les moins fous, ce n'est pas vous, bien sûr, qui traînez de tels embarras par une chaleur pareille, pour rapporter des volailles, des pâtisseries, des toquets à plume, des falbalas...

*(Chantant.)*

*...Qui ne serviront pas,*
*Qui ne serviront guère,*
*Qui ne serviront guère,*
*Qui ne serviront pas.*

*(Il rit.)* Ah ah ah ah! Du reste, je suis fou de dire ces choses. Car, à la vérité, je n'en sais rien. *(Changeant de ton.)* Quoi de nouveau?

MENTHON

Tu le vois, on vient de Genève.

MIOLANS

Moi aussi, de Genève.

MENTHON

Et on a chaud!

MIOLANS

Et on a chaud.

MENTHON

Moi, je rentre à Menthon.

MIOLANS

Moi, je rentre à Miolans...

LE FOU

Et c'est demain la noce?

MENTHON ET MIOLANS

Demain la noce.

*(Un temps.)*

LE FOU

Les fiancés?...

MENTHON

Hem!...

MIOLANS

Hem?

MENTHON

Il prie.

LE FOU

Pour qui? pour elle?

MENTHON

Je ne sais dire.

LE FOU

Mais elle?

MIOLANS

Elle songe.

LE FOU

A qui? à lui?

MIOLANS

Probablement.

LE FOU

Et ils ne disent rien?

MIOLANS

Parfois, dans son sommeil, elle soupire : Bernard.

MENTHON

Et lui quelquefois : Marguerite.

LE FOU

Ah bah !

MENTHON

Oh ! rarement !

LE FOU

Drôles de fiancés ! Et ils ne se sont pas revus depuis la première rencontre?

MIOLANS

Non.

MENTHON

Non.

LE FOU, *éclatant de rire.*

Voulez-vous être bons, mes fils? Jouez devant votre vieux fou la grande scène des fiançailles. Toi, Menthon, tu seras Bernard, et toi, Miolans, Marguerite.

MIOLANS, *éclatant de rire.*

Ah ah ah ah ah ah !

MENTHON

Tu veux?

LE FOU

Je veux.

MENTHON

Attention. *(Menthon et Miolans s'écartent pour prendre du champ avant de jouer la scène. Mais Menthon s'interrompt.)* Il faudrait te montrer d'abord les beaux seigneurs de Duyngt et de Biaufort présentant Bernard au futur beau-père. Celui-ci comprend l'honneur qu'on lui fait ; il en est d'autant plus touché qu'on lui demande peu d'argent ; il rougit jusqu'au noir et sa barbe paraît plus blanche. « Vous permettez, messieurs, que je consulte les dames? — Je vous en prie. » Il semble que les dames ne demandent pas mieux. La mère opine du bonnet et, de fierté, donne un petit coup de talon dans sa traîne... La jeune demoiselle manque pâmer et elle murmure comme en expirant : « J'obéirai. » On la ranime, on lui sèche les yeux et voici nos deux fiancés face à face. Tu y es, Miolans? Allons-y !

*(Menthon et Miolans s'avancent l'un vers l'autre, deux pas en avant, un en arrière; arrêt, reprise, soupirs; tous deux baissent la tête; de temps en temps, l'un ou l'autre la lève, pour jeter un regard furtif, et replonge aussitôt.)*

LE FOU, *riant.*

Ah ah ah ah ah ah ! Ah ah ah ah ah ah !

*(Alors, ils s'arrêtent, environ à un mètre et demi l'un de l'autre.)*

MENTHON

« On nous veut marier, ma très chère dame... »

MIOLANS

« Je sais. »

MENTHON

« Marier... marier. »

MIOLANS

« Je sais... je sais. »

MENTHON

« Et qu'en pense ma très chère dame? »

MIOLANS

« J'ai crainte. »

MENTHON

« Crainte... crainte... Et moi donc!... » *(S'interrompant.)* Ici on intervient pour sauver la situation : « Voyons, regardez-vous? » *(Il regarde avec crainte.)* « Oh! oh! »

MIOLANS, *avec satisfaction.*

« Ah! »

MENTHON

Ils se trouvent charmants, l'un et l'autre. « Votre main? »

MIOLANS

« Ma main... ma main... je ne sais plus où elle est... Ah! la voici... »

*(Il donne sa main à Menthon.)*

MENTHON

« Embrassez-vous! » *(Même comédie pour le baiser.)* « Seigneur!... »

*(Ils se séparent.)*

MIOLANS

« Maman! » Ici elle embrasse sa mère.

MENTHON, *imitant un des parents.*

« Et maintenant, Bernard, le don de bienvenue. » On lui passe une petite règle terminée par un cachet d'or et il l'offre à sa fiancée. Mais patatras! *(Il feint de donner si maladroitement la règle que celle-ci tombe.)* Ah!... excusez! *(Il feint de ramasser la règle et de la donner en disant :)* « Recevez ce petit présent et gardez-le, je vous en prie. »

MIOLANS

« Je le garderai longuement... s'il plaît à la Vierge Marie. »

MENTHON, *répétant.*

« S'il plaît à la Vierge Marie... »

*(Ils saluent et s'écartent.)*

LE FOU

Et si ça ne lui plaît pas, qu'en ferez-vous?

MENTHON

Précisément. Fiançailles sous conditions!

LE FOU

Mauvaise affaire. Lequel a plus peur de l'autre?

MIOLANS

Je n'en sais rien. Ne se tenant que juste par le bout du doigt, il faudra peu de chose pour qu'ils se lâchent.

LE FOU

Quelle noce! non! quelle noce! *(La musique repart.)* Et le massacre qui reprend. *(Criant.)* En mesure! en mesure!

MENTHON, *reprenant ses paniers.*

Adieu... Si je bavarde encore, j'ai ici vingt canards sauvages qui vont périr d'étouffement.

MIOLANS

Moi, mon poisson qui se met à sentir. Je rentre.

MENTHON ET MIOLANS

Adieu, le fou.

LE FOU

Adieu, collègues.

MENTHON A MIOLANS

A la noce?

MIOLANS A MENTHON

A la noce!

LE FOU

S'il y en a une!

MENTHON ET MIOLANS

Hou! Hou!

*(Le fou sort par la salle. Miolans par l'arche de gauche et Menthon débouche dans la cour du château au moment où le seigneur Richard de Menthon, très affairé, y descend suivi de maître Germain, de dame Bernoline, des seigneurs de Duyngt et de Biaufort et de tous les serviteurs.)*

## DEUXIÈME TABLEAU

### Au château de Menthon.

I

RICHARD DE MENTHON

Ah! Menthon! te voici! Tu as distribué les lettres à tous nos invités?

MENTHON

Oui, Monseigneur.

RICHARD DE MENTHON

Tu as vu Mgr l'Évêque?

MENTHON

Sa Grandeur viendra bénir les anneaux.

RICHARD DE MENTHON

Et tu rapportes tout?

MENTHON

Dix paires de canards sauvages, des desserts fins, variés et fragiles et l'habit de noce du jeune seigneur.

RICHARD DE MENTHON

Bon! bon! Dépose les canards, confie les croquignoles à la femme du cuisinier et porte l'habit de noces à deux mains pour qu'il se repose. *(Ce qu'il fait.)* Maintenant, écoute. *(Aux autres qui font un mouvement pour se retirer.)* Restez, vous autres. J'ai besoin de vous tous ici. Je résume mes instructions générales et particulières. *(Un temps. On l'entoure. A Menthon.)* Toi d'abord, que je te dise : je suis rassuré sur Bernard.

MENTHON

Ah bah!

RICHARD DE MENTHON

Tu en doutes?

MENTHON

Non... non...

RICHARD DE MENTHON

Depuis que notre révérend et révéré Germain ne lui donne plus de trop mauvais conseils, il s'apprivoise.

MAITRE GERMAIN

Oh! Seigneur...

RICHARD DE MENTHON

Taisez-vous, je sais ce que je dis. Le travers des hommes d'église c'est de tâcher de recruter partout des adhérents. J'ai supprimé les petites parlotes et on ne consent plus à vous voir ensemble que le temps de la nuit quand vous dormez tous deux. Résultat : notre fils reprend ; il marmonne moins de prières, il a meilleure mine ; même on le voit sourire au paysage comme s'il le reconnaissait et se faisait peu à peu à l'idée... de vivre là où il est né, comme tout le monde... avec une bonne femme et des enfants.

MENTHON

Tant mieux.

LE SEIGNEUR DE DUYNGT

La fiancée y est pour quelque chose.

LE SEIGNEUR DE BIAUFORT

Je crois bien.

DAME BERNOLINE

Oh ! j'ai mis son portrait dans la chambre de mon garçon sous l'image de Notre-Dame... de sorte qu'il ne peut prier l'une sans songer à l'autre, vous comprenez.

LE SEIGNEUR DE BIAUFORT

Bonne idée, dame Bernoline.

MENTHON

Et c'est pourquoi il prie de moins en moins...

DAME BERNOLINE

Il prie, il prie ! Mais raisonnablement, comme tout le monde.

LES AUTRES

Comme tout le monde.

DAME BERNOLINE

Il m'a déclaré hier même que Marguerite de Miolans avait toutes les qualités et que s'il plaisait à la Sainte Vierge...

MENTHON, *bas.*

Elle en ferait une bonne sœur.

RICHARD DE MENTHON

Tu dis, Menthon?

MENTHON

Rien, rien.

RICHARD DE MENTHON

Bon ! Assez là-dessus. Je suis rassuré sur son compte. *(Il se re-*

*tourne.)* Toi, cuisinier, tu serviras d'abord les truites. Puis le fondu et le bouilli. Puis les rôts : rôt de bœufs, rôt de mouton, rôt de veau, rôt de chèvre... Puis le blanc-manger et le marcassin. Puis les pâtés et les tartes en sauce. Puis les gibiers à plume et les volailles de basse-cour. Enfin les hasteriaux avec les sucreries. *(A Menthon.)* Tu as les sucreries?

MENTHON

Ah! Messire! du verre filé!

RICHARD DE MENTHON

Autre chose. Vous, maître Germain, vous ferez le diacre à la messe...

MAITRE GERMAIN, *saluant.*

C'est un honneur, messire, auquel...

RICHARD DE MENTHON

Tâchez de ne pas chanter faux. *(Aux seigneurs de Duyngt et de Biaufort.)* Vous, mes frères, la main aux dames avant l'église... et le bras seulement après... Et pendant que j'y songe, ne mettez pas dans le cortège ma cousine Solange avec le connétable : elle ne peut le souffrir. Ne froissez pas le connétable cependant. Arrangez-vous. *(A Dame Bernoline.)* Enfin, vous, mon amie, vous ferez bien attention, à table, à ne médire de personne lorsque vous parlerez tout haut.

DAME BERNOLINE, *vexée.*

Oh! Seigneur!

RICHARD DE MENTHON, *l'apaisant.*

J'ai vu votre toilette : elle est charmante... *(S'arrêtant.)* C'est tout... je crois que c'est tout... La cuisine, le cortège, la cérémonie... Quant au fils, je lui parlerai. Voici bientôt l'heure pour lui de se rendre au-devant de sa fiancée... Il ne faudrait pas qu'au dernier moment... n'est-ce pas?

LES AUTRES

Bien sûr... bien sûr...

RICHARD DE MENTHON, *à Menthon.*

Porte l'habit de noces dans la chambre de notre fils et prie Bernard de descendre me saluer.

## II

*(A ce moment précisément, Bernard tire le rideau qui ferme sa chambre du côté de la cour et paraît au balcon.)*

RICHARD DE MENTHON, *l'apercevant.*

Ah! Bernard... On parlait de vous. Vous avez fait votre sieste?

BERNARD

Oui, mon père.

RICHARD DE MENTHON

Admirez ce que vous apporte Menthon.

*(Menthon a gravi l'escalier et ouvre à ce moment la porte.)*

BERNARD

Qu'est cela?

RICHARD DE MENTHON

Vos habits pour demain, mon fils.

BERNARD

Pour demain? quels habits?

RICHARD DE MENTHON

Perdez-vous la tête? Etes-vous encore en sommeil...? Réveillez-vous, Bernard. Demain est le grand jour. Vous l'avez oublié?

BERNARD

Oh! je pensais qu'il ne viendrait jamais, mon père.

RICHARD DE MENTHON, *gaiement.*

Il vient, il vient, monsieur l'impatient. Demain, vous aurez votre compte. Tout arrive, même le bonheur... *(Un temps.)* Descendez, s'il vous plaît, j'ai deux mots encore à vous dire. Dans un moment, il vous faudra prendre la route pour présenter vos respects à la jeune belle qui va passer la nuit d'avant les noces dans le château de nos voisins et nous avons peu de temps devant nous.

BERNARD

Vous dites?

RICHARD DE MENTHON

Je dis qu'il est quatre heures, que votre fiancée est en chemin, qu'elle attend vos galanteries et que votre père désire vous entretenir un moment. Vous dormez, vous dormez, Bernard.

BERNARD

Non... non... Je suis à vous... Il faut précisément que je vous parle.

RICHARD DE MENTHON

Oh! cela tombe bien.

MENTHON

Où dois-je mettre l'habit de noces?

BERNARD

N'importe où... sur le lit...

RICHARD DE MENTHON

Prenez le temps de l'admirer.

BERNARD

Plus tard.

*(Il descend l'escalier et Menthon ayant déposé sur le lit l'habit de noces, le suit aussitôt.)*

RICHARD DE MENTHON, *aux serviteurs.*

Allez tous! je vous remercie... *(A maître Germain et aux deux seigneurs.)* Un moment, s'il vous plaît. Vous attendrez Bernard dans le jardin. *(A dame Bernoline.)* Ma femme, demeurez.

*(Les serviteurs sortent. les deux seigneurs et maître Germain se sont écartés vers la gauche au fond. Bernard s'avance en saluant son père.)*

## III

BERNARD

Mon père.

RICHARD DE MENTHON

Mon fils. Eh bien?

BERNARD

Je vous écoute.

RICHARD DE MENTHON

Non, non. Parlez d'abord. Qu'avez-vous à me dire, mon cher garçon?

BERNARD, *après un temps.*

Mon père, c'est ma faute... et j'aurais dû parler plus tôt. Voici un mois que, sur votre ordre, je fus au château de Miolans demander la main de... la jeune fille.

DAME BERNOLINE

Dites Marguerite. Vous le pouvez, Bernard.

BERNARD

J'aime mieux ne point dire le nom.

RICHARD DE MENTHON

Pourquoi?

DAME BERNOLINE

Oh ! mon garçon ! Je n'en sais pas de plus joli. Marguerite ! Marguerite ! Songez à cette petite fleur des prés, blanche avec un cœur d'or, qu'on effeuille en disant : je t'aime. « Je t'aime... un peu... beaucoup... »

BERNARD, *bas.*

Ayez pitié de moi, ma mère.

RICHARD DE MENTHON ET DAME BERNOLINE, *ensemble.*

Pitié?

*(Un temps.)*

BERNARD, *se détournant.*

La jeune fille que vous dites n'est pas pour moi, mon cher seigneur.

RICHARD DE MENTHON

Comment? comment?

BERNARD

Je le répète, j'ai eu tort. J'ai laissé passer des jours et des jours sans dire oui ou non. Mais le moyen de dire l'un ou l'autre? Dire non, c'eût été vous désobéir... je ne le voulais pas. Dire oui, c'était substituer mon propre choix au choix de Dieu, qui, seul, a qualité pour décider de notre vie... J'attendais que Dieu décidât.

RICHARD DE MENTHON

Qu'il décidât? Et quand? Et comment? Et sous quelle forme? Auriez-vous connaissance de ses décisions, par hasard?

BERNARD

Oh ! il les fait parfois connaître. *(Un temps)*. Je ne devrais peut-être pas vous le dire... mais je ne veux rien de caché pour vous..

*(Il hésite.)*

RICHARD DE MENTHON

Quoi? qu'y a-t-il?

BERNARD, *confidentiellement.*

Ne vous étonnez pas, mon père ! Je crois que Dieu m'a déjà parlé une fois.

RICHARD DE MENTHON

A vous? Le bon Dieu? *(A sa femme.)* Il est fou... il est fou... ma bonne.

DAME BERNOLINE

Laissez-le, mon ami. *(A Bernard.)* Et que vous disait-il, Bernard?

BERNARD

Il m'a appelé par mon nom, c'est tout... Mais sa voix partait du dedans et me retentissait au fond de l'âme... et vous savez, ma mère, on ne pouvait pas s'y tromper. Figurez-vous ceci : comme une pierre jetée dans l'eau... et autour d'elle des cercles et des cercles... qui grandissent, se rompent, se reforment... Et la voix de Dieu réveillait en moi toutes sortes de raisons de le suivre... et de tout quitter...

DAME BERNOLINE

Tout quitter ! Nous aussi, Bernard?

RICHARD DE MENTHON

Ne l'écoutez pas ; il divague.

BERNARD, *continuant.*

Il semblait me dire : oui, Bernard ; l'état de mariage est bon ; mais, sache-le, il n'est pas le meilleur au monde... Oui, Bernard, l'amour des parents est doux... et aussi l'amour de la femme ; mais il est un plus doux amour. Oui, Bernard, une belle famille est une bénédiction sur la terre ; mais le gouvernement d'un couvent et d'une paroisse est béni davantage, car il profite à plus de gens. Oui, Bernard, si on veut que les familles durent, que les mariages prospèrent, il faut que quelques-uns s'en aillent sans mariage, sans famille, sans rien, vers des devoirs étrangers, mais plus vastes. Va-t'en, va-t'en ! il est trop de chrétiens qui souffrent. *(Un temps.)* Voilà ce que disait la voix... Mais elle n'a plus rien dit depuis longtemps.

RICHARD DE MENTHON

Tant mieux ! tant mieux ! C'est donc qu'elle a renoncé ! A merveille ! Laissons ce sujet, je vous en prie.

DAME BERNOLINE

Et vous auriez le cœur de quitter votre pauvre mère, Bernard?

*(Bernard se détourne.)*

RICHARD DE MENTHON

Il n'est plus question de cela, dame Bernoline. Dieu se tait.

BERNARD

Dieu se tait, hélas !... J'espérais que peut-être il voudrait bien parler encore. Ni saint Nicolas mon patron, ni Notre-Dame la Sainte Vierge ne m'auront fixé mon devoir... Ou bien j'ai mal prêté l'oreille ! Nous sommes si distraits... Et c'est pourquoi je demeure dans la ténèbre, sans consolation, sans espérance... et mille tentations autour de moi.

DAME BERNOLINE

Mon pauvre enfant !

RICHARD DE MENTHON

Eh bien ! il est grand temps de vous sortir du noir, jeune homme. Si Dieu s'est tu, c'est qu'il a décidé, dans le conseil de sa haute Sagesse, de laisser la parole, le pouvoir, la décision au seigneur qui, de droit, est le plus qualifié : moi-même, votre père par la nature et par le sacrement. Voyons ! voyons ! Notre Seigneur Dieu n'attend pas la veille des noces, quand tous les frais sont faits, pour rompre le mariage d'un baron. Je ne regrette rien, il faut tenir son rang, mais ce que le vôtre nous coûte ! Hein? dame Bernoline?

DAME BERNOLINE

On a vu trop grand selon moi.

RICHARD DE MENTHON

Rien n'est trop grand pour l'unique héritier de notre nom. Mais j'en voulais revenir à ceci que Dieu, ayant laissé faire toutes les démarches, tous les préparatifs, tous les achats, ayant laissé troubler deux honnêtes familles dans leurs habitudes de tous les jours, déranger un évêque et bouleverser une maison, sanctionne par là même la décision que j'ai prise. Il vous ordonne par ma voix, Bernard, de vous marier. D'ailleurs, je suis bien bon de perdre tout mon temps à des sornettes. Marguerite de Miolans est sur la route, qui attend vos galanteries : allez, Bernard.

*(Un temps.)*

BERNARD, *doucement.*

Non, mon père.

RICHARD DE MENTHON

Rébellion?

BERNARD

Pas cela... je vous en supplie. Je vous promets de réfléchir, de ne rien décider contre vous prématurément... Je dois prier... beaucoup prier d'ici demain pour obtenir quelques lumières... et je n'ai plus qu'une nuit devant moi... Mon père, permettez-moi de me retirer?

RICHARD DE MENTHON

Quoi? quoi? quoi? Vous dérober à un devoir de convenance? Que penserait de vous votre belle-famille? Y songez-vous? Vous prierez en chemin.

BERNARD, *éperdu.*

Par le respect que je vous dois, épargnez-moi cette démarche,

mon bon père... Ma fiancée m'excusera ; on dira que je suis souffrant... On ne mentira pas : je me sens depuis ce matin mal à l'aise.

RICHARD DE MENTHON

Vous avez trop veillé, trop comploté de nuit, avec Germain... Mais qu'à cela ne tienne : on vous portera en litière.

BERNARD, *à genoux.*

Messire...

RICHARD DE MENTHON

Non... non... j'ai dit.

BERNARD

J'embrasse vos genoux.

DAME BERNOLINE

Bernard.

BERNARD

Je promettrai ce qu'on voudra... tout ce qu'on voudra... pour plus tard... Mais non... non... pas cela ! je vous en conjure... *(D'un cri.)* Je ne veux pas... je ne peux pas la voir !...

RICHARD DE MENTHON

Oh ! tant de passion ! Par Saint-Gilles ! la chose est claire : vous l'aimez... vous l'aimez?

BERNARD, *cachant son visage.*

Mon père...

RICHARD DE MENTHON

Cri du cœur ! cri du cœur ! c'est le cri de Dieu. *(Doucement.)* Allons, relevez-vous. Dieu a pris parti pour le mariage ; vous demandiez un signe, le voici. Dans un moment, par la très douce voix de Marguerite, il achèvera de vous persuader.

BERNARD, *prosterné.*

Mon Dieu ! mon Dieu !

DAME BERNOLINE

Mon pauvre enfant ! Pourquoi lutter contre vous-même? *(Elle le relève et l'embrasse.)* Obéissez à votre père... et à votre amour, mon Bernard.

BERNARD

Soit, ma mère. *(Un temps.)* Il faut partir maintenant?

RICHARD DE MENTHON

Il le faut.

BERNARD

Bien. *(Il fait un pas pour sortir, puis se tournant vers son père.)* Mon père?

RICHARD DE MENTHON

Quoi?

BERNARD

Que Dieu jamais ne vous reproche de m'avoir détourné de lui.

RICHARD DE MENTHON

Allez.

*(Bernard quitte ses parents et rejoint les deux seigneurs et maître Germain.)*

BERNARD

A vos ordres, messieurs.

LE SEIGNEUR DE DUYNGT

Vous venez, Menthon?

MENTHON, *reparaissant.*

Me voici.

*(Les parents rentrent dans le château. La petite troupe s'éloigne vers la gauche.)*

## TROISIÈME TABLEAU

### Sur la route.

I

*(Bernard, les seigneurs de Duyngt et Biaufort, maître Germain et Menthon s'avancent vers le proscénium.)*

MENTHON

Quel temps, seigneur... On touche de la main l'autre rive... Le lac est aussi égal que le ciel... et l'air si pur que jusqu'aux plus lointaines Alpes, le regard prend tout le détail... Un temps de fiançailles finissantes... qui va s'épanouir demain en temps de commençantes noces... comme de l'aurore naît le jour.

LE SEIGNEUR DE DUYNGT

Bravo, Menthon.

MENTHON

Allons, riez ! chantez, seigneur Bernard !

LE SEIGNEUR DE DUYNGT

Il chante en dedans.

MENTHON

Tant pis donc ! on aimerait à vous entendre. *(Un temps.)* Oh ! le cortège !

LES AUTRES

Le cortège !

*(A ce moment, paraissent, venant de la gauche par la salle, Marguerite de Miolans, son père, sa mère, le messager Miolans et une troupe de seigneurs et de domestiques.)*

BERNARD, *surpris.*

Cachez-moi, mon bon maître.

MAÎTRE GERMAIN

Tenez-vous... tenez-vous... Seigneur. La demoiselle vous a reconnu et s'avance.

*(Bernard fait quelques pas à la rencontre de Marguerite qui vient à lui souriante, mais les yeux baissés.)*

## II

LE SEIGNEUR DE MIOLANS

Salut à notre fils Bernard.

LES DEUX SEIGNEURS

Salut à dame Marguerite.

LE SEIGNEUR DE MIOLANS

Salut à la très noble maison de Menthon.

LES DEUX SEIGNEURS

Salut à la très noble maison de Miolans. *(Les politesses faites, on se joint plus librement.)* Le seigneur de Miolans est satisfait de son voyage?

LE SEIGNEUR DE MIOLANS

Ravi. J'aime le site. Mais mon cœur fut surtout ému à la pensée de revoir côte à côte ces deux enfants prédestinés, qui, dès demain, ne se quitteront plus de la vie.

LA DAME DE MIOLANS

Ne rougissez pas, Marguerite, et soyez aimable avec notre fils.

LE SEIGNEUR DE MIOLANS

Le baiser sur le front...

*(Bernard ému, baise sa fiancée sur le front.)*

LES SEIGNEURS

Charmant tableau.

LE SEIGNEUR DE MIOLANS

Et maintenant, nous vous laissons tranquilles. Tandis que nous ferons collation, vous vous nourrirez de douceurs... Hâtez-vous ! car voici que le soleil penche et nos amis nous attendent avant la nuit.

LA DAME DE MIOLANS

De la retenue, Marguerite. Ne passez pas d'un extrême à l'autre ; je vous connais.

MARGUERITE

Oh ! ma mère.

LA DAME DE MIOLANS

C'est bon.

*(Elle entraîne vers le fond la troupe entière, sauf les fiancés, et tous s'accroupissent sur le sol autour des provisions qu'on déballe, et mangent. Silence.)*

## III

MARGUERITE

Je crois que nous voilà bien embarrassés tous les deux.

BERNARD

Un peu... Mademoiselle ! Quand on a la pudeur de ses sentiments et qu'on se trouve soudain face à face... il est difficile de ne pas l'être.

MARGUERITE

Vous ne vous livrez pas volontiers?

BERNARD

Il faut le temps.

MARGUERITE

C'est comme moi... Nous nous entendons bien ensemble

BERNARD, *vague.*

Sans doute.

MARGUERITE

Vous n'en êtes pas sûr?

BERNARD, *se rattrapant.*

Si !... si !... Si nous nous marions...

*(Il n'achève pas.)*

MARGUERITE

Mais nous nous marions, je pense? Auriez-vous réfléchi, seigneur Bernard? Je bâtissais déjà dans mon esprit tant de merveilles.

Figurez-vous un mariage où il n'y aurait que le sentiment pur... avec le reste... mais le reste ne venant qu'ensuite... le soin des enfants, du ménage, les fêtes, les réceptions... Songez donc : vivre ensemble, penser ensemble, prier ensemble... Même prier ensemble... *(Mouvement de Bernard.)* Qu'avez-vous?

BERNARD, *reculant.*

Oh! oh!... Ceci n'est pas loyal, mademoiselle... Prier ensemble?...

MARGUERITE

Quoi?

BERNARD

Tout exprès pour m'atteindre, on mêle ici le sacré au profane, le nom de Dieu au vôtre, Marguerite... C'est bien Marguerite que l'on vous nomme? Si vous saviez le mal que m'a déjà fait votre nom... Jésus! Jésus!

MARGUERITE

Oh! Bernard... le vôtre m'est doux. Qu'avez-vous contre moi, je vous en prie? Quel mal vous ai-je fait?

BERNARD, *sourdement.*

Vous m'aimez?

MARGUERITE

Est-ce défendu?

BERNARD

Non pas. Mais un amour humain est toujours un peu égoïste. Aimer quelqu'un, c'est l'enlever aux autres... c'est le prendre pour soi...

MARGUERITE

Et vous avez peur d'être pris?... Moi qui ne cesse pas de demander à Dieu votre joie et non la mienne... *(Mouvement de Bernard.)* Je vous le jure. *(Achevant.)* Loin de moi, s'il le faut. De préférence auprès de moi, pourtant.

BERNARD

Vous demandez cela à Dieu?

MARGUERITE

Je le demande.

BERNARD

Et que vous répond-il?

MARGUERITE

Mais rien. Comment voulez-vous qu'il me parle? Il décide en secret selon son bon plaisir.

BERNARD

Il ne vous a jamais parlé?

MARGUERITE

Mais non.

BERNARD

Je vous en prie, ne me cachez rien, Marguerite. *(Mystérieusement.)* Il ne vous a pas dit que je Lui avais fait promesse, à Lui... avant de vous faire promesse à vous... de...

*(Il s'arrête.)*

MARGUERITE

De quoi, cher Bernard?

BERNARD, *se reprenant.*

Je n'en suis pas certain moi-même. *(Bas.)* Il m'appelait; je ne sais si j'ai répondu.

MARGUERITE, *bouleversée.*

Ah!...

*(Un temps.)*

BERNARD, *grave.*

Est-il permis de ne pas répondre quand Dieu appelle? Et croyez-vous que Dieu appelle le même homme deux fois?

MARGUERITE

Je ne sais pas. Mais qui résisterait à sa parole? Au premier mot...

BERNARD

Vous, Marguerite... vous ne lui résisteriez pas?

MARGUERITE

Moi... moi... Je ne suis qu'une petite fille...

BERNARD

Répondez...

MARGUERITE

Il m'enlèverait comme une plume.

BERNARD

Et vous me quitteriez?

MARGUERITE

Il faudrait bien.

BERNARD, *la regardant.*

Vous comprendriez donc alors que l'on vous quittât pour le suivre?

MARGUERITE, *comprenant.*

Vous?... vous? Bernard... *(Un temps.)* J'en serais peut-être désespérée. Mais je le comprendrais.

*(Elle détourne la tête.)*

BERNARD, *passionné.*

Ne pleurez pas ! Non... non... vous n'avez rien à craindre, mon amour. Dieu ne m'a pas mis en présence d'une créature telle que vous, qui sait plier sa volonté à la volonté souveraine, pour me retirer d'elle quand elle saura si bien me diriger... Je suis si loin de Dieu encore ! *(Désespérément.)* Marguerite ! Marguerite ! dites-moi que nous avons le droit de nous aimer... d'être de bons époux en Dieu, comme les autres... et que point n'est besoin de nous quitter pour nous unir?

MARGUERITE

Je le crois, mon ami. Mais qui sait?

BERNARD

Vous dites : qui sait?

MARGUERITE

Connaissons-nous la volonté d'en haut? Sachez du moins que je ne vous oublierai point, quoi qu'il advienne.

BERNARD

Amie, n'allons-nous point nous marier?

MARGUERITE

Je l'espère encore.

BERNARD

Il est permis de l'espérer?

MARGUERITE

Bien sûr.

BERNARD

Recevez donc aussi de moi promesse de fidélité éternelle.

MARGUERITE

Quoi qu'il advienne?

BERNARD

Oui.

MARGUERITE

Priez beaucoup jusqu'à demain, Bernard.

*(Elle lui a tendu la main et il la baise.)*

## IV

*(A ce moment, dans le groupe du fond, la rumeur des voix, qu'on aura dû atténuer pour ne pas nuire au dialogue, s'élève.)*

MIOLANS

Encore un coup de vin, Menthon...

MENTHON

Verse toujours.

LES SEIGNEURS DE DUYNGT ET DE BIAUFORT

Cela va mieux.

LE SEIGNEUR DE MIOLANS

Allons. Il faut se séparer, mes chers enfants ; dernière épreuve. Chacun chez soi. Vous patienterez jusqu'à demain. Seigneurs, je vous salue. A demain.

LES SEIGNEURS DE DUYNGT ET DE BIAUFORT

A demain, seigneur.

*(Alors le couple, puis les deux groupes se séparent; le groupe Miolans disparaît sous l'arche de gauche, le groupe Menthon regagne le château.)*

## V

LE SEIGNEUR DE DUYNGT

Le papa est bon homme...

LE SEIGNEUR DE BIAUFORT

La maman ne m'amuse guère.

*(On rit.)*

MENTHON

Et la fille, mon maître?

BERNARD

Un peu plus de respect, Menthon.

MENTHON

Pardon... pardon... Je ne le disais pas en mal... Je supposais.

BERNARD, *l'arrêtant.*

Je te demande un moment de silence.

*(Cela jette un froid.)*

MAÎTRE GERMAIN, *bas.*

Hem ! hem ! Il semblait pourtant réveillé.

MENTHON

Chut ! chut ! tristesse de ne plus la voir.

MAÎTRE GERMAIN

C'est juste.

*(Tout le monde approuve. On est au château.)*

## QUATRIÈME TABLEAU

### Au château de Menthon.

I

*(Comme le groupe arrive, Richard de Menthon et sa femme se montrent.)*

RICHARD DE MENTHON

Eh bien?

DAME BERNOLINE

Eh bien?

LE SEIGNEUR DE DUYNGT

Mais tout s'est passé à merveille, ma chère sœur.

LE SEIGNEUR DE BIAUFORT

Oui, à merveille, mon cher frère.

MENTHON

A merveille, c'est le mot.

LE SEIGNEUR DE DUYNGT

Maître Germain en pourrait témoigner; pas une galanterie que notre fiancé ait épargnée à sa future.

LE SEIGNEUR DE BIAUFORT

Et le saint homme en était tout scandalisé.

MENTHON

Et ravi.

LE SEIGNEUR DE BIAUFOET

Et ravi.

*(On rit.)*

RICHARD DE MENTHON

Eh bien, mon cher fils? est-ce vrai?

BERNARD

Ces messieurs parlent; je me tais, messire. Oui, tout va bien ce soir. Mais je suis las. Je ne paraîtrai pas au souper, voulez-vous permettre?

RICHARD DE MENTHON

Oh! comme vous voudrez. Une bonne nuit vous remettra d'aplomb. A demain donc, et ne faites point de mauvais rêves.

BERNARD

Merci, seigneur.

LES SEIGNEURS DE DUYNGT ET DE BIAUFORT

Bonne nuit ! bonne nuit !

*(On se salue, on s'embrasse; Richard de Menthon, sa femme et les seigneurs rentrent avec Menthon.)*

BERNARD, *à maître Germain.*

Pour vous, maître Germain, je vous demanderai de me laisser dormir sans compagnie. Vous trouverez bien à coucher ailleurs. J'ai besoin surtout de me recueillir.

MAÎTRE GERMAIN

A votre aise, mon fils. Ne vous fatiguez pas, de grâce. Voyez-vous, nous nous sommes illusionnés tous les deux. La vocation n'est pas chose commune. Du reste, il est trop tard pour défaire ce qui est fait. Je crois décidément, comme votre père, que Dieu ne vous a jamais appelé.

BERNARD

Je le pense aussi.

*(Ils s'embrassent; maître Germain sort par le fond, Bernard monte lentement jusqu'à sa chambre et referme sur lui la porte. Silence. Au bout d'un moment, reparaît Richard de Menthon. Il appelle à voix basse.)*

RICHARD DE MENTHON

Menthon !...

MENTHON, *arrivant du fond.*

Seigneur.

RICHARD DE MENTHON

Un mot. Va à la poterne et aux autres portes. Que tout soit bien et dûment fermé, n'est-ce pas? Tu me rapporteras les clefs.

MENTHON

Oui, maître.

*(Il sort d'un côté, Richard de l'autre.)*

BERNARD, *qui a entendu.*

Ah ! je comprends... On craint que l'oiseau ne s'envole. Quelle idée, mon Dieu ! Qui sait? *(Il fait quelques pas dans sa chambre, puis s'assied sur un escabeau, accoudé au balcon.)* Voici la nuit. Tandis que d'autres se laissent porter par leurs songes, impatients d'y posséder ce que la réalité leur refuse, fasse Dieu que notre prière nous accompagne fidèlement jusqu'au petit jour.

*(Un temps. Il songe, la tête dans ses mains. Alors, à l'autre bout de la scène, vers le mont Joux, le fou paraît et il s'avance à quatre pattes.)*

## II

LE FOU, *au public.*

La nuit? la nuit? Ça vous étonne, bonnes gens? Il ne fait pas nuit pour de vrai, mais il fait nuit dans la pièce. Fermez les yeux et vous me direz si je mens. Du reste, j'en conviens, il est fort regrettable qu'un règlement de police nous interdise d'éteindre l'astre solaire en plein jour. *(Lyrique.)* A défaut de quoi, imaginez donc tout un peuple d'ombres opaques, serrées comme la mie du pain de seigle, montant du lac, cernant le château fort, s'élançant à l'assaut des Alpes savoyardes et habillant du haut en bas le paysage, en ne laissant briller qu'une grappe d'étoiles dont choit de temps en temps un grain dans l'eau... C'est l'heure où les démons sortent de leurs terriers funèbres ; l'heure où ils vont rôder autour des habitations et souffler leurs mauvais conseils à ceux qui veillent et à ceux qui dorment, aux bons et aux mauvais, surtout aux bons... *(Familièrement.)* Car pour les autres, ça n'est guère la peine. *(Tapant dans ses mains.)* Holà ! holà ! En chasse... Holà ! les petits diables... Je suis venu exprès pour admirer votre travail... Holà ! holà !...

*(Alors, de derrière le socle sortent les quatre diables; ils descendent à quatre pattes de la plate-forme, traversent la scène en faisant ı)*

LES DIABLES

Chut !... chut !... chut !... chut !... *(Et ce chut ressemble au cri de la chouette. Ils vont jusqu'à la chambre de Bernard et s'installent par terre avec le fou au pied du mur. Alors ils font entendre une sorte d'appel étrange et voilé.)* Hu !... hu !... hu !... hu !...

BRENARD, *sortant de son rêve.*

Priais-je ou non? Et qu'est cela? Le cri de la chouette... ou le chant flûté du crapaud?... Les longues nuits d'été, plus peuplées que les jours, n'invitent pas au sommeil ni à la prière.

LES QUATRE DIABLES, *bas.*

Oh ! non ! oh ! non ! oh ! non !

BERNARD

Lorsque j'étais enfant, je refusais de m'endormir pour entendre le rossignol...

LES QUATRE DIABLES

Tirlou ! tirlou !

BERNARD

Et me voici au même lieu, heureux d'y être... *(Rumeur de satisfaction chez les diables.)* Et je pourrais jusqu'à mon dernier jour y attacher ma pauvre vie... si je voulais.

LES QUATRE DIABLES, *net et bref.*

Tu le veux !

BERNARD

Je le veux? Oh ! je n'ai même plus à vouloir... Cela sera... cela est. Demain les noces... Demain, à la même heure... et à la même place... avec une épouse chérie...

LES QUATRE DIABLES, *pâmés.*

Ah !... ah !... demain... demain...

BERNARD

Alors... accepter?... et dormir?...

*(Il se lève.)*

LES QUATRE DIABLES

Dors... dors...

*(Un temps.)*

BERNARD

On dort sur ses lauriers... sur une chose faite... quand on a bonne conscience...

LES QUATRE DIABLES

Tu l'as ! tu l'as !

BERNARD

Oh ! je n'en sais plus rien, vraiment. *(Retombant sur son escabeau.)* Que la parole de l'homme est fragile quand il s'agit pour lui de s'engager envers Dieu ! Dans le feu du moment, il se donne, il adhère, il aime... Dès que sa promesse ou son vœu le gêne, il n'est plus sûr même d'avoir promis.

LES QUATRE DIABLES, *bas.*

Tu n'as pas promis.

BERNARD

Entendu. Du reste, il n'y a pas d'issue. Quand j'aurais promis, que ferais-je, prisonnier de ces murs... de mes parents, de moi-même... de tout? Dieu le veut donc.

LES QUATRE DIABLES

Il le veut, il le veut, Bernard.

BERNARD, *sursautant.*

Bernard? J'ai entendu mon nom... Le diable? *(Il se lève et regarde dans la cour. Un temps.)* Oh ! soyons vigilant. Dieu pourrait m'appeler encore?

LES QUATRE DIABLES

Trop tard.

*(Un temps.)*

BERNARD

Est-il jamais trop tard pour Dieu?

LES QUATRE DIABLES, *surpris.*

Oh !

BERNARD

Et vient-il un moment jamais où l'on puisse cesser de l'attendre... cesser de se tenir aux ordres de sa volonté ! et cesser de lui demander « qu'elle soit faite? » *(Les diables comprenant le danger se mettent à faire du vacarme.)* Rien Lui est-il impossible? *(Tolle.)* Et, par exemple, ne peut-il jeter bas ces murailles?... Si cela Lui plaît... si cela Lui plaît? *(Tolle.)* N'a-t-il pas envoyé son ange à l'apôtre Pierre avec les clefs de sa prison? *(Tumulte.)* Et si cela lui plaît? et si cela lui plaît.

*(Le tumulte couvre sa voix et les diables crient :)*

LES QUATRE DIABLES

Marguerite... Marguerite...

BERNARD, *retombant.*

O bien-aimée ! Prierai-je Dieu qu'il me reprenne à vous, si cela lui plaît?

LES QUATRE DIABLES

Non... non... non...

BERNARD

Ou, au risque de lui déplaire, porterai-je toute ma vie le fardeau de l'apostasie?... *(Rumeur des diables. Se redressant.)* A genoux ! à genoux ! Jamais de relâche pour la prière ! C'est vous qui me l'avez conseillé, Marguerite. Je prierai.

*(Il se jette à genoux.)*

LES QUATRE DIABLES

Non... non... non...

*(Le tumulte reprend.)*

BERNARD

Je prierai... je prierai quand même.

LES QUATRE DIABLES

Non... non... non...

BERNARD

Et si notre amour m'en détourne, je prierai contre notre amour.

LES QUATRE DIABLES

Holà ! holà ! holà !

BERNARD

C'est en vain que ma chair s'insurge.

LES QUATRE DIABLES

A l'aide ! à l'aide ! à l'aide !

BERNARD

Marguerite, notre amour ne sera point de chair...

LES QUATRE DIABLES, *rugissant.*

Rrrrr...

BERNARD

Dieu ne le voudra pas. Je lui ai fait promesse... Je ne puis lui reprendre ce que je lui donnai... Je prierai... je prierai... *(Le tumulte devient indescriptible; les démons bondissent comme des fous autour de la chambre de Bernard, en hurlant, sifflant, trépignant et jouant d'instruments bizarres.)* Mon saint patron, faites-les taire.

*(Commençant sa prière.)*

O sire saint Nicolas...

LES QUATRE DIABLES

Non... non... non... non...

*(Tumulte.)*

BERNARD

O sire saint...

LES QUATRE DIABLES

Non... non... non... non...

*(Tumulte.)*

BERNARD

O sire...

LES QUATRE DIABLES

Non... non... *(Brusquement, quand le tumulte est à son comble, le rideau du ciel se tire et découvre autour du fils de Dieu les mêmes personnes célestes. Cri de rage des démons.)* Ouah...

*(Ils se rencoignent contre le mur et font silence.)*

## III

SAINT NICOLAS, *au bord du balcon céleste.*

Démons, à la niche ! il est tard ;
Paix ! Le ciel t'écoute, Bernard,
Reçois comme une grâce première
Celle d'une bonne prière.

*(A peine a-t-il fini que les démons décampent à quatre pattes, suivis du fou un peu surpris et disparaissent à gauche derrière leur rocher. Silence. Alors Bernard :)*

BERNARD

Oh ! sire saint Nicolas,
Je suis las
Et plein de mélancolie ;
Près de la vierge Marie,
Je te prie,
Saint Patron ne m'oublie pas.

Comment résoudre mon cas?
Le tracas
Me fait tourner à folie
Faut-il que je me marie,
Je te prie?
Le veux et ne le veux pas.

Toi qui tiras d'embarras
Les trois gars
Dont était la chair meurtrie,
Fais que, sortant du débat
Sans dégât,
Je mène une sainte vie.

Et si je perds mon amie,
Ne l'oublie,
Mais la retrouve à trépas.

SAINT NICOLAS

Sainte Vierge, vous entendîtes
Les belles choses qu'il a dites?

NOTRE-DAME

Belles sont et mon cœur les aime.
Il les peut redire à moi-même.

BERNARD, *à Notre-Dame.*

O dame tant honorée
Sur tout bénie et louée,
O de grâce toute pleine
Qui guéris nature humaine,
Ne laisse ce doute au cœur
De ton pauvre serviteur.

Marie, ô bonne personne,
Demande à Dieu ce qu'il donne
Pour devoir et destinée
A cette âme résignée.
L'amour l'a prise et l'amour
Hors Dieu, nous perd sans retour.

Mère belle et bonne et grande
Feras que ton Fils entende.
Souviens-toi de son martyre
Dont je prends part et soupire.
Il ne peut te refuser
De me conduire et sauver

NOTRE-DAME

Je le prierai ; mais d'abord
A Lui parle et fais rapport.

BERNARD, *plus large.*

Sire Dieu, pour ta grand'puissance
Qui as créé toute substance,
Les soleil, étoiles et lune
Et as donné droit à chacune
Sa vertu et sa clarté
Pour servir à l'humanité,
Écoute-moi, je t'en supplie,
Nonobstant que je ne suis mie
Digne d'être ton serviteur.
Je te supplie, pour la grandeur
De ta douce miséricorde,
Ote-moi le lac et la corde
Du col, car je suis presque pris.
Jamais nul homme ne périt
Qui se confia en ta grâce.
Seigneur, que veux-tu que je fasse?

J'ai beau me tourner et tourner
C'est grand'peine des deux côtés...
Des parents, une fiancée
Et ce lieu cher à mes pensées ;
Mais la servitude de Dieu
Est plus douce, même sans eux :
Qu'il soit fait selon ta parole.

NOTRE-DAME

O mon fils, les mots qui s'envolent
De cette chambre, tout en bas,
Ne les reconnaissez-vous pas?
Ne sont-ils ceux de la servante
A l'ange Gabriel qui chante
L'hymne de salutation?
Gabriel, sois ma caution.

GABRIEL

Pas une syllabe à reprendre ;
Je croyais de vous les entendre.

NOTRE-DAME

Recevez-les comme de moi,
Mon fils : votre volonté soit.
Mais tout l'entour en l'occurrence
S'unit à mon obéissance,
Saint Nicolas, saint Gabriel,
Tous les saints et saintes du ciel,
Pour espérer miséricorde
A Bernard.

DIEU LE FILS

Votre fils l'accorde

*(Se levant.)*

Bernard, tu seras satisfait ;
Tu as su que je t'appelais
Et ne l'a point trop mis en doute.
Il est temps de prendre la route.
Lève-toi, saisis ton bâton,
Laisse tes amours à Menthon
Il faut que tu tiennes ton poste
Dès demain au couvent d'Aoste.
Va, je t'appelle pour de bon.

*(Bernard se lève, étourdi et hagard.)*

BERNARD

Comment sortir de la maison?

DIEU LE FILS

Saint Nicolas te va le dire.
Un moment.

NOTRE-DAME

O mon très doux sire,
Merci!

SAINT NICOLAS

Merci, reine d'amour
Et de perpétuel secours!

BERNARD

Seigneur, seigneur, tu me désoles
Et, me désolant, me consoles.
Adieu ma femme, mes parents!
Adieu, lit de mes jeunes ans!
Terre des aïeux, paysage!
J'entreprends un si grand voyage
Que ne pense point revenir.

SAINT NICOLAS

Bernard, à deux mains va saisir
Le fort barreau de ta fenêtre :
Il cédera.

BERNARD

Voire.

SAINT NICOLAS

Peut-être.
Préfères-tu demeurer là?

BERNARD

Point, saint patron.

SAINT NICOLAS

Il cédera.

*(Bernard obéit, le barreau cède.)*

BERNARD

C'est fait.

SAINT NICOLAS

Jette-toi dans l'abîme.
Audace qui vers Dieu t'anime
Comme l'aigle te soutiendra :
Je te recevrai dans mes bras.
Mais d'abord, annonce ta fuite
Sur parchemin dûment écrite
A ceux que tu laisses, Bernard,
Et leur dis bien pourquoi tu pars.

BERNARD

Oui, mon saint patron, tout de suite.

*(Tandis que saint Nicolas quitte le ciel pour descendre sur terre, Bernard écrit sur son genou. Long silence. Puis il dépose le parchemin sur le lit et se prosterne.)*

LA VOIX DE SAINT NICOLAS, *derrière le théâtre.*

Tu es prêt, Bernard? Saute.

BERNARD

Adieu, tout ce que j'aime. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

*(Il saute par la fenêtre. Alors au ciel, le chœur invisible des anges chante. Musique.)*

*(Alors le fou reparaît à gauche, traverse la scène, se hausse jusqu'au balcon de la chambre de Bernard et dit :)*

LE FOU

Je crois qu'il n'y a plus personne :
Holà ! l'oiseau s'est envolé.
Vous dirai-je que ça m'étonne.
De rien ne puis être étonné
*(Ironique.)*
Hyménée ! hymen ! hyménée !
Ici finit la seconde journée.

## TROISIÈME JOURNÉE

*Le lendemain matin, au château de Menthon, les serviteurs sont sur les dents. Chacun s'apprête, sauf Bernard. Le croyant endormi, on essaie de le réveiller par une aubade sur le luth; on frappe à sa porte, on l'enfonce; on trouve le barreau de sa fenêtre rompu et sur le lit la*

*lettre où il annonce que Dieu est le plus fort. Grande fureur du seigneur Richard qui jette dehors maître Germain, non sans que celui-ci ait eu le temps et le courage de proclamer la primauté des droits de Dieu. Lamentations de dame Bernoline. Cependant le cortège de la fiancée, las d'attendre Bernard, se dirige vers le château : on envoie au galop le serviteur Menthon à sa rencontre avec la lettre du fuyard. La dame de Miolans n'en veut pas prendre connaissance et dépêche aussitôt au nom de son mari le serviteur Miolans auprès du seigneur de Menthon pour le provoquer par les armes. Le cortège de Menthon accourt; on s'affronte, on s'outrage, les épées sortent des fourreaux. Mais Marguerite de Miolans qui a compris le dessein de Bernard est suscitée à son tour par l'appel de Dieu pour accomplir le sacrifice. Au nom du Christ elle sépare les combattants; il n'y a plus de raison de combat : elle se retirera en chartreuse. Or, Bernard, conduit par saint Nicolas, est arrivé à la porte du couvent d'Aoste; l'archidiacre, qui l'attendait, l'embrasse et remercie Dieu.*

## ÉPILOGUE

*Les mois ont passé. Les neuf pèlerins revenant de Rome ont grande crainte de repasser par le mont Joux. Ils se présentent au couvent d'Aoste. Le vieil archidiacre est mort et l'on vient justement d'élire Bernard à sa place. Celui-ci les reçoit et s'offre à les accompagner; il fera le dixième, c'est-à-dire le sacrifié. Mais en présence des valets du diable, il use des pouvoirs que lui a conférés le sacerdoce; le diable, exorcisé, est contraint de sortir du marbre et enchaîné, il retourne en enfer. Sur le mont délivré, Bernard fondera un hospice. Les pèlerins entrent en actions de grâce, apprennent avec soulagement que leur compagnon est au Paradis et Dieu le Fils ménage au saint une surprise consolante : la rencontre de ses parents sur laquelle l'ouvrage se clôt, tandis que les chœurs des anges célèbrent dans le ciel l'harmonie des desseins de la Providence.*

**Henri Ghéon.**

# La première mission officielle de la France aux États-Unis[1]

## II

La mission diplomatique de Gérard dura dix-sept mois. En retracer les péripéties, ce serait récrire l'histoire même des États-Unis naissants. A cet égard, aucune source ne saurait être plus abondante que la correspondance de Gérard. Dans ses dépêches quasi-quotidiennes, le ministre plénipotentiaire rend compte, avec le soin d'un mémorialiste, des faits les plus menus, des détours les plus légers de la politique américaine. On pourrait dire des rapports de Gérard qu'ils constituent les archives officieuses du Congrès.

Mais, sans entrer dans les détails qui outrepasseraient les limites de cette étude, nous voudrions, avant de l'achever, indiquer les points essentiels qui marquèrent la mission de Gérard aux États-Unis ; montrer, malgré les grands accueils que l'on fit à l'envoyé extraordinaire du roi, quelle lutte perpétuelle, irritante, parfois sévère, il eut à soutenir pour préserver l'alliance des intrigues et des calomnies ; pour défendre les intérêts du roi de France ; par là même — les causes des deux peuples étant désormais solidaires — pour défendre les intérêts des États-Unis.

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 mai 1924.

La mission confiée au « sieur Gérard, secrétaire du Conseil d'État », telle qu'elle lui était tracée dans les « Instructions » qu'il emportait avec lui, comportait quatre objets principaux. Le document officiel établissait d'abord que « les États-Unis d'Amérique septentrionale ayant donné une base légale à leur indépendance par l'acte du 4 juillet de l'année 1776 (quelle hardiesse de pensée et quel empirisme diplomatique dans ce terme de « base légale » !) le roi jugeait que son intérêt politique ne devait point s'opposer à la consistance qu'ils pourraient acquérir, qu'il pourrait même en résulter un jour des relations utiles à son royaume... » Puis, résumant brièvement les circonstances dans lesquelles il avait paru opportun au monarque de conclure un traité d'amitié et de commerce avec les députés du Congrès, les instructions précisaient les diverses négociations diplomatiques que le sieur Gérard devait s'efforcer de mener à bien. En premier lieu, il lui était prescrit de « pénétrer le Congrès de cette vérité » qu'aucune des deux parties ne fera ni paix ni trêve sans le consentement de l'autre ; que le roi ne posera les armes que « lorsque l'indépendance plénière et absolue des treize États unis aura été reconnue par la Grande-Bretagne ». Gérard devait, ensuite, employer toute sa dextérité à mettre au point les conditions dans lesquelles un accord pourrait s'établir entre l'Espagne et le Congrès. En effet, bien que le cabinet de Madrid n'ait encore rien articulé de certain, de fortes présomptions permettaient à Vergennes de croire que l'Espagne demanderait pour prix de son intervention aux côtés de la France et des États-Unis, la Jamaïque, une part des pêcheries de Terre-Neuve et les Florides. Or, s'il pourrait être aisé de négocier avec le gouvernement de Charles III sur les deux premiers points, il n'en était pas de même pour l'acquisition des Florides qui « entrent dans le plan de conquête des Américains ». « Il s'agira donc de les préparer à un désintéressement éventuel », spécifiaient les « Instructions ». « Le roi en charge d'une manière particulière le sieur Gérard. » Le cabinet de Versailles confiait en troisième lieu, à Gérard, le soin — fort délicat — de détourner les Américains, sans qu'ils en prissent ombrage, de leur projet de conquérir le Canada. La France, en effet, préférait que l'Angleterre restât implantée au Canada. Il n'était pas inutile que le voisinage britannique formât un contrepoids à la puissance de la nouvelle nation ; ce

contrepoids laisserait les Américains dans l'obligation de rester fidèles à l'amitié française. L'équilibre dans la politique internationale, telle avait été, telle était toujours la constante préoccupation de la diplomatie française. Elle accordait l'importance d'un premier principe à la vérité fondamentale qui attribue au déséquilibre des forces la cause de la plupart des maux sociaux. Déjà, en 1763, au moment où le traité de Paris livrait le Canada aux Anglais, Vergennes avait aperçu que les conséquences de cet enrichissement se retourneraient contre les Anglais eux-mêmes.

Il fallait donc éviter que l'indépendance des États-Unis, en ne rencontrant plus de frontière en Amérique septentrionale, ne devînt à son tour un sujet de péril pour la France. La présence des Anglais au Canada donnait à cet égard les garanties voulues. Toutefois, ces considérations étaient si personnelles à la politique française, qu'elles devaient être soigneusement tenues secrètes. Il fallait n'aborder ce sujet qu'avec la plus extrême prudence. Les rédacteurs des « Instructions » avaient pris la précaution de fixer à l'avance au plénipotentiaire français les lignes de retraites successives derrière lesquelles il pourrait se retrancher.

*
* *

Lorsque Gérard débarqua sur le sol américain, trois commissaires anglais, envoyés par lord North, premier ministre de la Grande-Bretagne, se trouvaient depuis quelques semaines en Amérique. Ils y développaient une manœuvre bien réglée. Le thème consistait à faire entendre au peuple américain et au Congrès que l'Angleterre était prête à reconnaître l'indépendance des États-Unis. Le Parlement anglais ne venait-il pas précisément de voter deux lois, l'une renonçant au droit de lever des taxes dans les colonies américaines, l'autre reconnaissant l'existence du Congrès? Ces concessions répondaient aux volontés traduites par la révolution. Dès lors, la lutte devenait sans objet et rien ne s'opposait plus à conclure la paix. Ces fallacieuses suggestions dissimulaient l'arrière-pensée du gouvernement britannique d'abandonner officiellement ses droits souverains sur l'Amérique, mais de conserver sur elle un protectorat avantageux.

La première tâche qui incomba à Gérard fut de com-

battre l'influence de ces agents anglais et de lutter contre les tentations des esprits faibles.

Payant d'audace, les délégués britanniques avaient réussi à se faire passer pour des plénipotentiaires régulièrement investis d'une mission officielle ; Gérard eut d'abord à convaincre les Américains que ces soi-disant plénipotentiaires n'étaient, en définitive, que des fauteurs de désordre.

Mais le prestige que conservaient les Anglais, l'attachement du parti tory à la métropole restaient tenaces. L'échec de Newport rendit les menées des commissaires anglais plus audacieuses ; profitant du désappointement général, bientôt dégénéré en colère, les agents de lord North gagnèrent du terrain. Habilement, ils réveillèrent une vieille affaire, celle de la convention qui avait suivi la capitulation de Saratoga. Pour des prétextes déloyaux, l'Angleterre ne l'avait jamais pleinement observée. Lord Carlisle — le principal commissaire britannique — et ses collègues obtinrent d'un député américain qu'il fît parvenir au président du Congrès l'offre anglaise de ratifier immédiatement ladite convention. Cette démarche créait une subtile équivoque. Elle donnait au Congrès le témoignage des dispositions pacifiques de la métropole et tendait à provoquer un mouvement d'opinion favorable à la paix. A cette proposition un factum était joint, qui dressait contre la France un réquisitoire perfide et mettait les Américains en garde contre l'alliance du roi.

L'action personnelle de Gérard dut s'employer avec la dernière énergie. Elle trouva un précieux appui dans l'attitude de Washington. Prévenant les dangers que les intrigues anglaises faisaient naître, le général en chef, d'un geste puissant, les signala à ses compatriotes et, encore une fois, sauva la cause pour laquelle il luttait.

Les avertissements de Washington ne résonnèrent pas dans le vide. Malgré les cabales menées au Congrès par les adversaires de l'Alliance française, — à la tête desquels figuraient Richard Lée et Samuel Adams, — l'Assemblée refusa de tendre l'oreille aux propositions britanniques. Le 4 septembre 1778, une motion suggérée par le président Laurens et qui écartait résolument « toute négociation dont l'indépendance ne serait pas le préambule », fut adoptée par le Congrès. Les commissaires anglais durent abandonner la partie. Ils quittèrent l'Amérique, donnant libre

cours à leurs ressentiments et proférant d'implacables menaces

Gérard pouvait considérer à bon droit l'issue de cet incident comme un succès pour la politique française. D'autres soucis ne tardèrent pas cependant à solliciter son attention.

Depuis quelque temps déjà les Américains se bornaient à entretenir une guerre défensive. Ne semblait-il pas logique de prétendre que puisque la France était entrée en lutte contre l'Angleterre, la guerre avait changé de face et qu'il appartenait désormais aux forces françaises d'en supporter les charges et le poids? Au lendemain du départ des commissaires anglais — qui s'étaient efforcés à rendre l'intervention française responsable de l'échec des propositions de paix — cette attitude semblait à quelques-uns particulièrement opportune. Dans la lutte qui s'engageait entre la Grande-Bretagne et la France, certains Américains demandaient à rester les collaborateurs placides de cette dernière puissance, mais sans que le conflit qui mettait aux prises les deux nations rivales n'entamât davantage les ressources des provinces-unies.

Déjà, çà et là, des insinuations malveillantes se faufilaient ; d'aucuns se demandaient ce que signifiait le séjour prolongé de l'escadre royale devant Boston. Quel autre résultat il offrait que celui « d'affamer la contrée »? La présence des vaisseaux français dans les eaux américaines ne concourait-elle pas, d'ailleurs, à retenir les troupes anglaises? Pourtant la flotte du comte d'Estaing devait avoir l'ambition de conquérir, de haute lutte, la suprématie des mers? La Barbade, les Iles sous le vent ! Voilà de beaux objectifs à atteindre, de rudes exploits en perspective ! La France n'utiliserait-elle pas ses forces à prendre d'ores et déjà ces gages? On faisait encore d'autres allusions. On s'inquiétait du Canada. Tout y commandait une expédition française. Le marquis de La Fayette lui-même partageait ces vues. Le moment n'était-il pas venu d'agir?

Somme toute, l'enthousiasme qui avait salué l'apparition de l'escadre française, le découragement entraîné par l'échec de Newport, tout cela, peu à peu, s'était effacé. Et s'ils n'avaient pas renoncé au succès de leur cause, les Américains avaient renoncé à l'espoir d'un brusque dénouement de la guerre. Ce succès, toutefois, nombre de gens soutenaient qu'il appartenait désormais à la France de l'assurer.

Bientôt cette disposition d'esprit dépassa le cercle de l'opposition, et se développa dans l'opinion publique. Elle prit même un caractère officiel. Au mois d'octobre 1778, le Congrès décida d'envoyer au docteur Franklin des « instructions pour guider sa conduite » vis-à-vis du cabinet de Versailles.

A mesure qu'il entrait davantage dans la familiarité du Congrès, le ministre de France en mesurait mieux la psychologie et les faiblesses. Les questions de personnes primaient tout. La presse — dont Gérard signale la funeste « licence » — mettait trop souvent ses colonnes au service des intrigues particulières. Il en résultait des « animosités » qui aiguisaient les passions. « Les Américains ne semblent pas mûrs pour la démocratie... » Le diplomate, qui, sans doute, ayant lu Montesquieu, avait conservé de cette lecture quelques illusions généreuses, revient souvent sur cette constatation.

Dès lors, au milieu de ces obscurités et de ces détours, la tâche qui s'imposait à Gérard consistait à démêler, dans le personnel politique qui constituait le gouvernement anonyme de la nation, quels étaient les adversaires de l'Alliance française, quels étaient, au contraire, ses soutiens. Partage mal commode. Sous les apparences chaleureuses, il fallait mettre à nu les vraies intentions ; ne se fier qu'aux plus rigoureuses analyses ; éviter les pièges constamment tendus. Le parti opposé à la politique française était tenace, habile, nombreux. Il groupait à la fois les tories ; les ennemis de Washington, jaloux de sa prépondérance et de sa gloire ; un certain nombre de citoyens riches, accoutumés aux distinctions de l'autorité, du rang, des honneurs, de la naissance et des richesses et qui, par là même, n'étaient pas susceptibles de se confondre volontairement dans la masse des citoyens » ; ceux, enfin, qui trouvaient un intérêt politique ou commercial à troubler l'eau pour y jeter plus sûrement leurs filets.

Souple autant qu'obstinée, l'opposition se pliait à toutes les circonstances, faisant surgir un nouvel obstacle chaque fois qu'une difficulté était enfin résolue. On peut dire de la mission de Gérard aux États-Unis qu'elle fut tout entière dominée par ce perpétuel conflit. Question des conditions éventuelles de la paix ; question des pêcheries de Terre-Neuve ; question du Mississipi, des Florides et de l'alliance espagnole ; sur tous ces points, qui constituèrent les princi-

pales négociations que Gérard eut à conduire, l'opposition soutenait systématiquement des thèses contraires aux intérêts de l'alliance et contrecarrait les efforts de l'envoyé du roi.

*
* *

Lorsqu'on étudie l'histoire de la guerre franco-anglo-hispano-américaine, qui, de 1778 à 1783, sur des points extrêmes du globe, mit en présence tant de vaisseaux et d'armées, fit appel à tant de forces matérielles et morales, creusa dans les finances européennes des vides si désastreux, l'on reste frappé de voir que la pensée constante de l'Angleterre, de la France, des États-Unis et de l'Espagne, pendant les soixante mois que durèrent les hostilités, ne fut pas de s'assurer telle ou telle conquête, de porter à leur maximum telle ou telle puissance, de détruire ou de triompher, mais, au contraire, et plus simplement, de conclure la paix.

Ainsi chaque groupe de belligérants, lord North et les Anglais, Vergennes et les Français, Florida Blanca et les Espagnols, le congrès de Philadelphie et les Américains, désiraient mettre un terme à la lutte. Le problème consistait à chercher les modalités susceptibles d'en arrêter le cours, le moins désavantageusement ou le plus avantageusement possible, selon les heures et selon les camps. L'Angleterre, consciente des erreurs qu'elle avait commises, redoutant l'alliance des Bourbons et des Américains, refoulant à grand'peine les troubles intérieurs qui la déchiraient, se fût contentée d'une paix qui, tout en sanctionnant l'indépendance des États-Unis, eût ménagé au commerce britannique une sorte de protectorat déguisé. L'Amérique, harassée, divisée, réduite à des finances qui n'étaient plus que des expédients, hésitait entre une paix qui lui eût garanti la souveraineté indispensable et une paix plus brillante qui l'eût rendue maîtresse de tout le continent septentrional. L'Espagne tergiversait, partagée entre le désir de s'enrichir aux dépens de l'Angleterre et des États-Unis, et cependant d'éviter que ces contagieux exemples ne favorisassent la rébellion de ses colonies sud-américaines. La France enfin, obéissant à la double préoccupation de porter des coups vengeurs à la puissance anglaise et néanmoins de ne pas inutilement prolonger une guerre coûteuse, cherchait les formules diplomatiques susceptibles de con-

cilier à la fois la dignité, les intérêts de ses alliés et les siens et son constant souci de modération.

La paix, telle était donc la préoccupation générale. Pour la bien préparer, la sagesse commandait alors au gouvernement de Louis XVI d'établir d'abord l'unité de vues entre le Prado, Versailles et Philadelphie. Lorsque les trois puissances seraient accordées sur les points qui les séparaient, le moment ne tarderait pas à venir où l'on pourrait amorcer, dans des conditions favorables, des préliminaires de paix avec la Grande-Bretagne.

Le premier obstacle à vaincre, c'était l'obstacle espagnol. Patiemment, Vergennes poursuivait ses négociations avec le cabinet de Madrid. Celui-ci, pénétré du sentiment qu'alimentaient à la fois et son orgueil naturel et le prudent désir d'éviter les coups hasardeux des batailles, se flattait de l'espoir que la menace seule de l'intervention espagnole, aux côtés de la France, ferait fléchir la résistance anglaise. Aussi le gouvernement de Charles III tentait-il d'amener Versailles à envisager l'idée d'une trêve. L'Espagne préférait, par une pression douce, se faire la messagère de la paix, plutôt que d'en devenir maîtresse par la force. Ouvertement, le comte de Vergennes ne contrecarrait pas ces vues. Pratiquement, il les combattait en sous-main. Une trêve en effet ne pouvait tourner qu'à l'avantage des Anglais.

Le 6 octobre 1778, Vergennes prescrivait à Gérard de « pressentir le gouvernement de Philadelphie sur les conditions auxquelles ce gouvernement se prêterait à la paix sous les auspices de l'Espagne ». Et le ministre des Affaires étrangères de Louis XVI recommandait au plénipotentiaire de répondre aux Américains qui pourraient s'étonner que Versailles ait épousé les vues conciliantes de Madrid, que puisque l'indépendance des États-Unis constituait le premier article du projet de traité il n'y avait point matière pour les Américains à réclamer quoi que ce soit et que l'on ne devait jamais prolonger inutilement la guerre ».

Cette dépêche qui parvenait en février à Philadelphie, ouvrait l'ère des grandes négociations diplomatiques entre le ministre de France et le congrès.

D'abord secrète, la démarche de Gérard déborda vite l'entourage du président Jay. Un comité spécial fut désigné par l'Assemblée pour aborder ces questions capitales.

Quelles allaient être les limites de la nouvelle nation? Les Florides, le Mississipi, le Canada, la Nouvelle-Écosse, l'Océan constitueraient-ils des frontières suffisantes? Comment la pêche s'effectuerait-elle sur le littoral? Quels seraient les avantages que l'on réserverait à l'Espagne pour prix de sa coopération dans la guerre? Autant d'interrogations, autant de problèmes. Les instructions de Vergennes étaient nettes. L'objet principal de la paix devait être la reconnaissance immédiate de l'indépendance des États-Unis. Sur ce point seul, la politique française était engagée. Quant aux questions secondaires, elles devaient être écartées, celles notamment (comme la conquête du Canada) qui pouvaient faire naître des conflits. « Le Canada, avait écrit Vergennes, sera un autre objet de discussion ; vous savez que les Américains sont entichés de la conquête de cette province et il y a apparence qu'il leur en coûtera à se détacher de ce projet. Mais outre que nos idées à cet égard ne s'accordent point avec les leurs, nous pensons que la paix ne doit point dépendre d'une cause aussi secondaire et que le seul point qui importe aux États-Unis est de faire reconnaître leur indépendance par la Grande-Bretagne. »

Le 16 février, Gérard fut reçu en audience par le Congrès pour « s'expliquer » sur les intentions du roi de France. Une dépêche, datée du lendemain, conserve le minutieux récit de cette journée. Le ministre plénipotentiaire, après avoir habilement appelé l'attention des députés sur les dangers que présentaient leurs querelles intestines et les fâcheux effets qu'elles produisaient au loin, traça de l'ensemble de la question américaine un magistral exposé.

Puis il soumit au congrès « un plan de guerre et un plan de paix ».

Le plan de guerre, c'était, dans la pensée de Gérard, l'accord à établir avec l'Espagne. Le plan de paix, les futures conditions d'existence de la République des États-Unis.

Or, l'accord à établir avec l'Espagne comportait déjà de grosses difficultés. La France était disposée à soutenir le point de vue espagnol qui réclamait la navigation exclusive du Mississipi ; elle préconisait en outre la possession par l'Espagne de la ville de Pensacola, située entre les Florides et l'embouchure du Mississipi. Des esprits éminents comme Governor Morriss n'hésitaient pas à seconder ces vues. On eut d'abord l'impression que les choses allaient pouvoir

s'arranger. La plupart des membres du congrès — qui venaient constamment jusque dans sa demeure prendre les avis du ministre de France — manifestaient l'intention d'adhérer aux suggestions de la diplomatie française.

Mais l'opposition veillait.

Saisissant bientôt l'occasion de contrecarrer la politique des Bourbons, les partis contraires à l'influence française, manœuvrés par d'habiles tacticiens, prirent nettement position contre le principe d'abandonner à l'Espagne la grande voie fluviale du Mississipi. Ce premier obstacle dressé, ils en dressèrent un autre, qui consistait à faire englober dans les conditions éventuelles de la paix la cession de la Nouvelle-Écosse et du droit de pêche sur ses côtes. Or, l'Angleterre régnait souverainement sur la Nouvelle-Écosse. Les insurgés n'avaient point encore réussi à déloger les forces britanniques de cette île. Les Anglais la considéraient à bon droit comme l'une de leurs plus précieuses possessions. Cette exigence était déjà prohibitive ; elle avait ceci de plus grave encore qu'elle dénaturait le principe même de la cause américaine. Le droit sacré à l'indépendance se muait en désir de conquête. Le roi de France, en s'alliant aux États-Unis, n'avait point prévu cette transformation des objets essentiels de la guerre ; le contrat se trouvait menacé. Il l'était si bien qu'en apprenant la nouvelle prétention de l'opposition, Gérard n'hésite pas à employer les mots de « coup de théâtre »... Il se récria vivement. « J'observai qu'il n'y aurait que trop de peine à obtenir l'indépendance et la restitution sans équivalent des territoires conquis par les armes de la Grande-Bretagne... » Peine perdue. L'opposition groupait de nombreux hésitants et la question de la Nouvelle-Écosse prenait rapidement des proportions alarmantes. Samuel Adams et Arthur Sée la représentaient comme la condition essentielle de la sécurité des États-Unis. « Fausse métaphysique », risposta Gérard qui, accablant ses adversaires d'arguments, les pressant dans les tenailles d'un raisonnement rigoureux, tour à tour se faisait « pathétique », puis, de guerre lasse, rusé.

Le secret de ces incidents diplomatiques résidait dans la passion « des cabales »... « J'ai continué mes recherches pour découvrir le véritable but de l'opposition », écrit Gérard, le 4 mars 1779. Les délégués que j'ai interrogés m'ont dit presque unanimement que M. Samuel Adams avait besoin de

la continuation des troubles pour conserver quelque importance...

Ces calculs personnels cachaient encore de plus noirs desseins. En réalité, Adams et Lée cherchaient à gagner du temps ; gagnant du temps, ils escomptaient le retour prochain de commissaires anglais, porteurs de nouvelles propositions de paix, et « ils se flattaient sans doute de se prévaloir de la confiance de ces commissaires pour se rendre maîtres de la négociation, de la fixer en Amérique et de se faire ainsi un mérite pour contre-balancer le crédit que le parti de la révolution a acquis en concluant le traité avec le roi ».

Mais la question du Mississipi et la question de la Nouvelle-Écosse ne suffisaient pas à satisfaire les intentions vexatoires des adversaires de la politique française. L'opposition alluma bientôt un nouveau brandon de discorde.

A vrai dire, la situation politique se ressentait des déboires militaires ; elle en subissait les fâcheux contre-coups. Le comte d'Estaing, au début de l'année 1779, en ne parvenant pas à empêcher les Anglais d'enlever l'île de Sainte-Lucie, venait de subir un échec matériellement négligeable, mais qui atteignait moralement et pour la seconde fois le prestige de l'escadre française. L'opposition se sentait plus à l'aise, devenait plus agressive. Elle se démasqua tout à fait dans la question, si irritante pour nous, des pêcheries de Terre-Neuve ; car si la navigation du Mississipi intéressait l'Espagne, si la conquête de la Nouvelle-Écosse intéressait l'Angleterre, la France était directement intéressée dans la pêche du banc de Terre-Neuve.

Depuis longtemps, la question des pêcheries de Terre-Neuve créait entre la Grande-Bretagne et la France de perpétuelles difficultés. L'article 13 du traité d'Utrecht (11 avril 1713), l'article 5 du traité de Paris (10 février 1763), avaient déjà tenté de régler une fois pour toutes les points litigieux que ce commerce fructueux soulevait entre les deux puissances ; jamais les dispositions édictées n'avaient pourtant réussi à faire disparaître les occasions de conflit.

Précisément la défense de nos droits sur le banc de Terre-Neuve avait, pour une grande part, déterminé le cabinet de Versailles à déclarer la guerre à la Grande-Bretagne. Or, les nouvelles prétentions de l'opposition consistaient à réclamer le droit de pêche pour les États-Unis dans ce banc. C'était

à la France et à l'Angleterre, disait-on, de « former le lot de la nouvelle nation sur les leurs ». Visée exorbitante, battant en brèche les droits et les intérêts français et qui souleva l'indignation de Gérard. L'argument américain s'appuyait sur le fait que le banc de Terre-Neuve ayant été exploité surtout par les pêcheurs de la Nouvelle-Angleterre, anciens sujets du roi d'Angleterre, cet usage leur avait créé un droit que l'indépendance ne révoquait pas.

A cette thèse s'opposait la thèse française, définie par Vergennes.

Le ministre des Affaires étrangères de Louis XVI écrivait avec force, avec logique, avec clarté :

« Nous distinguons deux sortes de pêche, celle qui se fait en haute mer et celle qui se fait le long des rives, soit des îles, soit de la terre ferme. La première est aussi libre que l'est la mer elle-même. Ainsi il ne peut pas être question de disputer aux Américains le droit de pêche en haute mer, et il serait très superflu de discuter cette thèse.

« Il n'en est pas de même de la pêche le long des côtes ; elle appartient de droit au propriétaire de ces mêmes côtes, et il est le maître d'en exclure qui il juge à propos. Il résulte de là que la pêche sur les côtes de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse, de ses dépendances, du Canada, appartient exclusivement aux Anglais, que les Américains n'ont absolument rien à y prétendre, et que si nous pêchons dans certaines parties, ce n'est point en vertu de traités qu'ils nous en ont expressément réservé la faculté... De tout ce que je viens de dire il résulte les vérités suivantes :

« 1° Que le roi n'est actuellement garant que de l'indépendance des États-Unis ;

« 2° Que cette garantie n'est qu'éventuelle pour leurs possessions quelconques ;

« 3° Que les États-Unis n'ont aucun droit actuel aux pêcheries ;

« 4° Que le roi n'a contracté ni explicitement ni implicitement l'obligation de les y faire participer ;

« 5° Qu'ils ne peuvent y avoir part d'autant qu'ils s'en assureront par les et par le futur traité de paix ou de trêve. »

Pied à pied chacun défendit sa position. Lutte harassante qui dura plusieurs mois, compromettant les uns, servant les autres, achevant de passionner les esprits. Un moment Gérard crut la partie gagnée. Vain espoir. Battu sur

un point, l'opposition trouvait un autre moyen d'attaque. Il ne s'agissait plus, cette fois, de disputer à la France ses droits historiques sur Terre-Neuve ou d'immiscer les États-Unis dans une affaire qui intéressait spécialement le gouvernement de Louis XVI. Les adversaires de l'alliance tournaient plus habilement la difficulté. Ils réclamaient pour l'Amérique « le droit de pêche dans les mers à elle, entre la pointe de la Nouvelle-Écosse, la baie d'Hudson et le district de Davis, qu'elles fussent ou non réservées à l'Angleterre ». Ambition que l'Angleterre, même réduite à négocier, n'eût jamais admise et qui paralysait ainsi l'action diplomatique de Gérard. Le ministre de France ne pouvait que combattre ces prétentions. Encore fallait-il qu'il le fît avec la plus extrême prudence, car, écrivait Gérard qui n'était pas dupe, « tous ces projets extravagants n'étaient qu'un piège pour obtenir de nous des refus qui autorisaient un pas vers l'Angleterre ».

Pourtant les méthodes conciliantes étant épuisées, Gérard crut le moment venu d'user de grands moyens. L'opinion publique lui paraissait constituer une telle puissance que, dans la confusion qui régnait, c'était à elle qu'il convenait de s'adresser. Or l'opinion publique aspirait à la paix. Il devenait utile de la faire juge des intrigues qui retardaient l'approche de ce bienheureux dénouement. Le 20 mai 1778, Gérard adressait au Congrès un copieux message retraçant par le détail les négociations poursuivies entre lui et le Comité, mettant notamment en lumière l'incompatibilité de l'opposition et de la paix dans la question des pêcheries. Le message porta : l'opposition dut baisser le ton devant l'émotion générale. Mais elle ne se désarma pas.

L'irritante question des pêcheries fut écartée par la majorité des députés.

Le 20 juillet, Gérard était en mesure d'écrire au comte de Vergennes :

« Le Congrès, dans une très longue séance, a fait tenir hier des progrès considérables dans notre grande affaire. 1° On a décidé définitivement qu'on ne ferait nulle mention des pêcheries dans le traité de paix ; 2° que la stipulation de ne pas troubler les pêcheurs américains serait une condition *sine qua non* de tout traité de commerce avec l'Angleterre. On a adopté le principe que le traité de paix était une affaire d'humanité et de nécessité pour rendre le repos aux

peuples et assurer leur indépendance et qu'un traité de commerce n'avait pour objet que des convenances mutuelles. On a rangé les pêcheries dans cette dernière classe... » Bien que les adversaires de l'alliance, battus dans cette âpre et difficile discussion, essayassent de chercher sur le terrain militaire un nouveau sujet de discorde ; bien que certains d'entre eux ne craignissent pas de suggérer une opération de grande envergure faite davantage pour acculer les forces alliées à la défaite que pour leur assurer la victoire, la situation diplomatique se trouvait éclaircie et améliorée. On avait pu tout craindre ; désormais on pouvait tout espérer. Le 25 septembre un nouveau progrès se réalisait. Le Congrès avait arrêté le texte des propositions qu'il convenait de faire à l'Espagne pour décider cette puissance à participer à la guerre et dans ces propositions la cession des Florides était comprise. D'ailleurs les événements heureux s'enchaînaient. L'escadre du comte d'Estaing, rompant enfin le mauvais sort qui l'avait jusque-là condamnée à l'inaction ou à la retraite, battait la flotte anglaise aux Antilles, occupait l'île de Saint-Vincent, puis, le 5 juillet, celle de la Grenade.

L'écho de ces brillants faits d'armes ne tarda pas à résonner dans les Provinces unies ; il renforçait, multipliait l'avantage moral que la politique française avait remporté au Congrès. Gérard note « qu'il s'était élevé une acclamation générale en faveur de l'alliance des États-Unis avec le roi. Le succès de ses armées dans les îles l'a rendu beaucoup plus forte et plus articulée... Dans le Congrès on ne se permet plus les sarcasmes, les insinuations dangereuses, la défiance sur nos vues et les marques de confiance dans les dispositions de l'Angleterre à recevoir les Américains à bras ouverts ».

Cette détente allait même jusqu'à provoquer les plus touchantes mais les plus surprenantes propositions : c'est ainsi que le président du Sénat de l'État de Maryland, Mr Jenifer, suggérait à Gérard que pour que l'Amérique et la France resserrassent les liens qui les unissaient, il serait bon de déclarer les sujets respectifs « citoyens réciproques des deux États ».

Bientôt un événement décisif déclanchait l'enthousiasme des Américains. On apprenait l'entrée en guerre de l'Espagne. Les négociations de Vergennes et de Florida Blanca avaient abouti à une alliance ; soixante-dix vaisseaux français et espagnols croisaient sur la Manche ; des émeutes

bouleversaient Londres. Et ce n'était pas tout. Parachevant le vaste système diplomatique qui peut faire comparer son œuvre à celle d'un Vauban, là où hier encore il n'y avait que périls, calculs, guets malveillants, le ministre des Affaires étrangères de Louis XVI s'assurait des neutralités bienveillantes. Tour à tour la Hollande, les États scandinaves, la Russie se rangeaient tacitement du côté des plus forts.

*
* *

Cet arc-en-ciel marqua un réel moment d'accalmie dans la lutte des partis (qui sous de nouveaux prétextes devait reprendre plus tard) ; il permit à Gérard de récapituler les succès qu'il avait remportés depuis seize mois. L'importance des résultats acquis l'autorisait alors à penser à lui. Le diplomate avait louvoyé, bataillé, gagné ; mais à ce rude jeu, l'homme avait épuisé ses forces. Physiquement il ne se sentait plus en état de prolonger sa mission. Depuis longtemps il souffrait du mauvais état de sa santé. Son foie était malade. Les crises hépatiques se répétaient, le laissant chaque fois plus fragile. Il se plaignait de « coliques bilieuses mêlées de jaunisse et de gravelle ». Et il attribuait ces misères au climat de Philadelphie.

Dès la fin de l'année 1778, le ministre plénipotentiaire avait fait part à son chef hiérarchique de ces graves inconvénients et il avait sollicité son rappel. Le 8 mars il insistait sur « les symptômes de la maladie qui m'accable, subsistant avec la même violence, malgré tous les remèdes possibles et le beau temps que nous avons depuis un mois ». Le 8 mai, nouvelles lamentations : « La fièvre ne me laisse que des intervalles équivoques. Ma faiblesse est extrême. » Gérard aspirait à quitter ce fâcheux climat. Le comte de Vergennes ne resta point sourd aux appels de son collaborateur. Il désigna le chevalier de la Luzerne, celui-là même qui fut plus tard ambassadeur à Londres, pour aller à Philadelphie relever Conrad-Alexandre Gérard. Le 4 août 1779, M. de la Luzerne arrivait à Boston après quarante-sept jours de traversée.

La mission de Gérard prenait fin dans la même atmosphère de sérénité chaleureuse qui avait facilité ses débuts. Le Congrès remit au ministre une adresse de félicitations à l'occasion de la victoire de la Grenade que venait de remporter

l'amiral d'Estaing. De toutes parts des marques de sympathie reconnaissaient les services rendus par l'envoyé du roi à la cause des États-Unis. Le 8 septembre une délégation du congrès vint prier Gérard « de donner des séances à un peintre chargé de faire son portrait » pour être placé dans la salle de Conseil des États-Unis. Une autre proposition fut agréée par le Congrès qui décidait de faire graver une médaille que M. Franklin présenterait à Gérard. Enfin, tandis que les marchands et les négociants de Philadelphie s'unissaient pour rédiger à l'intention du ministre de France une adresse significative, le Congrès votait un message qui devait être envoyé à Louis XVI et dans lequel s'exprimait, en termes véhéments, la reconnaissance de la nation américaine devant l'œuvre accomplie par le premier représentant du roi de France. A ces touchants témoignages s'ajoutaient des résultats pratiques qui ne réjouissaient pas moins le diplomate. En effet le Congrès venait de définir ses conditions de paix ; il avait désigné un délégué qui devait se rendre à Madrid pour y conclure les derniers accords avec le gouvernement de Charles III. Ce délégué s'embarquerait avec Gérard lui-même.

Le voyage de retour fut rempli d'aventures. D'abord la *Confédération*, frégate de 36 canons, chemina sans encombre vers l'Europe.

« Mais le 7 novembre, écrit Gérard, nous perdîmes tous nos mâts grâce au vent. » Deux jours plus tard la tempête rompait la tête du gouvernail. Pendant plus de deux semaines le navire erra au gré des vents et des flots... « Enfin... après avoir mis le navire en état de faire route, le capitaine craignant les dangers de la mer et des côtes, soit d'Europe, soit des îles Açores dont nous n'étions qu'à deux cents lieues, résolut de se rendre à la Martinique et nous y avons heureusement abordé le 18 de ce mois par le Nord de l'Isle. » Il fallut, pour achever les réparations de la frégate, y faire halte pendant trois mois. La dernière lettre de Gérard conservée au ministère des Affaires étrangères, datée le 20 décembre de Saint-Pierre de la Martinique, relate ces vicissitudes avec la bonne humeur du voyageur qui prend son parti des mauvais vents, parce qu'il sait, bon gré, mal gré, qu'ils soufflent néanmoins sur le chemin du retour.

*
* *

Ainsi se termina, après bien des péripéties politiques et matérielles, la mission diplomatique de Conrad-Alexandre Gérard. Un brevet de conseiller d'État vint le récompenser de ses services. Il acheva dans ces laborieuses et honorables fonctions les années qui lui restaient à vivre et dont il semble que le climat malencontreux de Philadelphie ait sensiblement diminué le nombre (1).

Après lui, le chevalier de la Luzerne, le chargé d'affaires de Barbé-Marbois se succédèrent à Philadelphie. Bien des obstacles surgirent encore devant les représentants officiels de la France avant la conclusion victorieuse de la guerre d'Amérique. Les négociations mêmes des traités de paix n'allèrent pas sans difficultés. Jusqu'au bout l'intrigue régna en maîtresse...

Les traités signés à Versailles n'ont pas de chance. Ils sont suspects à leurs contemporains. Mais l'histoire — qui juge sur des ensembles bien acquis — se plaît quelquefois à rectifier les polémiques éphémères et à mettre les hommes et leurs œuvres aux places qui leur reviennent. C'est ainsi que le traité de 1783, éclatant corollaire du traité d'alliance de 1778, nous apparaît aujourd'hui, à la veille de la Révolution où devait périr l'ancien régime, non seulement comme l'un des points culminants de la grandeur française, mais encore comme un legs providentiel du passé.

**Wladimir d'Ormesson.**

(1) Gérard mourut en 1790.

# Ulysse, Cafre

ou

# l'Histoire dorée d'un Noir[1]

## La nuit dans « l'église ».

*Dans le ciel il y a z'étoiles! — Sur la mer il y a les voiles! Sous les arbres il y a tambour! — Dans la case il y a l'amour!*

Ulysse regarda et de saisissement resta sur place :

Des torches, qui erraient, droites au-dessus de la mer, fumaient, rouges, entre le récif démesuré et la côte ensanglantée. Pas à pas, elles avançaient en procession. Au-dessous d'elles, pareils à des anguilles de feu, des reflets de flammes se tortillaient dans l'eau.

A l'instant même, du rivage une voix de femme cria vers le large :

— César ! Télamon ! Massiodore ! Séraphin ! Dieudonné ! Toussaint ! Rendez-vous dans « l'église ! »

Tout près, dans la nuit, un accordéon cassa un air de quadrille. Ulysse n'eut que le temps de se tapir au flanc de la grotte, derrière une roche ; en courant une bande de femmes noires entra !

— Oh là ! Oh là ! crièrent-elles. La nuit est brève ! Dépêchez-vous !

— Y arrivent ! Y arrivent ! Les hommes piquent le poisson : les jeunes filles y mettent la sauce !

Une douzaine de noirs survinrent, chacun avec son flambeau.

(1) Copyright 1924 by Marius-Ary Leblond. — Voir *la Revue universelle* du 15 mai 1924.

Tous, grands gaillards, la poitrine bombée, nus jusqu'à la ceinture, maintenant, par manière de jeu, brandissaient leur torche avec honneur. Dans un coin, comme si elle était leur maman à tous, une vieille leur souriait, le paliakate violet autour de la tête. Devant elles ils déposèrent leurs fourches, versèrent en une même corbeille des poissons verts, des homards, des poissons bleus, puis chacun, choisissant sa chacune, s'assit à son côté.

— Allons ! se dit Ulysse, l'instant est venu de faire mon apparition : tout plutôt que d'être découvert ici comme un voleur !...

De l'ombre de la roche il surgit et, debout devant les autres, comme un accusé, il montra ses pieds gonflés. Et comme quelqu'un qui a scrupule de déranger une « société », il s'apprêta à sortir...

Mais tous les hommes, toutes les filles, la vieille au paliakate violet crièrent en chœur :

— L'église est à tout le monde ! La place ne manque pas dans la caverne du bon Dieu !

Alors Ulysse, de cœur gai, s'assit sur ses jambes repliées et regarda :

Soudain la vieille s'exclama :

— Bonhomme ! Bonhomme ! Venez un peu ici... plus près de moi !... Est-ce que vous ne reconnaissez pas mon minois?...

La bigote « fourre-nez » qui, là-haut près de la chapelle, l'avait asticoté de questions, était là, devant Ulysse. Mais, Seigneur ! qui aurait dit la même femme?... Ce qui, maintenant, frisait son museau, ce n'était pas la pitié, c'était la gaîté...

— Je ne sais pas ! cria-t-elle, joyeuse. Mais la Providence m'avait avertie que nous étions faits pour nous retrouver. Alors, comme ça, vous voyagez?

— Oui, dit Ulysse à voix basse pour ne pas attirer l'attention des jeunes gens, demain soir, à cette heure, je dois dormir à Saint-Claude...

— Oh ! à Saint-Claude ! à Saint-Claude ! répéta-t-elle comme si elle était vouée à ce saint-là. Que l'hasard est grand !... hé, p'tit Pascal !

Accourut un petit garçon dont se remarquait immédiatement la tête grosse comme calebasse, tout hagard.

— Mon camarade ! reprit la vieille en s'adressant à Ulysse, imaginez un peu que, demain dimanche, *justement*, j'avais décidé de ramener à Saint-Claude cet enfant-là, mon petit garçon, qu'on a envoyé pendant un mois *reposer sa tête* aux Trois Bassins. Écoutez : A l'école des Frères ça travaillait comme un ange. Chaque année il gagnait l'excellence ! Malheureusement voilà que tous les jours il s'est mis à cramper la fièvre !... Je vous demande sur le conseil

de qui... sa maman, au lieu du médecin, a fait appeler d'abord Grand chef sorcier.

— Lequel?, demanda brusquement Ulysse.

— Celui *qu'on ne doit pas nommer!...* Il a *commandé* de le retirer tout de suite de la classe ! P'tit Pascal a pleuré, a sauté, a tempêté !... Sa maman a été obligée de l'arracher des bancs : en cachette il courait quand même à l'école ; alors elle l'amarrait au pied du lit.

— Regardez ça ! dit Ulysse. Tant de marmaille a peur de l'école comme de la geôle !... Et le remède de ce fameux sorcier?

— Hum... hum... Le mal a empiré. Tous les jours il faut qu'il avale quand même sa tisane rouge...

L'enfant baissait les yeux comme s'il avait honte.

Elle le regarda avec une sorte de fierté superstitieuse :

— Il n'a pas onze ans ! dit-elle. Et vous ne savez pas tout ce qui était déjà entré dans ce coco ! Elle passa la main sur l'énorme tête : Il y a là dedans l'histoire sainte, l'histoire de France et la géographie !

Mon Bouc avait suspendu son accordéon :

— Allons ! maman Palmyre, asez lamenter votre malheur !... Z'histoires vraies, on les déballe toute la journée. La nuit, on ne raconte que z'histoires fantasques. Envoyez-nous plutôt une z'anecdote qui fait passer la chair de poule !

— Ah non ! par exemple, cria maman Palmyre : pas devant cet enfant-là qui est trop impressionnable... Mais je vous tirerai une histoire que je n'ai jamais racontée : de l'ancien, ancien temps, bien avant le déluge.

— Chut ! Chut ! assez chatouiller ! crièrent les jeunes filles : maman Palmyre va monter en chaire :

### Pourquoi le blanc est devenu supérieur au noir?

Dieu avait créé le blanc et le noir. Vous croyez qu'il va jouer au domino. Hé bien, non... Voilà qu'un beau matin il eut une idée : il les prend tous deux et plouf ! du haut du ciel il les jette dans la pleine mer.

Non loin de là, il y avait, par bonheur, une île au soleil. Sur le sable de cette colonie, Dieu avait pris soin, la veille, de mettre, d'un côté, une pioche et un sabre, de l'autre une plume et un papier.

Que sont devenus mon blanc et mon noir? Tous deux ils nagent, nagent... Le noir, plus robuste, arrive le premier sur le rivage. Il voit à droite le sabre et la pioche ; à gauche la plume et le papier... peut-être bien même qu'il y avait de l'encre... « Quoi ça? qu'il dit : ici, c'est lourd, c'est en fer, ça coupe, avec ça je taille tout, je puis même donner

un mauvais coup... Là qu'est-ce que c'est?... Rien! ça ne tient même pas dans la main. » Il souque pour lui la pioche et le sabre.

Une heure après, le pauvre blanc accoste, essoufflé comme un bateau à vapeur. Il n'y avait plus le choix. Il prend ce qui reste : la plume, le papier, l'encre. Dans sa tête il réfléchit : « Au fond, je ne sais pas quoi en faire ; mais si Dieu l'a fabriqué et l'a posé là, ça doit avoir son utilité. Un jour avec mon l'intelligence je trouverai bien! »

Pendant ce temps, mon gros noir, lui, riait, toutes ses dents dehors!...

Mais c'est pleurer, malheureux, que tu devrais faire!... Car c'est toi, grand l'étourdi, qui viens de créer l'inégalité dans le siècle des siècles. Toi, et ta descendance, vous allez, avec la pioche, fouiller la terre, avec le sabre couper les cannes, — pour gagner à peine votre riz de chaque jour — tandis que le blanc, lui et sa descendance n'auront qu'à s'asseoir devant un bureau, pousser sur le papier la plume mouillée dans l'encre et ils ramasseront haut comme ça des billets de banque.

La vieille se tut, puis tirant la langue :

— Qui prétendra me dire le contraire?

Tous hurlèrent :

— C'est vrai! C'est vrai!

— Hé bien, non, gros-maman, ce n'est pas vrai! et les chers Frères ne seraient pas contents s'ils vous entendaient...

C'était P'tit Pascal, l'enfant malade, qui osait dire son mot dans le vacarme.

— Voyez-vous ça? fit la vieille, flattée : et pourquoi donc, mon enfant?

— Parce qu'aujourd'hui, récita-t-il, il règne l'égalité : *l'instruction pour les noirs comme pour les blancs!*

— Bravo, fourmi gros-tête! cria un homme. Un jour...

— En attendant ce jour, coupa maman Palmyre, ne perdez pas votre nuit! Bougez! Dansez!...

Et aussitôt, se trémoussant, elle se retourna vers Ulysse :

— Bon z'ami, glissa-t-elle doucement, puisque vous allez à Saint-Claude, n'est-ce pas abuser de vous demander si vous ne pourriez pas, à ma place, conduire mon petit enfant?... Son papa est ferblantier : sa case donne à l'entrée même du quartier...

Qu'est-ce que vous auriez répondu?...

L'enfant chétif leva la tête, regarda le Cafre. Sûrement cet enfant-là le regarda avec son cœur, car, du premier coup, il attrapa l'amitié d'Ulysse.

— Bien sûr ! dit-il, voilà mon camarade de route !

Mais pourquoi, à ce moment, fut-il si content dans sa conscience?... Et pourquoi, à l'instant même, entendit-il une voix dans sa mémoire : « Ulysse, mon Cafre, cet enfant-là n'est-ce pas justement « le paquet confié » que le sorcier a dit d'accepter de bon cœur?... »

La vieille le regarda avec des yeux de complice : elle paraissait réjouie qu'il eût *compris!...*

— Ah ! merci ! fit-elle. Le Bon Dieu vous récompensera, car, moi, je pourrai conduire toute ma jeunesse à la messe-quatre-heures !... Holà, Mesdemoiselles ! que faites-vous? aucune ne çantera dans l'église?

Tendre, languissante, une voix de jeune fille prit son vol.

— Mais, gros-maman? Dites-moi un peu, fit Ulysse à voix basse : il y a quelque chose que je veux vous demander à mon tour... Parlez moi sans mystère... J'entends tout ce monde et vous-même appeler cette caverne-là « l'église » : il y a ces torches, les chants, les histoires, la musique... Ce ne serait pas encore, manière, une affaire de sorcier, tout ce manège?

— De sorcier? bondit la vieille, et elle éclata de rire : Hé bien, ma foi oui ! cria-t-elle ; ses yeux pétillèrent. C'est l'affaire du grand, du plus grand, du roi des rois des sorciers !...

— Comment s'appelle-t-il, clui-là encore?

— Il s'appelle... *L'amour!* glapit la vieille d'une voix d'entrailles.

Le rire des jeunes filles ! la grosse voix des jeunes gens ! l'accordéon de Mon Bouc ! les appels de maman Palmyre ! le feu qui éclate sous les marmites ! la chaleur ! les chauves-souris en l'air comme des feux follets noirs ! et, par-dessus tout, le roulement immense de la nuit : la mer...

## Un enfant sur le dos.

Ce matin-là il sembla à Ulysse que de la mer s'était levé pour lui le jour le plus bleu de sa vie. Ses pieds avaient désenflé. Il marchait sans douleur. Dimanche ! Dans le ciel et sur la montagne, pas un nuage. Dans les champs, plus un Cafre, plus un Malabare, pas une voix ! Par instants seulement.

*Venez! Venez donc!... Dieu!... donne... dons!*

Le son des cloches d'église, sourdant comme du cœur même de la montagne, bénit cette terre où toutes les races observent le repos du Seigneur.

Et Ulysse pensait :

« Maintenant que j'ai « le paquet confié », où et quand se montrera

la robe noire?... Et si je dois rester en place là où je la découvrirai, c'est donc que cette robe noire est une madame chez qui, au lieu de continuer à vagabonder, je pourrai reprendre le bon travail de cuisinier?... Qui sait?... Ce malheureux enfant-là sera peut-être mon porte-bonheur !... »

Le petit marchait silencieux, tranquille, sage comme une image d'école. Ce n'est pas bon pour la santé qu'un enfant de cet âge soit trop sérieux.

— O toi ! cause un peu !... Ton grand-maman a raconté que cette tête-là n'avait d'amour que pour la connaissance... Pour prendre quel métier un jour?

— Je voudrais être Cher Frère de l'école chrétienne.

— Alors, toi un garçon, tu veux porter la robe? Mais il faudra pour ça aller en France : tu n'auras pas la peur de *monter* sur la mer?...

— Non, rectifia l'élève : je *traverserai* la mer. Non pas même une, mais plusieurs : l'océan Indien, d'abord. Deuxièmement : la mer Rouge. Troisièmement : la mer Méditerranée.

— Tout de bon ! dit Ulysse : il y a tant de mers que ça l'une par-dessus l'autre?

— Ah ! si vous saviez !... Et les montagnes, donc !... vous ne pouvez pas imaginer comme il y a de grandes montagnes sur le globe !

Comme s'il sautait sur l'occasion de se rappeler à voix haute ce qu'il tenait caché dans le fond de sa mémoire, regardant droit devant lui, il lança :

— Dans l'Asie, le mont Gaurisankar : 8 840 mètres ! Dans l'Amérique, le Popocatepelt : 6 834 ! Dans l'Afrique, le Kilimandjaro : 6 000 mètres. Dans l'Europe, le Mont-Blanc : 4 810 mètres seulement ; mais c'est celui-là que mon cœur voudrait voir : parce qu'il est en France !

Ainsi qu'à faire la classe, la voix de l'enfant chantait de plaisir ! Bouche bée, Ulysse l'écoutait, mais en le regardant de biais. Était-ce vraiment ce qu'on lui avait enseigné chez les Frères?... ou des litanies de mots apprises chez quelque sorcier et qu'il faut redire par cœur?. ou simplement le dérangement de tête?

La route, après s'en être éloignée, était redescendue vers la mer comme vers la plus belle chose qu'on ne peut quitter que pour y revenir... L'éblouissement !... Le fracas !... La brise salée !... Puis le chemin, content d'avoir repris du souffle, rentra sous les filaos verts qui embaumaient la résine. Et de nouveau, le long des lames, ce fut la route, nue et flambante.

— Quand même ! dit Ulysse. Sommes-nous donc des Malabares pour marcher ainsi sur le feu? Je ne veux pas que vous piquiez un coup de soleil !... Arrêtons ici pour souffler !

Ils étaient arrivés devant un de ces fours à chaux, vieux et tout blancs, qui, posés comme des moulins à vent au bord des vagues, paraissent tirer des coraux la farine de la mer.

— Alors je vais profiter, dit petit Pascal tristement, pour boire ma tisane-sorcier !

Il tira de sa poche une fiole malpropre, en avala deux gorgées, la figure serrée par l'amertume.

— Et vous, vous n'avez jamais eu l'envie de traverser la mer?

— Ma foi non ! cria Ulysse. Ce qui est arrivé une fois à mon papa m'a toujours amarré à cette terre-ci.

— Oh s'il vous plaît ! dit l'enfant ranimé, racontez !

### Histoire du papa d'Ulysse Cafre.

Ce n'est pas sur la terre de Bourbon qu'est né mon papa, mais dans le pays des Maquouas, là-bas, là-bas, côte Mozambique, loin, sur l'Afrique !

Tout le temps qu'il était enfant, son papa et sa maman veillaient dessus comme tous les parents croient veiller sur leurs enfants. Mais, lui aussi, il cachait une idée dans sa tête : *aller marcher pour voir du pays!*

Une fois qu'il eut attrapé ses quinze ans, à sa volonté et à sa décision, mais sans dire : ouaïe ! à papa maman, il quitta leur case et se mit à descendre vers où on lui avait dit qu'était l'eau salée.

D'abord son chemin fut de suivre un fleuve dont le nom seul faisait peur, qui avait des vagues et tout gonflé de popotames !

Puis fut de traverser des villages.

Il n'en avait pas passé trois qu'à la gueule de la grande forêt deux hommes clairs, armés de fusils, se précipitent sur lui ! Un lui saisit les deux mains, les garrotte avec une chaîne en fer. L'autre attrape deux gros morceaux de bois dur et les amarre en carcan, de chaque côté de son cou

— Oh ! s'écriait l'enfant comme si on lui broyait le cœur.

Ces deux hommes-là étaient des Arabes de Zanzibar qui gagnaient comme ça des fortunes de piastres à pratiquer pour les blancs la traite des noirs. Ces chiens l'ont fait marcher devant eux jusqu'à la côte. Là ils l'ont poussé dans un dépôt, lui ont fait signer une croix sur un papier : cette croix voulait dire qu'on ne l'avait pas volé, mais que, de lui-même, il demandait à partir comme engagé volontaire...

— Et il a signé ça?

— Hé ben?... Il aurait seulement bronché qu'ils lui auraient cassé la barre du cou!

— Ah!...

— Le jour même, on l'a fait monter dans un navire. Il y avait déjà au moins deux cents jeunes Cafres comme lui entassés à la manière de cochons dans une fosse. Seulement, à la différence des animaux, ils étaient tous enchaînés l'un à l'autre : celui qui faisait un mouvement, dérangeait les voisins et les autres!... Comme ça aucun ne pouvait essayer de se dégager... D'ailleurs par où fuir?... Une fois au large, ils ne voyaient plus la terre ; ils ne pouvaient même pas voir la mer ; pour s'échapper, ils n'avaient que le ciel...

Le mois de prison qu'ils ont passé ainsi, ballottés en pagaille par le gros temps, papa disait que c'était l'enfer de l'existence!... Lui, de colère, il rongeait le bois du bateau.

— Ahh!...

— Aussi, quand la cargaison mouilla devant la terre de Bourbon, tous ils ont pleuré!... Ils allaient commencer l'esclavage : quand même c'était la délivrance!...

— Continuez! Après?... Après?...

— D'abord un négociant de Saint-Pierre l'enrôla à son service. Mais il n'avait jamais mis le pied dans une maison!... et, bien entendu, son oreille ne comprenait pas le français... Quand la madame est venue lui demander doucement : « Comment on vous *appelle?* » Il a répété « *Appelle... Appelle...* » Alors on lui a donné le nom d'*Abel.*

— Et de son papa, de sa maman jamais plus il ne parlait?

— D'habitude, jamais! Il semblait que, — lui aussi, — comme un garçon que je connais, avait perdu la mémoire de sa famille... Cependant, une nuit, quand j'étais encore marmaille, dans la case nous avons entendu un cri, qui nous a tous réveillés d'un coup : maman craque z'allumettes : c'était papa qui sanglotait, comme ne sanglotent que les enfants.

— Oh, mon petit! dit-il, et son gosier tremblait, je viens dans mon sommeil d'entendre la voix de papa-maman!

A l'instant même, ils étaient là, tout près... et ils me demandaient : Laouallé! Laouallé! (là-bas c'était mon nom), oh Laouallé! comme nous te cherchons! comme nous te pleurons! Oh Laouallé, dis pourquoi tu nous as quittés!

— Mon Dieu! si c'est permis... soupira p'tit Pascal. Et puis, plus jamais votre papa n'a reparlé de son pays?

— Non! C'était un bon travailleur : la journée, il était accroché à la terre. Le soir seulement, fumant devant la porte, quelque-

fois il regardait dans le ciel puis il disait : Au-dessus de la case de papa-maman, il y avait de grandes, grandes étoiles ! Z'étoiles du pays des Cafres sont beaucoup, beaucoup plus fortes que celles de tous les autres pays !...

— Rarhh !... Il y eut un affreux grincement de dents.

Ulysse se retourna :

Sans pousser un cri, l'enfant avait chaviré, sa grosse tête renversée dans son chapeau, jaune comme la bile. Mais avant même qu'Ulysse eût pu se pencher sur lui, il se raidit, debout, et se précipitant, les mâchoires claquantes, comme s'il voulait mordre, agrippa l'homme à la taille :

— Par grâce, papa ! par grâce, maman ! remettez-moi chez les Frères, cria-t-il d'une voix de cauchemar. Ma croix d'honneur ! Ma croix d'honneur !

Quoi ça ! Convulsions?... Ulysse ne perdit pas de temps : il saisit petit Pascal à bras le corps, l'assit à califourchon sur son cou et, vif comme lièvre, s'élança sur la route.

Il courait, courait ! Jamais un homme qui a volé un enfant n'a « lofé » comme ce Cafre-là... Tout en galopant, il regardait de droite et de gauche :

— Où ça de l'eau? un peu d'eau?

Le pays était blanc de sécheresse. Rien que des filaos, la poussière, les galets, four à chaux après four à chaux.

Il courait ! Il courait ! L'enfant ne bougeait plus... Il avait dû s'évanouir... Son cœur, à lui, Ulysse, comme un pilon, battait dans sa gorge.

— Oh ! de l'eau ! de l'eau !

Par miracle il y eut une ravine...

D'une touffe d'herbes, avec des cris jolis, des becs roses s'élevèrent. Merci ! Où il y a des oiseaux, l'on trouve de l'eau... Ulysse dénicha en un coin d'ombre un pauvre petit bassin à moitié empli...

L'enfant, il le posa sur la pierre. D'abord il lui tamponna les tempes. Puis il lui mouilla la figure. Puis il humecta ses lèvres.

P'tit Pascal restait inerte, dur comme la mort.

Ulysse lui baigna les pieds.

Alors seulement, comme si la vie lui remontait d'en bas, l'enfant ouvrit les yeux. Il regarda devant lui, lourdement, sans comprendre ; puis, comme s'il était désespéré de ne rien reconnaître autour de soi, se mit à pleurer de grosses larmes, silencieusement.

Ulysse avait pris ses mains et les caressait comme un chien lèche... Lui, qui jamais n'avait posé une caresse sur son enfant ! Lui, qui jamais n'avait même jeté un regard sur les enfants des autres !

— Eh bien quoi ça ! mon petit garçon? haletait-il. Rattrape vite votre cœur et tiens beau !

L'enfant respira, passa la main sur son front.

— C'est mon histoire qui vous a porté mal? demanda Ulysse.

L'enfant murmura :

— Non ! C'est toutes les fois ainsi après que j'avale la tisane-sorcier. Maintenant *c'est parti...*

De joie Ulysse eût dansé ! Dans ses bras vite il l'enleva, sur son dos le hissa :

— Non, non ! dit p'tit Pascal, à cette heure je suis un homme : je *veux* marcher !

— Obéissance ! cria Ulysse exalté. Serrez mon cou, mais prenez garde tout de même d'étrangler votre cheval de course !

Et au galop il repartit, chantant pour l'amuser :

Non ! non ! en vérité jamais de sa vie il ne s'était senti si gai !... D'avoir eu à chasser sa femme, à battre son fils, d'avoir eu, comme profession, à tuer des bêtes, à rudoyer tous les domestiques, Ulysse, lui aussi, se croyait *méchant*. Or, ce matin de dimanche, il venait de savoir qu'il était *bon!!...* Était-ce le fonds même de sa nature ou bien les paroles du sorcier avaient-elles attendri son âme comme le lait du papayer attendrit la chair coriace d'un vieux coq? N'importe ! Il avait *senti son cœur...*

Et connaître la bonté, c'est connaître le bonheur !

Près de midi, ils atteignirent les premières maisons de Saint-Claude. Ce fut l'enfant même qui fit entrer Ulysse dans la case de ses parents.

Du monde pauvre ; mais la misère des noirs a le cœur doré : le papa et la maman demandèrent à Ulysse de ne manger ni de dormir dans aucune autre case.

— Oui pour aujourd'hui, consentit le cuisinier, car je ne suis pas un borer (1) !... Cependant il faut d'abord que j'aille jeter un premier coup d'œil sur la figure de ce quartier...

Ses pieds n'étaient donc pas assez usés?... Mais un Cafre cache toujours son *idée...*

Saint-Claude, l'ancienne capitale de la colonie, paraît une ville encore aussi riche que Saint-Pierre : à droite et à gauche de la rue Nationale, ce n'est qu'un cortège de belles demeures.

Devant l'église — parce qu'il était tard — Ulysse s'arrêta.

(1) Ver parasite de la canne à sucre.

Près de la croix des morts, bombait une grosse, énorme roche qui avait dû être lancée là, dans le temps, par le volcan. Il grimpa dessus, s'assit et, tête baissée, regarda ses pieds : oh là ! l'un, pareil à une pomme de terre bouillie, avait pelé mais... l'autre... ah ! l'autre grattait, lancinait... à démanger !...

— Et voilà midi, cria une voix forte et claire. Il faut que j'aille sonner mon angélus !

Ulysse leva la tête :

*A droite de la route*, sur la passerelle d'un magasin, une haute *robe noire* se hâtait. Ce n'était pas une madame en deuil : c'était un prêtre..

De stupeur, le Cafre sauta de la roche ; mais à peine toucha-t-il terre, un cri rauque !... De la pointe à la tête un long clou de charrette s'était enfoncé dans son pied blessé.

Le prêtre accourait droit à lui :

— Qu'y a-t-il? Où avez-vous mal, mon pauvre ami?

Ulysse voulut dresser le cou pour parler ; mais sa tête se mit à tourner, virer, et il s'abattit.

## DEUXIÈME PARTIE

### La robe noire.

Depuis vingt ans, la paroisse de Saint-Claude était administrée par le Père Michaël Desvaysseaux.

C'était un homme du pays, — de l'une des plus fines et intelligentes familles de l'île : les Flacourt des Vaysseaux — grand, sec, basané.

Il disait gaîment mais avec fierté : « Cure pour moi ne sera jamais sinécure ! »

Lui-même, à 6 heures du matin, ouvrait son église à deux battants et sonnait l'angélus. A 7 heures, il offrait sa messe ; à 8 heures, un grand bol de café noir avalé, croquant son pain en route, il partait « abattre sa tournée » dans le quartier. Pour donner son bonjour aux amis et demander des nouvelles de leur famille, il remontait par la rue Nationale qui traverse Saint-Claude, celle du gros commerce et de l'administration. Et il sonnait l'angélus de midi ! Sitôt la fin du repas, Père Desvaysseaux déambulait sous les

filaos de la cure, lisant à voix haute son bréviaire comme les vieux professeurs déclament les vers. Dès 2 heures, il redescendait à l'église confesser, encore confesser, toujours confesser ou enseigner le catéchisme aux enfants des écoles. Par exemple, sonné 4 heures, on pouvait le chercher : il était parti pour les champs, pour les camps ! Voici la passion de sa journée : « Dans le quartier, expliquait-il, j'entretiens de beaux parterres : ce qui a déjà poussé et fleuri. Dans la campagne, j'arrache les mauvaises herbes et je sème. »

Vers 6 heures, il revenait, s'arrêtait au cimetière et, au chevet des morts, récitait sa prière du soir devant les lames et le soleil couchant Il rentrait parmi les vivants sans plus parler à personne.

Dans son vaste presbytère, ce descendant des premiers pionniers qui avaient défriché l'île vierge, ne faisait donc que camper. Il avouait qu'il vivait plutôt comme « un chasseur. » Et, par Dieu !... *Ce que le Père Desvaysseaux chassait, c'était la sorcellerie.*

Comment, pourquoi une dizaine d'années auparavant, Père Desvaysseaux s'était *soudain* mis à pourchasser les sorciers, voilà ce qu'on n'avait pas réussi à percer... Quelques-uns seulement l'avaient noté : cette sorte de « seconde vocation » semblait dater du jour où, au pied de l'échafaud, il avait reçu la confession d'un noir *qui n'avait pas voulu parler devant ses juges.*

A partir de ce jour, indéniablement, il avait commencé sa croisade... En quoi faisant? Il usa du confessionnal comme d'une échauguette sacrée d'où le plus efficacement il pouvait, chaque jour, découvrir, traquer, terrasser la sorcellerie sous toutes ses formes. Poste de combat ! On y entendait parfois de vraies batailles. Mais la superstition une fois prise à la souricière le justicier de Dieu ne lâchait pas ! Il ne craignait de mettre qui que ce fût à la question.

Et ce fut de la chaire comme du confessionnal ! Père Desvaysseaux en fit une sorte d'échafaud théologal d'où il *exécutait*, publiquement, toutes les fausses croyances, toutes les honteuses pratiques qu'il avait pu débusquer... En pleine chaire, aux messieurs qui de malice toussaient, aux belles dames qui, avec confusion, jouaient de l'éventail, il ne craignait pas de crier :

— Ce n'est pas seulement Dieu et la grande Patrie céleste que *vous trahissez ainsi*, mais la France et notre petite patrie terrestre : cette île que nos ancêtres ont eu tant de peine à coloniser, à civiliser, luttant à la fois pour y défendre leur descendance contre les autres races et leurs cultures contre les cyclones !... Voyez donc comme le mal a rampé : partie de la case de ceux que nous appelons *nos* noirs, la sorcellerie a grimpé jusque dans vos belles maisons. Je le

sais ! Je le sais !... Aussi est-ce maintenant de vos demeures qu'il importe d'abord de l'arracher ! Il faut l'y détruire de vos propres mains, pour que nous ayons le droit et les moyens d'aller, par l'exemple, la douceur, la persuasion, l'extirper ensuite nous-mêmes de la case des noirs où elle cache sa racine. Monté de bas en haut, le mal doit maintenant être poursuivi de haut en bas ! » Régulièrement, avec un entêtement d'apôtre, ce simple prêtre, que l'amour de son pays rendait encore plus combatif qu'un missionnaire, concluait : « Mes frères, mes bien chers frères, l'île où le Créateur nous a fait naître, n'offre-t-elle donc pas la beauté d'un paradis?... Alors témoignons-lui notre reconnaissance en militant tous pour qu'en cet Éden, il n'y ait place pour ce serpent : le diable ! C'est la grâce que je demande et que je vous souhaite. Ainsi soit-il ! »

## Le catéchisme.

Quand le Père Desvaysseaux, ce matin, entra dans la salle de l'hospice, accompagné de ma Sœur, il vint droit au lit d'Ulysse :

— Hé bien ! Comment va le malade? Comment a dormi notre saint Christophe?

— Je ne m'appelle pas saint Christophe, dit le Cafre simplement ; on m'appelle Ulysse tout court.

Père Desvaysseaux se mit à rire :

— Mon brave, je plaisantais... parce que saint Christophe a dû faire route en portant, comme vous, un enfant sur son dos...

— Le docteur a vu son pied? fit-il en se retournant vers la sœur...

Elle baissa la tête, baissa aussi la voix :

— Ce matin, c'est toute la jambe qui s'est malheureusement enflée et le malade a eu, durant la nuit, de la fièvre à 39 avec délire... Le docteur ne veut pas encore se prononcer...

Il y eut un silence.

Père Desvaysseaux, devant le lit, gardait son front incliné. A l'entour, les malades le guettaient, pressés de lui parler... Mais, quand il releva le visage, ce fut le regard d'Ulysse qui le retint, parce qu'il mendiait l'assistance :

— Mon Père, par ici, écoutez un peu !... Faites, par grâce, que le docteur ne coupe pas ma jambe !... J'ai encore *besoin de marcher!*

— Farceur ! dit le Père Desvaysseaux pour le faire rire. Mais, tous ici, mon ami, nous avons, comme vous dites, « encore besoin de marcher ! »

— C'est que, moi, *je n'ai pas fini ma route!*

Le prêtre se redressa, ainsi que frappé de soupçon, puis penchant doucement sa figure vers celle d'Ulysse :

— Et pourquoi donc, mon brave, voulez-vous encore *marcher?*

Ulysse se tut.

Le curé revint le lendemain :

— Aujourd'hui, demanda-t-il, est-ce qu'on a un peu plus confiance en son Père?

Le Cafre sourit, mais ne parla point.

Le surlendemain, le prêtre lui glissa seulement, en passant, une cartouche de tabac et s'en alla.

— Depuis quand, pensait Ulysse, le tabac-la-pipe démarre la langue?... Patience ! Viendra bien un jour où l'un des deux abattra son jeu !

Déjà plus gai, il savait que le docteur ne couperait pas sa jambe !... Il traînerait encore quelques semaines à l'hospice... Puis n'était-ce pas dans ce quartier qu'il avait reçu ordre d'arrêter son voyage?...

* * *

Trois semaines passèrent. Ulysse, en s'aidant de son casse-tête, commençait à marcher. D'abord, dans l'infirmerie, puis dans la cour, un préau de terre battue qu'ombrageaient deux gros letchys.

Là, un matin, Père Desvaysseaux, l'abordant, lui demanda à brûle-pourpoint :

— Ulysse, mon ami, avez-vous déjà entendu parler de quelqu'un qui s'appelle : le bon Dieu?

— Je le connais déjà un peu par les on-dit...

— Ah ! s'exclama le prêtre. Par les on-dit, répéta-t-il, content. Et mettant la main à l'épaule du noir : Si vous voulez me faire plaisir, asseyons-nous ici et racontez-moi donc, *tout bonnement*, ce que par ces « on-dit » vous avez appris de Dieu?

— Je veux bien !... Mais pourquoi faire?

— Ayez confiance, Ulysse. Croyez en moi : j'ai mon *idée*...

Son idée... ah ! enfin !... Ulysse, content, regarda le Père Desvaysseaux. C'était peut-être l'habitude de confesser tout le monde, mais les yeux de chef avec lesquels ce blanc-là demandait... non ! on ne pouvait pas refuser.

— Mon Père, ce que je vais vous dire, je ne l'ai appris que d'une oreille, dans ma cuisine, en écoutant causer ceux qui revenaient de l'église...

— J'entends... J'entends..., acquiesça en souriant le Père Desvaysseaux.

lui? — Assurément. Mais surtout pour cette raison : en homme qui, à cause de sa violence, avait passé la plus grande partie de sa vie sans femme, sans enfant, Ulysse, au fond de sa nature, estima comme un commandeur ce blanc qui savait, avec tant de grandeur et de bonté, vivre seul, sans femme et sans enfant !...

Qui, chaque matin, arrivait le premier au bazar pour enlever le plus beau poisson? — Ulysse. Mais on ne l'appelait même plus : Ulysse : c'était le « Cafre du prêtre ! »

C'est que, cette fois, dans son travail, il se sentait chez lui !... Puis — il faut tout dire — dès le premier pas qu'il avait fait hors de l'hôpital, il s'était juré dans son for : « Qu'elle porte — ou non — Songor dans ses plis, il faut que je fasse la conquête de cette robe noire ! »

•

Le curé avait fini de dîner. Ulysse venait de fermer à clef sa chambre de cabanon pour aller voir P'tit Pascal.

— Ulysse, il faudra plus que jamais *vous distinguer;* voilà l'ouverture de la chasse : demain la Robe rouge va venir déjeuner ici... avec sa fille...

— C'est tout? Eh bien, ils ne crèveront pas de faim !

— Oui. Mais il y a un chiendent : l'estomac de mon frère est très malade. Les médecins l'ont condamné à ne manger ni sel, ni poivre, ni piment, ni girofle...

— Ma mère ! cria Ulysse. Ce n'est plus de la cuisine alors que vous me demandez de préparer : c'est de la médecine !... Je vais quand même tâcher moyen de vous *roustir* quelque chose !

Une fois étendu, dans sa chambre, sur son cadre de cordes, il réfléchit :

— *La robe rouge! La robe rouge?* Le sorcier m'envoie chez la robe noire... Et c'est la robe noire qui, sans plus d'explication, m'annonce l'apparition de cette *robe rouge!* Quel mystère encore?

Le lendemain matin débarquèrent à la cure un monsieur, une petite fille et une chienne.

Le monsieur, tout en blanc, casque enfoncé sur la tête, des guêtres de cuir jusqu'aux genoux, portait un fusil en bandoulière. Cet homme de cinquante ans ressemblait vraiment comme un frère au prêtre ; mais encore plus maigre que lui. La petite mam'zelle s'appelait Stella. D'abord, dites-moi pourquoi ! *dès qu'il la vit*, le cœur d'Ulysse fut ébranlé de plaisir, comme s'il recevait un cadeau !... C'est vrai aussi que les Cafres aiment voir les belles créatures. Deux grands

yeux noirs qui n'avaient pas fini d'être longs, le nez bien droit, une jolie bouche d'enfant riche... Et ce n'était seulement pas sa figure qui était une caresse... mais ses gestes et toute sa mise.

Le prêtre, ravi, les fit entrer sous la varangue.

Mais la chienne, elle, toute blanche, avec des oreilles noires qui traînaient jusqu'à terre, déjà courait après les canards...

La petite demoiselle descendit dans la cour. A ce moment, Ulysse surgit de la cuisine :

— La plus réussie de toutes les petites mam'zelles, dit-il brusquement. J'ai entendu appeler votre papa la *robe rouge*. Qu'est-ce que cela veut dire, s'il vous plaît?

— Papa est substitut du procureur général! fit-elle d'une voix câline qui, par habitude de bonté, traînait un peu.

Cependant la robe noire et la robe rouge, portant de larges fauteuils de l'Inde, vinrent les poser sous les manguiers pour s'y asseoir et causer, en attendant le déjeuner. Vite, mam'zelle Stella courut se glisser dans le fauteuil contre son papa! Elle prit de sa poche un petit éventail rouge, et se mit à faire du vent sur la figure du malade.

Étendu, les jambes allongées devant lui, les paupières basses sur le regard rentré, ce blanc-là impressionnait tant il avait l'air d'expirer... « Hé bien! hé bien! Si c'est ça le chasseur! » se dit Ulysse.

Sur le coup de midi, Ulysse, portant la main à son crâne crépu, par façon de salut, vint dire :

— Déjeuner est paré!

— Stella, pria Père Desvaysseaux, va et préside-nous : ici, tu es la maîtresse de maison.

A table malheureusement, le substitut du procureur apparaissait encore plus malade, s'il était possible. En tout cas, il devenait beaucoup plus triste!... Il mangeait, bouchée après bouchée, miette à miette, d'une main maigre et légère, après avoir longuement haché la viande et écrasé le légume, non pas à contre-cœur, mais à contre-estomac, tant il avait peur de réveiller la mauvaise bête qui dormait dans son ventre!... Mais dès qu'il avait fini un plat, il relevait le front et, gentiment, se mettait à parler avec son frère.

— Vous entendez, Ulysse? fit le prêtre. La robe rouge, — qui est un oracle en matière de bouche, — vient de vous décerner le titre de « cordon-bleu »...

— Qu'est-ce que c'est encore, ça?...

La robe rouge sourit, regarda Ulysse :

— A propos, Michaël, toi qui es notre saint Michel terrassant les sorciers, j'ai une histoire tout à fait *édifiante* à te raconter : « Tu connais cette famille, aussi lamentable de pauvreté que cocasse de pré-

— Dans le haut, le haut, le milieu du ciel, il y a un grand roi qui se cache pour mieux voir ce qui se fait partout au-dessous de lui. Ce roi-là, un jour, pour mettre le monde dans la paix, a pris la décision, dans son saint-esprit, d'envoyer son garçon sur la terre...

— C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit la prêtre.

— Mais comme, en ce moment-là, les hommes étaient déchaînés, ne savaient plus quel mal inventer, faisaient dévorer leurs esclaves par les lions et allaient jusqu'à tuer les enfants pour les manger, le roi tout-puissant eut l'idée de cacher son garçon dans la case d'un bon menuisier et de sa femme... Naturellement, cet enfant-là était beau : tous ceux qui le rencontraient voyaient qu'il portait le soleil autour de sa tête !... Il lisait tout seul sous l'établi de son papa, répondait à toutes les questions du docteur, de manière que ce fut lui qui, bientôt, alla à l'école des frères faire la classe aux maîtres comme aux élèves !... Mais voilà que les gendarmes du gouvernement se mirent à courir après lui pour l'arrêter ! Tout le monde aurait voulu le cacher sous son toit, mais lui entendait rester dehors, parce qu'il était pur comme le jour... Oh ! ils n'auraient sûrement pas mis la main sur lui si un nommé Zidas — qui faisait semblant de l'embrasser à tout bout de champ — n'eût pas la honte de le vendre pour deux pièces d'or...

— Pardon... Vous a-t-on dit, Ulysse, pourquoi les persécuteurs du Christ s'acharnaient après Notre-Seigneur?

— Oui, parce qu'il était allé rôder dans le désert et *qu'il savait trop de choses.* Il n'avait qu'à lever les yeux en l'air et dire *la parole* de son esprit pour donner à manger avec un seul poisson et un seul morceau de pain à toute une population qui criait la faim !... pour nettoyer la peau des lépreux !... pour remettre debout un mort déjà tourné... Malheureusement, à cause de ces miracles mêmes, la population, qui désirait sortir de la misère, était au bord de le prendre pour roi ; et ça fit mal au cœur du gouvernement, parce qu'il voulait continuer à toucher tout seul son gros impôt !

— Au fond... fit le Père Desvaysseaux en joignant ses mains. Et un instant, il resta là, à méditer... Mais continuez, mon ami, aujourd'hui, c'est moi qui suis au catéchisme... Qu'advint-il ensuite?...

— Ensuite, reprit Ulysse, le gouverneur, qui avait mis en branle la force armée, le traîna devant son tribunal, le fit condamner à mort. Mais, d'abord, on le promena dans la capitale, avec une pancarte qui disait : « Ce n'est pas le vrai roi, ce n'est que le roi des sorciers !... »

— Est-ce possible?... se récria le curé de Saint-Claude ; et, d'un coup de sa canne plombée, il battit la terre.

— Moi, fit Ulysse, je vous raconte ce qu'on m'a dit. C'est comme ça aussi que l'autorité le força de monter sur un piton et là, sur le sommet, le fit clouter sur la croix... C'est vrai, ça?...

— Hélas ! hélas ! Ceci n'est que trop vrai !... Et ensuite, mon enfant?

— Voilà la fin... Le roi du ciel qui, de derrière les nuages, regarde la terre avec le soleil et le soir avec la lune, faisait semblant de laisser faire... Il n'y avait pas trois nuits que son garçon était enterré dans un caveau du cimetière quand, de lui-même, tout d'un coup, juste à minuit, il a dressé son corps et, avec les deux ailes d'ange qui, dans le cercueil, lui avaient poussé, le dimanche après-midi, devant tout le monde, il monta droit dans le ciel !

— Mon Dieu ! après tout, c'est bien, très bien !...

— Ami Ulysse ! reprit l'abbé avec une étrange aménité, vous n'êtes jamais entré dans une église, vous n'avez jamais entendu la lecture des livres saints, nul n'eut jamais l'idée de s'occuper de votre *âme*... Et cependant... cependant... vous avez appris tout ce que vous venez de me confier !

Puis, immédiatement, comme parlant pour quelqu'un qui l'entendait d'en haut : « Ah ! religion du Christ ! prononça-t-il, comme votre vérité est forte ! »

* * *

Le lendemain, au réveil, ma Sœur, en tordant ses mains embarrassées, dit à Ulysse :

— Le médecin a déclaré que votre pied est guéri et que vous pouvez travailler... C'est aujourd'hui que l'hospice vous rend votre liberté...

— Et moi, je la lui reprends ! lança une voix joyeuse.

Ma Sœur et Ulysse se retournèrent : Père Desvaysseaux entrait !

— Mon bon noir, poursuivit-il, vous êtes, *je le sais*, cuisinier. La table d'un prêtre, ce n'est pas la mer à boire. Voulez-vous travailler pour moi?

Ulysse ouvrit la bouche... Mais son cœur encore faible battait tellement qu'il ne put parler. D'un coup de front, il fit signe que oui !

## La robe rouge.

Chez le prêtre, Ulysse fut, autant dire, son maître !... Mais à aucun blanc ce Cafre-là ne se serait aussi vite et presque miraculeusement attaché !... Parce que Père Desvaysseaux causait de bon cœur avec

tention, qui arbore encore avec pompe le nom *de* Montfleury *de* Montpanon? La misère noire ! Et sept enfants, mon ami... »

Ici, Ulysse dut courir à la cuisine chercher le plat de palmiste ; mais, vite revenu, il s'adossa au buffet, immobile :

— Comment, continuait la robe rouge, comment ces gens *sans le sou* se sont-ils débrouillés pour se procurer soudain des fonds?... Je n'en sais rien... Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils en ont trouvé à l'emprunt. Et ce malheureux argent, devine à quoi ils l'emploient? Ils font *fouiller!* Après avoir entrepris un voyage pour consulter à Saint-Leu je ne sais quelle voyante, le marquis de Montfleury de Montpanon a acquis la *certitude* que, juste sur le petit carreau de terrain qu'il possède au Bois-Rouge, il dort un trésor qu'un forban anglais, sous Napoléon, a mieux aimé enfouir là que de le livrer au pirate français qui avait esquinté son navire... Et ils ont trouvé...

— Le trésor, papa? demanda vite Stella.

— Hélas ! mon enfant, non ! Ils ont trouvé... un sorcier dont la spécialité est d' « accoucher les trous d'or », à prix d'argent, naturellement !... Je ne sais quelle somme ce filou a réussi de la sorte à leur extorquer. Oui, ce petit jeu-là, reprit le magistrat, a duré... jusqu'à la semaine dernière. Maintenant, c'est fini ! De Fleury de Montpanon a eu *le courage* de déclarer au sorcier que, n'ayant plus les fonds, il aimait mieux renoncer et rester pauvre !... Mais attends ! Sais-tu ce que le sorcier, alors, lui a reparti? « O, mon blanc, s'il n'y a plus d'argent, il y a encore un moyen pour vous d'arriver à attraper votre trésor ! — Lequel donc? — C'est *d'offrir* au sort le dernier de vos enfants, puisque vous en avez justement sept ! — Offrir au sort? fait Montpanon ; qu'est-ce que cela signifie? — Oui, réplique l'escogriffe en le regardant dans les yeux, *il faut* que vous tuiez le dernier de vos enfants *de vos propres mains*, et que vous le déposiez, *la nuit*, *bien au milieu de la croisée de deux chemins*. Obéissez-moi : vous allez voir !... »

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! est-ce possible? s'écria le Père Desvayssseaux... L'ont-ils, au moins, dénoncé à la justice?

— Ils s'en garderaient bien ! repartit le magistrat. Non seulement ils croient au sorcier, mais ils en ont *peur!* Qui te dit que, s'ils le dénonçaient, ce dernier enfant qu'eux ils n'ont tout de même pas voulu tuer, l'autre, par vengeance, ne s'empresserait pas de le faire empoisonner?

— Juste !... Mais c'est malheureusement ainsi, *par l'impunité*, qu'ils arriveront à tenir, plus tard, tout le pays sous la terreur noire !

Front tendu, les poings crispés sur la table, le Père regardait par la fenêtre, vers la montagne, dont les basaltes, violets et noirs, durement, miroitaient au soleil.

## Derrière le lièvre.

A deux heures, une carriole, descendue de l'habitation, s'arrêta devant le presbytère. La première y sauta Thémis, et, là, gémissant, aboyant, trépignant, elle ne se tint en place que son maître n'y fût monté, le fusil installé.

— Écoute, dit à son frère le Père Desvaysseaux, je te conseille d'emmener Ulysse avec toi. Il est si ingénieux qu'il te rendra service... Puis ça le changera un peu : il aime la route...

Décidément, le sort était plus fort ! Jamais il ne pourrait aller voir P'tit Pascal !...

Hors la ville, la carriole piqua droit vers la rivière des Galets. Le chemin coupe à travers des champs de maïs jaune, des champs de manioc rouge, des champs de patates bleues, puis monte dans des terres noires plantées de géraniums violets.

— Arrête ici ton mulet ! commanda le magistrat au cocher. Toi, mon garçon, avec ta bête, va m'attendre aux Lataniers. Vous, Ulysse, suivez-moi !

On était arrivé devant un plateau de hautes graminées couvrant un taillis de filaos. Autour des chicots de bois qui pointaient encore, toutes sortes d'herbes, herbes grasses, colle-colle, chiendents piquants, la liane-tortue, la pariétaire et les poc-poc avaient poussé avec bonheur.

Le nez au sol, Thémis avait commencé de flairer sans bruit, museau bas, la queue raide. « Du calme ! du calme ! la belle ! » lui murmurait le magistrat. Mais on aurait dit que c'était surtout pour lui qu'il parlait...

Ah ! depuis que ce blanc avait sauté de la carriole, un miracle s'était produit : ce n'était plus le même individu ! La tête redressée, les yeux fixés sur la chienne, la taille cambrée, il parcourait les champs du regard, comme un homme que son fusil rendait le maître de la terre. Maintenant, Thémis, museau levé, sautait, galopait à travers le terrain défoncé... Et derrière elle, ce blanc — qui, ce matin, n'avait plus la force de se traîner !... — lui aussi trottait, sautait par-dessus les roches...

Pan ! pan-pan ! Une paire d'oreilles rouges volant au-dessus des mottes !... l'écho de la montagne... Silence de la mer au loin... Et, par-dessus les herbes froissées, Thémis bondissant avec, dans sa gueule, le lièvre qui pend, les reins cassés...

— Apporte, ma chérie ! Apporte ! Tremblant de bonheur, avec fierté le magistrat flattait sa bête, vite tirait d'un tube un cachet de

quinine qu'il avalait, et, sans même penser à essuyer la sueur qui coulait à grosses gouttes sur sa figure, repartait !

Ulysse porta le lièvre gras comme un voleur.

Cinq minutes après s'y joignit une paire de cailles... puis quatre perdrix.

Et ils retrouvèrent la route. Devant la petite carriole, le cocher suçait une canne ; le mulet mangeait la paille.

— C'est bien, décréta la Robe rouge. Maintenant, Ulysse, vous m'attendrez ici ! Je monterai un instant jusqu'à ma terre, car j'ai promis à Mademoiselle de lui rapporter des fleurs. Et vite je redescends vous prendre...

La carriole disparue, Ulysse s'assit sur une roche plate. Depuis qu'on l'avait soigné à l'hospice, il n'avait pas tant marché, tant sauté. Ah ! comme il faisait bon respirer ! Son esprit dormait sur la savane...

Soudain, entre les roches, sans qu'il l'eût vu venir par la route, l'apparition d'un homme ! Tous les quatre pas il s'arrête, cueille quelque chose et l'enfonce dans le bourre-sac qui, en boule sur son dos, lui donne l'air d'un bossu. Il n'a sûrement pas encore aperçu Ulysse ; mais voici qu'il se dirige droit vers lui : « Bonsoir... vous... Alors, comme ça, vous êtes la terreur des bêtes? C'est vous-même qui, avec le fusil, avez mis à mort ces voleurs de l'air et ce coureur de la terre? »

Un homme « sang-mêlé » de cafre, de malgache, de créole, entre deux âges, entre deux tailles, faible des épaules, faible de poitrine, faible de jambes. Une figure brunâtre, coulée, ratatinée, ce qu'on appelle une figure malade. Elle avait du sang vert sous la peau. Ce n'était plus une physionomie, c'était un *poison!*

— Non ! dit Ulysse pour se contenir. Moi, je n'ai pas besoin de fusil... Le maître tue les bêtes avec les armes ; le noir avec ses mains.

— Chez quel blanc vous travaillez?...

Cette fois le cuisinier réussit à saisir son regard !... mais voilà : les deux yeux de cet individu étaient tournés l'un vers l'autre, en sorte qu'on ne savait pas avec lequel il vous pointait.

— Je travaille là où on me paie !... dit Ulysse.

— Votre femme et votre enfant vivent avec vous?

— Est-ce que je vous ai volé quelque chose, à la fin, cria Ulysse. Est-ce que je vous demande, moi, si ce que vous avez enfourné dans votre bourre-sac, c'est de l'herbe pour engraisser les lapins ou de l'herbe pour empoisonner le monde?

L'homme, content, siffla entre ses dents, ainsi qu'un rat musqué, et sourit encore plus amer. Puis il s'assit sur une roche, devant Ulysse.

Et là, mot par mot, distinctement, mais avec indifférence, et comme s'il flûtait en l'air pour son plaisir, il prononça :

*Parce qu'il travaille chez un prêtre,*
*Le pauvre Cafre croit peut-être*
*Que bonnet d'âne*
*Et la soutane*
*Lui feront trouver garçon sous roche.*
*Comptez dessus!... Sonnez la cloche!...*
*Robe noire ne sait qu'enterrer les morts...*
*Moi, je suis autrement fort...*
*Vous le verrez d'ici peu de temps :*
*Je ressuscite les vivants!*

— Quoi? Répète pour voir ! dit Ulysse dressé.

A ce moment, carillonnèrent les clochettes et la carriole apparut.

L'attelage arrêté, Thémis vit l'homme. D'un bond, elle voulut se jeter dessus : « Piquons, mes amis ! » fit le magistrat, nerveux, à croire que la peur de la maladie le reprenait...

Mulet galopa dans la descente. Le soir fraîchissait.

— Hé bien, voyez-vous?... formula la robe rouge pour les deux noirs, ce chemineau ne vaut sûrement pas grand'chose de propre... Nous venons d'être en présence ou d'un voleur ou d'un chercheur de *petits-bois*... peut-être les deux... J'ai fait celui qui ne voyait rien ; mais j'ai bien retenu sa figure.

Ulysse, lui, sentait qu'il grondait en dedans : malheur ! parce qu'il travaillait chez le prêtre, et devant le magistrat, il s'était cru obligé de mettre un ceinturon à sa colère... Ah ! maintenant comme de tout son corps, du fond de ses reins, il regrettait de n'avoir pas *assommé* cet inconnu !

## La parole d'honneur.

Ce jeudi après-midi, Ulysse plumait un canard. Soudain, il s'arrêta : le trou de son oreille sifflait, sifflait... « Je jetterais ma langue aux chiens : quelqu'un dans le parage parle de moi... Sans manquer c'est P'tit Pascal... Si je courais enfin donner un coup d'œil à cet enfant ! »

Il partit, heureux de penser à un autre qu'à soi-même.

— Bonjour, vous-là ! Comment se porte mon camarade?

La maman qui, dehors, devant la case, soufflait la flamme sous un trépied, sans se lever, répondit :

— Votre camarade se porte bien bas !... Depuis un mois, son

estomac n'est plus content de rien... Il ne fait que vomir toutes ses forces. Mais entrez : vous allez voir !

Sitôt qu'Ulysse le vit, rien qu'à la façon dont sa grosse tête s'enfonçait dans l'oreiller, ah ! il comprit que jamais, jamais plus le malade ne se lèverait. Sa figure, de noire, était devenue jaunâtre, le nez collé, le tour de la bouche sec et comme passé au safran...

Immobile à le regarder, Ulysse ne savait s'il devait parler.

A cet instant la maman entra, et, pressée, remplaça par une bougie neuve le bout de chandelle qui, devant un petit crucifix en os, vacillait : laisser la bougie s'éteindre, c'est permettre à la mort de souffler sur un malade !...

Soudain, comme s'il profitait de la présence d'Ulysse, l'enfant, avec un sursaut de force dans la voix, demanda :

— Maman, maman ! fais appeler le médecin !

— Reste tranquille : dors, vous !

— Maman, *je veux* le médecin !

P'tit Pascal, ouvrant les yeux, implorait Ulysse.

— Maman ! j'ai assez d'être soigné avec des drogues de sorciers : ça même m'a jauni le sang ! Cher frère vous a bien dit que, seul, le médecin a *la science* de guérir, que les sorciers sont des voleurs ! Maman, par supplication, allez appeler le médecin !

Le cœur d'Ulysse s'était mis en nœud :

— S'il vous plaît, Ulysse ! s'il vous plaît ! criait l'enfant.

Sur ce, le père entra. C'était un homme capon devant sa femme et qui portait déjà une tête de cimetière, tant le renoncement serrait son cœur : — Hé bien, puisqu'il veut, fit-il, mon Dieu, pourquoi pas?... Voilà cent fois qu'il fait cette prière.

— Alors depuis quand, gronda la mère, c'est la tête des enfants qui dirige ma case? Mon garçon n'est pas fait autrement que ceux d'autrui. Le tisanier a guéri les enfants des autres : pourquoi ne sauverait-il pas le mien?

— Mais le tisanier n'empêche pas le médecin... risqua l'homme.

Elle s'emporta : — Si ! tu sais bien que c'est marier le bon Dieu et le diable : tu oublies donc quel malheur a foudroyé l'enfant de Mme Javotte? Elle aussi, après avoir imploré le tisanier, a perdu la tête et a couru pleurer après le médecin. *Ce tisanier-là ne pardonne pas!*

— Comment s'appelle-t-il? interrogea Ulysse, simplement.

Le mari allait causer ; mais la femme lui vola la parole :

— On n'a pas besoin de dire son nom inutilement ! jeta-t-elle sévère... Oui ! et à vous moins qu'à tout autre, parce que vous travaillez à la cure.

— Hé bien, écoutez ! fit Ulysse en s'adressant aux deux, je ne vous prends pas en traître, je vous préviens : *si vous ne me laissez pas tout de suite courir chez le médecin*, je vais dénoncer votre tisanier à la police...

— D'abord, glapit la maman, est-ce que cet enfant-là vous appartient, pour que vous le preniez à cœur comme ça?... Où sont vos enfants, à vous? Et quand la police demandera si, vous aussi, vous n'êtes jamais allé, soit à Saint-Leu, soit aux Trois-Bassins, faire causer les sorciers pour je ne sais quelle affaire de garçon soi-disant disparu?

Ah !... maman Palmyre n'avait pas été capable de retenir sa vieille langue ! Ulysse resta coi.

Gêné, le père sortit... quelques minutes après, la maman.

A pas de loup, Ulysse s'était rapproché. Incliné vers l'enfant et d'une voix cave :

— Si vous avez l'amitié pour moi, demanda-t-il, comment s'appelle ce bandit-là?

— Saint-Ange, glissa P'tit Pascal. Mais, au nom du ciel, Ulysse, n'allez pas le dénoncer ! Et si vous l'attapez, ne commettez pas de crime, vous ! parce que vous ne pourrez jamais entrer dans le ciel ! Laissez faire le bon Dieu : Promettez... donnez votre parole, Ulysse !

La tête dure du noir, baissée, garda le silence :

— Pour que je dorme tranquille... Ulysse, *mon ami?*

— Alors, dit le Cafre faisant effort, je vous donne *ma parole d'honneur!*

## Le bon Dieu dans la nuit.

Le lendemain soir, sitôt servi le dîner du Père, le cuisinier partit, les mollets énervés par l'inquiétude...

Sitôt qu'il vit Ulysse, P'tit Pascal fit comprendre qu'il voulait encore lui parler en cachette... Le papa et la maman dînaient dehors, devant la case.

— Écoutez-moi bien, Ulysse, je suis beaucoup, beaucoup plus faible. Cette fois, courez appeler le prêtre !

Ulysse détala.

— Mon Père ! mon Père !

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Un enfant qui agonise et appelle les sacrements !

— J'accours !

De la sacristie il sortit avec une boîte noire pareille à celle de l'argenterie et une toute petite lanterne en veilleuse.

— Ulysse, dit-il, prenez cela et marchez devant moi, car il faut que je voie ma route pour porter Dieu !

Ainsi, le Cafre en tête, le prêtre derrière, ils traversèrent le quartier.

Quand ils virent le prêtre, ni le père ni la mère ne dirent mot : la maman, comme si elle n'attendait que lui, ouvrit l'armoire et prépara serviettes et mouchoirs.

— Vous avez demandé Dieu, mon cher enfant, prononça tendrement le Père Desvaysseaux : le voici !

L'enfant frémit, puis, avec gravité, se souleva ainsi que pour répondre à l'appel.

— Mon père, murmura-t-il doucement, je n'ai pas grand péché, mais donnez-moi quand même l'absolution !

Le prêtre s'assit au bord du lit et prit sa main. Ulysse, le papa, la maman sortirent.

O mon Dieu ! vous savez que ce ne fut pas long !...

Lorsqu'ils rentrèrent, le Père Desvaysseaux, avec une nappe, quatre bougies, deux verres d'eau, le crucifix au milieu, transformait en autel la petite table.

Il ouvrit un écrin vermeil où, en guise de bijou, ne reposait que l'hostie blanche. Il la prit entre deux doigts, l'éleva vers le ciel, sur la langue de l'enfant, en priant la posa. Avec un simple mouchoir, mais comme s'il maniait de la dentelle, il essuya le bout de ses doigts, ferma l'écrin et, se tournant vers la maman, demanda ce qu'il fallait pour l'extrême-onction : « Une assiette propre, s'il vous plaît, de la mie de pain, quelques boules de coton...

— Boules-coton... Boules-coton, où trouver ça à pareille heure?... demandait la mère à voix basse : j'ai peur de sortir... Sans manquer, la mort est là qui guette derrière la porte...

— Hé bien, moi, dit l'enfant qui avait entendu et comme s'il avait honte pour sa maman, moi je n'ai plus peur *de rien*, maintenant que le bon Dieu a pris la peine de venir dans notre case !

Le prêtre avait trempé dans l'un des deux verres le rameau bénit et en aspergeait le lit. Le papa rentra.

L'abbé vida une petite fiole d'huile, en oignit le coton, comm une médecin, le passa sur les yeux de P'tit Pascal, sur son nez, sur sa bouche, sur ses oreilles, sur ses mains, sur son bas-ventre, sous ses pieds, nettoya ses doigts avec de la mie de pain, prit le crucifix et le tint droit, juste au-devant des yeux du moribond : — Que sa vue, mon cher enfant, vous soutienne dans l'espérance de votre salut éternel !

— Mon Père, supplia-t-il avec ferveur, vous avez vu comme je

n'ai pas la crainte : faites que *tous* ici autour de moi disent la prière des agonisants !

Le prêtre se mit à genoux devant le lit et appela d'abord le nom des saints et des bienheureux. A chacun l'enfant des frères répondit :

*Ayez pitié de nous!*

Pour ne pas faire autrement que les autres, sous les yeux de son maître, mais surtout parce que son cœur avait besoin de demander, Ulysse aussi s'était mis à genoux :

*Par votre nativité, par votre croix et votre passion, par votre mort et votre sépulture!*

Papa, dans le coin, sanglotait ; maman pleurait aussi ; cependant, qu'avait donc cette femme-là, pour ne pas quitter des yeux la porte d'entrée?... On aurait dit qu'elle redoutait l'arrivée de quelqu'un...

Alors le prêtre se dressa et en murmurant : « Dormez en paix ! » il baisa le front de l'enfant noir.

Debout derrière le lit, tout frémissant, Ulysse regardait avec les yeux de son âme : comme s'il rêvait déjà, P'tit Pascal ne bougea pas. Il était calme comme un ange.

Le prêtre et son Cafre, dehors, n'avaient pas tourné deux coins de rue, qu'un homme marcha droit vers eux, comme un soulard, pour bousculer le Père. Vif, Ulysse se précipita et leva sa lanterne à la hauteur de sa figure. L'ombre, d'un bond de chat, avait sauté de côté sur le trottoir et déjà rasait le mur. Mais, prompt, Ulysse posait sa lanterne sur le sol, courait...

— Eh bien ! eh bien ! fit sévèrement le prêtre. Vous oubliez, Ulysse, que Dieu vous *voit!* Reprenez cette lumière et marchez devant lui. Les hommes ne doivent pas se battre sous les yeux de sa bonté !

Ulysse ne l'oublia jamais : il n'y a pas tel que la parole d'un prêtre pour *changer* un homme : sa colère, comme une rage de dents, était tombée *d'un coup!...* Ce rôdeur de nuit dont il venait d'éclairer la figure, c'était pourtant le ramasseur d'herbes de l'autre soir et — il mettait sa main dans le feu ! — c'était lui *Saint-Ange!...* qui revenait encore d'espionner chez P'tit Pascal. La bonne occasion, envoyée par le ciel, de lui empoigner la gorge et de lui régler son compte. Cependant Ulysse restait étonné, étourdi de sa tranquillité.

Le prêtre rentra dans l'église pour enfermer le calice. Puis ils remontèrent à la cure.

— Ulysse, dit le Père Desvaysseanx avec la voix de caresse qu'il avait ce soir-là, Ulysse, votre bonne action vous sera comptée. Au nom du Christ, notre Sauveur, je vous remercie : cet enfant, vous n'avez pas fait que le porter sur la terre : en lui permettant de mourir

muni des sacrements de l'Église, c'est vous qui l'avez porté *jusqu'au ciel!...*

— Au ciel... je ne sais pas, reprit Ulysse simplement, ce qu'il y a de sûr et certain : personne autre que moi ne portera son corps au cimetière.

## A la Croisée des Chemins.

*Coco!... co!... co!...*

Le cuisinier sursauta.

Cela avait pris Ulysse dès le lendemain de l'enterrement de P'tit Pascal : toute la journée, il entendait des chants de coqs, à croire qu'il devenait fou !

Pas plus haut qu'une poule, mais tout vantard de sa queue, le petit coq de l'Inde était descendu exprès chanter devant sa porte : signe de visite... Attends un peu ! Ulysse saisit sa hache et la lance... L'instrument, en ronflant, rasa l'épaule du Père Desvaysseaux qui, rouge de sueur, rentrait d'une course.

— Oh, pardon ! cria le Cafre terrifié : ces bêtes-là aussi veulent mon malheur !

— Serait-ce, Ulysse, que, comme à saint Pierre, le chant du coq vous rappelle un mauvais souvenir?...

Il ne répondit pas.

— Mais savez-vous d'abord, Ulysse, ce que c'était que saint Pierre?

Non ! Il ne savait ni ce qu'était ce saint-là, ni ce qu'était « le mauvais souvenir » ; mais il savait ce qu'était une *idée fixe* dont on ne peut parler à personne :

*Le jour où beaucoup de coqs tomberont*
*Ce jour-là, le papa regagnera son garçon!...*

*Coco!... co!... co!...*

Quoi penser?... quoi tenter?... Ah ! ces énigmes-là, c'est du poison !

Un joli matin d'octobre, Ulysse trouva : — Mais ces « coqs », dites-moi, ne pourraient-ils pas être aussi bien *des hommes?*

Le dimanche qui suivit, il monta au Moreng (1)... Autant que les faux alambics, les jeux d'argent, la vente de rhum sans patente, la police interdit et pourchasse le Moreng. Mais, les noirs, chaque fois, déplacent le lieu du combat : tantôt là-haut sur le plateau ! tantôt

(1) Combat d'hommes, jeu importé par les Sakalaves de Madagascar.

au fond de la rivière ! tantôt dans une anse de mer ! C'est là qu'en multitude les jeunes garçons de tout bord et de tout métier accourent comme à la messe.

Dimanche après dimanche, Ulysse les dévisagea à la file, de la tête aux pieds ; aux uns, il offrait du tabac ; aux autres, il demandait du feu... Hélas ! jamais il n'approcha quelqu'un qui eût la « touche » ou l'odeur de Songor... N'importe ! peut-être parce que l'habitude de casser la terre avec la pioche a donné aux Cafres l'entêtement et la patience, le cuisinier retournait au Moreng... quand, soudain, batailles de coqs et batailles d'hommes, tout fut balayé d'un coup dans la poussière : la police marchait derrière un crime ! La police rôdait !...

Un grand matin de novembre, un marchand de légumes, dans son panier, avait apporté aux gendarmes un enfant noir nouveau-né, ramassé *à la Croisée de deux Chemins*, tout nu, trempé et étranglé comme un jeune chat !

Chacun, pris à part, se trouvait d'accord pour reconnaître que c'était un « meurtre de sorcier » ! Tout le monde avait, pour ainsi dire, dans les yeux, un nom : Saint-Ange ! mais personne n'aurait osé le prononcer avec sa langue... La rue, le bazar, la plage, toute la paroisse en restaient agités. Personne autant que le Père Desvaysseaux. Il en faisait pitié !

Pendant une semaine, il porta le silence comme un deuil. Mais il y a sûrement quelqu'un qui permet au prêtre de découvrir la vérité avant les autres : Voici qu'un soir, Père Desvaysseaux remonta de l'église tout *changé!* Comme un homme qui venait d'apprendre quelque chose qu'il n'avait pas le droit de répéter, il ne tenait plus en place... La police, elle, cherchait toujours.

Et Noël vint, dans la chaleur et l'étouffement.

Or, cette nuit-là, la reine des nuits, Ulysse eut un rêve :

...Sylvie, un gros paquet sur la tête, descendait laver le linge non à la rivière, mais au bord de la mer. Ulysse, derrière, portait Songor tout petit, qu'elle lui avait demandé de garder. Il assoit Songor dans le sable et, tout en guettant, commence à rincer ses bouteilles ; à l'instant même, une bande de gouramiers livides bondit de l'écume des lames ! Où est-il, son casse-tête ? Il va se dresser... quelqu'un lui pose doucement la main sur l'épaule : P'tit Pascal ! la figure baignée de larmes. « Ulysse, Ulysse, allez vite sauver votre enfant ! » Là-bas, Songor, comme mordu au ventre, se tord dans le sable !

Ulysse accourt, lève la chemise ; mais voilà qu'au moment où il se penche, un grand vent de poussière devant ses yeux tourbillonne,

noir... Il ne sait pas combien de temps il reste aveugle... Dès qu'il peut regarder, que voit-il?... Une chauve-souris, rouge de sang, qui suce le cœur de Songor! Avec son couteau, il essaie de l'arracher : pas moyen! La bête a ses griffes enfoncées dans la chair même de l'enfant. Il vocifère : « Au secours! Au secours! » Sylvie accourt avec un grand sabre!

Le Cafre s'éveilla trempé de sueur, et ne put retrouver son sommeil...

C'était la fin de la messe de minuit. Ulysse s'habilla et sortit.

Il ne pouvait rejeter le cauchemar de son esprit. Et, cependant, il était heureux!.... Sans avoir eu besoin de sorcier, il venait de revoir, après des années et des années, quelque chose qu'il avait complètement oublié, à quoi du moins, dans la réalité, il n'avait jamais pensé, même quand il avait dormi dans la caverne : il venait de revoir la petite chauve-souris dont Songor était né marqué comme d'une envie... Oui, Dieu sait où cette folle de Sylvie avait pu, dans son vagabondage, rencontrer d'assez près ce genre de bêtes : elle avait mis au monde une chauve-souris en même temps qu'un enfant, l'un portant l'autre.

Bien qu'il fût trois heures du matin, déjà le bazar bourdonnait de monde. L'argent roulait. Devant les bouquets de fleurs, quelqu'un bouscula la foule pour se poster en face de lui :

— Vous ici, maman Palmyre? En quel honneur?

— En l'honneur de Jésus donc! cria-t-elle. Et justement, je cherchais après vous! Elle baissa la voix : On m'a chargé de vous annoncer : aujourd'hui, *aux Cocotiers*, grand, grand moreng de Noël!

— D'abord, qui *on?* grogna Ulysse, reculant.

— Un beau jeune homme, murmura la vieille, contente. J'ai voyagé hier avec lui sur la route... Il m'a recommandé de *tenir ma langue.*

## Le Moreng de Noël.

Dès deux heures, Ulysse fut sur place.

Sitôt qu'il y déboucha, son cœur, comme s'il était venu à la loterie, se dressa de contentement : jamais de sa vie il n'avait vu autour de lui tant de jeunes garçons!...

Le Cafre circulait avec fougue, toisant chacun de la tête aux pieds. De fendre ainsi toute cette jeunesse, on aurait dit que son corps reprenait du nerf. « Vous autres »! comme une parangue (1) fond de

(1) Oiseau de proie.

haut sur l'oiseau vert, à l'instant même l'œil d'Ulysse piqua sur...

Le garçon leva les yeux, feignit de serrer son ceinturon, s'assit.

Ulysse s'arrêta, s'assit. Front plissé court ; le nez en escargot ; menton de galet ; mais surtout, surtout ce regard qui roule... Songor ! C'était Songor craché... Holà ! le rêve de cette nuit était un *présage!*... « Toi, se répéta-t-il, maintenant que tu es tombé sous mon œil, tu m'appartiens » !

Par contenance, le crâneur s'était mis à siffler...

Alors, apparut un vieux Cafre en redingote. Brandissant son bâton, il dit : — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Allons, mes enfants, en bas le linge !

Tous les jeunes gens, comme s'ils allaient se baigner à la mer, tirèrent paletot, cravate, chemise, flanelle, scapulaire.

*Hi-han! hi-han! hi...*

Toute cette grande marmaille éclata de rire ! La bourrique de la petite charrette attachée au tronc d'un cocotier, délirant de voir tant de monde réuni, s'était mise à chanter... Mais le jeune homme qu'Ulysse guettait avait bondi. — Tu ne t'appelles pas Maguerau? dit-il en lui fermant la mâchoire. Tu veux donc nous faire coquer par la police?

— Bonhomme, demanda Ulysse au bazardier, son voisin, pouvez-vous me donner le nom de ce jeune homme?

— Celui-là... fit le vieux, c'est Bébé-la-Bouche qu'on l'appelle ici.

— Ah ! ah ! murmura Ulysse. Mais pourquoi donc, quand ses camarades découvrent leur poitrine, lui, il est seul à garder son tricot?

— Allez lui demander vous-même !

— A cette heure, cria la redingote, tous mes *coqs* en place !

Sans plus attendre, les combattants s'étaient mis en position de quadrille :

Comme un calaou, un coup de poing retentit : *boum* On cria : « Apollon contre Sitarane ! »

Un Mozambique et un Comorien se poignaient. D'abord, rien que par des coups de poing, ils essayèrent de se renverser. Mais, sous le martèlement, les bustes tenaient et les jambes, raidies, arquaient leur équilibre. Ils entreprirent de se saisir aux épaules : les coups de poing, par rafales, défendaient les torses... Il y eut un cri :

— *Sitarane a becqué la terre! Qui maintenant fronte Apollon?* — Henri Z'œillet. — Tention à toi, Henri Z'œillet ! Apollon va défoncer ton coffre !

Tel un sac de pommes de terre, lourdement, Henri Z'œillet culbuta :

— A moi l'honneur ! à moi ! à moi ! hurlaient les jeunes Africains en se dandinant.

— Mais enfin, ô toi, Bébé-la-Bouche, quand ça ton tour? Explique pourquoi, toutes les fois, tu fends comme un fendard ! Aujourd'hui, tu canes comme un canard?

Le jeune homme regarda du côté d'Ulysse, rit, gêné, et ne répondit pas.

D'un bond, Ulysse s'était levé. Il arracha son paletot, gilet, chemise, et, se campant en face de lui, il cria :

— Eh bien, voulez-vous que je dise publiquement : ce garçon-là *capone* parce qu'il manque un cœur sous son tricot !

— Quoi ça? Déjà, Bébé, debout, était en face d'Ulysse, le mordant des yeux. Pourquoi cherchez-vous bataille à moi plutôt qu'à un autre?

— Pour rien, clama Ulysse. Moreng !

— Qu'est-ce que je vous ai fait?

— Rien ! Moreng ! Et, brandissant le poing : — Tire ton tricot ! Je veux voir ce que tu caches là-dessous !

— Ça ne vous regarde pas : z'affaire de nuit ne regarde pas l'œil du jour.

— Alors, bataille !

Quelqu'un, dans le cercle, lança : « Attention, si le vieux coq n'a plus de queue, son ergot flambe encore ! »

— Oui, dit Bébé, mais si moi aussi je *ne veux pas se battre* contre lui...

— Il faudra bien alors que tu dises pourquoi ! s'écria Ulysse.

— Parce que... parce que vous êtes plus âgé... parce que vous pourriez être mon papa !

— Ah ! fils-de-ta-mère ! lâcha Ulysse furieux, avoue tout de suite que tu es bien Songor !

— Vous n'êtes pas la police pour que je vous dise qui je suis !... Je ne suis ni Songor, ni Chandernagor !

Tout le monde rit.

— Alors, c'est moi ici ton bouffon? cria Ulysse, rageur. Pan ! Attape ton z'étrenne ! Le premier, il décrocha le coup de poing. A l'instant même, frappé, il chancela sur ses pieds comme un mulet ; mais, d'un tour de reins, il ramassa sa force et, de biais, fonça.

Leste, Bébé s'était jeté de côté ; il trébucha sur un galet, vif, se retourna pour l'attaque. Seulement, il ne cassa pas son contour assez large et le poing d'Ulysse s'enfonça sous ses côtes... Bébé ouvrit la bouche, tournoya, s'abattit :

— De l'air ! Donnez de l'air !

Ulysse lui-même, pour écarter les gens, commandait !

Puis il se précipita sur le garçon, déchira le tricot, regarda... Et,

à genoux, stupéfait, resta comme foudroyé par la déception : sur la poitrine de cet inconnu, il n'y avait pas trace de chauve-souris !... rien que la cicatrice d'un vilain coup de couteau.

Inquiet, Bébé avait un peu relevé la tête. Il toussa, cracha *le sang* et perdit connaissance.

...Silence de mort.

Cependant quelqu'un survint devant lequel tous s'écartèrent : il se pencha, ramassa un peu de terre et soufflant sous le nez de Bébé, marmonna :

— Saucisse est ma chair ; saucisse est mon sang (1) !

Instantanément, les paupières du blessé se décollèrent. Encore tout étourdi, il regarda autour de lui, vit Ulysse, soupira :

— Oh ! là, papa !...

— Qui ça, votre papa? cria Ulysse d'une voix forte où tremblait, quand même, de l'espoir.

— Restez tranquille, vous ! Votre cœur est aveugle : si votre enfant est, *en effet*, parmi nous, ce n'est *pas celui-là!*....

Comme frappé d'un coup de couteau dans le dos, Ulysse se retourna : Saint-Ange, sans peur, les mains dans les poches, le narguait. Et, de sa voix de miel-venin : — Eh bien? n'avais-je pas pris la peine de vous prévenir, mon pauvre Cafre, demanda-t-il, que je suis *seul capable de ressusciter les vivants?*

— Où est mon P'tit Pascal? cria Ulysse.

Pour sauter sur l'assassin, il avait lâché le garçon. Déjà, des Malgaches s'interposaient... Juste à ce moment accourut Sitarane.

— Fanez ! fanez, la bande ! Voilà gendarmes à cheval !

Au seul mot : gendarmes, telle une anguille sous roches, le sorcier avait fondu dans la foule. Vite, Apollon saisit Bébé dans ses bras, le posa dans le caisson, tapa la bourrique, et la petite charrette sans clochettes disparut dans un champ de cannes. Sur la place, plus un chien : tout le monde avait lâché pied.

**Marius-Ary Leblond.**

*(La fin prochainement.)*

(1) Sombre parodie de : « Ceci est ma chair ; ceci est mon sang. »

# les idées & les faits

## *LA VIE A L'ÉTRANGER*

### LA RÉVOLTE DES FONCTIONNAIRES EUROPÉENS

Les sociétés modernes qui, en perfectionnant leur système administratif, ont perfectionné du même coup leur puissance de gouvernement, se sont souvent contentées de tourner en rond dans un cercle vicieux, car cette extension de la machinerie d'État, non seulement a prodigieusement accru le nombre des fonctionnaires, mais, en développant l'idée de ce fonctionnarisme à outrance qu'est tout socialisme, créé chez les fonctionnaires un état d'esprit dominateur qui bouleverse les institutions.

Voyez plutôt les dernières élections françaises. Nul doute que, parmi les promoteurs du cartel des gauches n'aient figuré, en masses profondes, une foule de serviteurs de l'État, épouvantés par les menaces à retardement des décrets-lois. Si l'on voulait la preuve de l'impuissance démocratique à réformer quoi que ce soit, on la trouverait au fond de ce scrutin fatal. Il n'est plus possible à un État, ne disons pas moderne, mais resté démocratique et parlementaire, de se guérir de la moindre des indispositions, si, pour administrer le remède, il lui faut réduire son train de maison. Figurez-vous un hôtel particulier où la loi serait faite par le concierge, le cireur, le valet de chambre, le maître d'hôtel, sans parler du personnel féminin, à la majorité des voix. Il ne faudrait pas longtemps à son possesseur pour se ruiner.

Ces vérités, tout le monde les connaît, la plupart des bons esprits les admettent, très peu se soucient d'en tirer des conséquences. La

révolte des fonctionnaires, plus silencieuse que l'agitation prolétarienne, est un phénomène peut-être plus grave, parce qu'il est intérieur à l'État et qu'il n'existe pas, en dehors de la dictature, d'organe propre à y faire face. Tous les pays, peu ou prou, en souffrent, surtout depuis la guerre. Parmi les gros problèmes de ce temps, il n'en est pas de plus général, de plus aigu : la pléthore des taxes budgétaires n'en exhibe que l'aspect fiscal. Il en est d'autres, et plus pernicieux : la léthargie, par exemple, des services publics. Pourquoi, en France, vivons-nous sous un régime douanier véritablement absurde, ataxique? Parce qu'il existe, au ministère du Commerce, deux ou trois directeurs qui sont, chacun dans leur genre, des esprits éminents, mais qui envisagent, chacun en ce qui le concerne, des théories incompatibles entre elles pour remédier à la situation. Résultat : le chaos ne cesse de s'aggraver. S'il y avait moins de services et moins de directeurs, il existerait en haut lieu une vue plus claire, une décision plus nette, une action plus prompte. Le propre des sociétés administratives comme la nôtre est de créer en même temps et leur fardeau et leur véhicule, de telle sorte désormais qu'à toute augmentation d'efficacité du véhicule correspond un alourdissement de fardeau. Cela peut durer indéfiniment.

Sans doute on réagit. Il le faut bien. Mais la réaction trouve très rapidement des limites, même au sein de l'Italie fasciste. Tout compte fait, Mussolini n'a guère congédié plus de fonctionnaires que le ministère Poincaré. Quant à l'Allemagne du chancelier Marx et de la dictature armée, la réduction du nombre de fonctionnaires ne s'est si bien réalisée que parce qu'elle s'est doublée de leur monarchisation. En quelques semaines, les commissions spéciales ont expulsé du giron public toutes les créatures de la révolution de novembre et de la constitution d'août. Ce n'est pas un progrès dont l'ordre européen puisse se féliciter sérieusement. Il n'a guère abouti qu'à meubler le palais du Reichstag d'une représentation oiseuse où, sur 471 députés, les partisans de la légalité républicaine n'en peuvent guère revendiquer que 193. « Ce n'est pas assez », avoue *l'Europe nouvelle*, dont j'adopte et les comptes et les inquiétudes.

Si pareille épuration a pu aboutir, n'est-ce pas d'ailleurs à cause de la composition elle-même des bureaux prussiens, considérés dans leurs noyaux et leurs traditions? Le vainqueur du 4 mai, du 11 mai, n'est-ce pas, à Berlin comme à Paris (mais avec quelle prodigieuse différence et de visées et d'exécution !), le fonctionnaire établi, nanti, casé? En Angleterre, où, sous des formes qui tendent à devenir de plus en plus socialistes, le même phénomène d'engorgement et d'assistance peut s'observer, l'aboutissement : léthargie et incertitude,

est à peu près le même. Depuis six mois, nous avons une Chambre des Communes, un Reichstag et une Chambre des députés ingouvernables, formés peu à peu à la léthargie par l'exemple et la contamination des bureaux. En France, en Allemagne et en Angleterre, il s'en faut de quelques voix pour ruiner les majorités existantes. Admirez le beau cul-de-sac démocratique !

Grâce à ses milliards, grâce à sa conception de la majorité et de la volonté majoritaire, le fascisme italien a évité ces infortunes. Il a réussi à convaincre les fonctionnaires que leur bien véritable ne saurait se disjoindre de la santé de l'État, menacée par leur influence. A la conviction, il a ajouté ce rien de contrainte qui cimente les enthousiasmes populaires et que le gouvernement français n'a pas su, n'a pas voulu exercer. Bref, tout en reconnaissant que l'Italie fasciste n'a pas pleinement extirpé le cancer fonctionnariste, il faut reconnaître qu'elle l'a pratiquement neutralisé, au moins en tant que force agressive et militante.

L'Espagne voudrait bien faire comme l'Italie. Chez elle, le problème assume encore un aspect nouveau. La chasse aux fonctions s'y est poursuivie depuis des dizaines et des dizaines d'années, suivant des rites très péninsulaires, singulièrement envenimés par le rotativisme. Il y a peu de temps encore, toutes les fois qu'un ministère succédait à un autre ministère, la presque totalité des services était renouvelée. Ce régime insane n'a pas peu fait pour discréditer le parlementarisme. Quant au général Primo de Rivera, pour lequel la question ne s'est pas posée, du moins en ces termes, c'est surtout aux fonctionnaires inamovibles qu'il s'est heurté. Ses démêlés avec le fameux ancien recteur de l'Université de Salamanque, Miguel de Unamuno, sont devenus véritablement européens.

L'affaire Unamuno soulève un cas de conscience et un problème administratif. Romancier, poète, critique, philosophe, journaliste, essayiste, Unamuno est aussi professeur, professeur de grec à l'Université de Salamanque. Nul ne songe à incriminer ni son assiduité, ni son savoir, ni son zèle, ni son exactitude professionnels. Mais voilà : ce fonctionnaire, cet écrivain, célèbre dans les deux hémisphères, une fois sorti de son cours, exprime, par la plume et par la parole, des opinions cruelles pour le régime qui le paie.

On a souvent plaidé, en pareille matière, le pour et le contre. Les partisans de l'indépendance totale, absolue, du fonctionnaire, disent : « Ce n'est pas le gouvernement, c'est le pays, c'est la nation qui le paient. Une fois remplis les devoirs de sa charge, il ne doit de comptes à personne et n'a qu'à suivre les injonctions de sa conscience. » Il est difficile d'adopter jusqu'au bout semblable raisonnement. Que,

dans son for intérieur, que, dans des conversations, dans des lettres, voire dans un cercle intime, le fonctionnaire nourrisse ou expose des théories contraires à celles du pouvoir établi, il n'y a rien à redire à cela. La difficulté — et, selon moi, l'impossibilité — commencent avec les attitudes publiques, militantes. Elles peuvent aller jusqu'au scandale.

Unamuno, qui n'a de respect humain qu'à dose infime, ne s'est jamais gêné pour s'exprimer librement sur les hommes qui gouvernent l'Espagne. Soit dans la presse, soit au cours de son immense correspondance (je crois bien qu'on publiera de lui plus tard autant de lettres que de Voltaire), il ne dissimule en rien ses opinions. Or, depuis une vingtaine d'années, ces opinions, parties du libéralisme, ont rejoint peu à peu le républicanisme et frisant même sur certains confins, le socialisme. Encore un coup, c'est le droit d'Unamuno penseur d'évoluer ainsi. Lui est-il permis de désapprouver, sous une forme violente et hostile, les actes du pouvoir? Je ne le crois pas.

Sa mésaventure n'est d'ailleurs pas aussi simple qu'on pourrait le croire. Ce n'est pas à la suite d'une incartade publique qu'il a été déporté, mais d'une impardonnable indiscrétion. Unamuno avait envoyé, à un ami intime, une lettre confidentielle, qui, de confidences en confidences, avait terminé sa carrière dans les colonnes d'un journal. Le scandale fut considérable. Laissé à lui-même, le général Primo de Rivera, qui n'a rien d'une « culotte de peau », n'aurait peut-être pas sévi. Mais il a un ministre de la police, qui ne badine jamais, et qui exigea des sanctions. On expédia Unamuno à Nice, je veux dire aux Canaries. Le procédé n'a rien de cruel. Les adieux du vieux militant furent dignes de Plutarque. Alors que son départ était déjà fixé au lendemain, il termina son cours par la phrase habituelle : « Nous étudierons la prochaine fois... » Les murailles de l'antique Université avaient déjà entendu propos pareils, lorsque Fray Luis de Leon, au sortir des prisons inquisitoriales, où il avait moisi plusieurs années, fut restitué à sa chaire et à ses auditeurs : « Nous disions, la dernière fois... » Le mot fit fureur. Unamuno s'en est souvenu.

De tels incidents sont déplorables. D'abord ils exposent dans tout son jour l'un des côtés les plus gênants de cette insurrection générale du fonctionnaire européen contre l'Etat. Ensuite, dans le cas d'Unamuno, ils attestent un divorce particulièrement déplorable, celui du nationalisme et du pouvoir existant. Unamuno est le fondateur du nationalisme espagnol, si tant est que le nationalisme ait besoin d'être établi en Espagne, cette Espagne qui, depuis

de longues années, consacre un jour férié à la « fête de la race », pour maintenir plus sensibles les liens du sang avec ses anciennes colonies.

Toujours est-il que c'est Unamuno, grand liseur d'écrits étrangers, grand importateur de modes de penser du dehors, qui a suscité en Espagne un mouvement nationaliste, analogue à ceux du reste du continent. Qu'un divorce se soit produit entre les sphères officielles et ce robuste investigateur, un peu paradoxal, je le veux bien, un peu outrancier, qui, sur certains points, reste plus proche de Mazzini que de Barrès, et de Kirkegaard que de Maurras, cela en dit long sur le malaise intellectuel dont souffre l'Espagne.

Il y aurait, du reste, beaucoup à dire sur le rôle d'excitateur, d'éveilleur de Miguel de Unamuno. Voilà déjà plus de vingt-cinq ans qu'il écrit. On a traduit en français plusieurs de ses principaux ouvrages, le plus caractéristique peut-être, *En torno al casticismo*. Ce n'est pas assez. Pour se rendre compte pleinement de ce qu'est l'homme, il faudrait lire ce curieux roman, où il a mis beaucoup d'autobiographie : *Paz en la guerra* (la paix dans la guerre). L'action se passe à Bilbao, en 1874, lors du siège de la ville par les carlistes. Dans cet épisode d'une lutte longue et suggestive, celle des *fueros* contre la loi *castillane*, celle des paysans contre les citadins, celle du traditionaliste contre le « progrès », on saisit sur le vif la formation d'une sensibilité, condamnée dès le début par les événements au contradictoire et à l'aventureux. Unamuno n'est pas d'ailleurs un Castillan. C'est un Basque. Dans cette excentricité (au sens étymologique du mot), il voit un avantage : « J'ai dû à mon origine basquaise, m'écrivait-il un jour, de ne pas traîner ma langue et mes idées comme un *caput mortuum* qui n'a plus besoin d'élaboration. » Sans doute, mais il y a peut-être aussi, dans cette nécessité d'une adaptation nouvelle, la racine de désaccords possibles.

Quoi qu'il en soit, cette maladie de croissance du sentiment national, qui hésite entre divers appels, celui de l'expérience et celui de l'idéologie, voilà encore un trait commun à la plupart des États contemporains. Tout se désagrège et se disloque, a peine à se cicatriser. N'en doutons pas : si l'invisible pouvait un jour se manifester à nos yeux, de grandes ruines morales et intellectuelles surgiraient autour de nous. Cette révolte des fonctionnaires, que tant de causes favorisait, à commencer par les prétentions de l'État à l'omnipotence, donc à l'universel recrutement, n'est pas seule à compliquer des problèmes matériels, déjà épineux par eux-mêmes. La désunion des forces morales multiplie les difficultés.

On se demande comment tout cela finira. L'expérience française tourne court au moment où l'expérience allemande prend forme.

Qu'adviendra-t-il de cette coïncidence? Dans l'un comme dans l'autre cas, l'instabilité est la règle ; mais, au moment où l'instabilité allemande évolue vers la rigidité réactionnaire, l'instabilité française se décompose en lassitude et en renoncement. Le bloc italien a l'air plus solide ; l'Angleterre est encore une prodigieuse et fastueuse façade, mais piquée un peu partout par les vers. La Russie n'est plus qu'un nom ; à la place de ce qui fut la Russie, nous ne trouvons qu'une immense nappe de poussière de civilisation où campent, çà et là, les groupes soviétistes.

Visiblement, il faudrait une armée de Titans pour remettre de l'ordre dans ce chaos. Jusqu'à ces temps derniers, la France remplissait en Europe centrale un office, rude et salutaire, celui de gardien de fait acquis. Les stupides élections du 11 mai la dépouillent visiblement du prestige attaché à ce rôle. Indubitablement ce sont, pour une grande part, les fonctionnaires, effrayés par le tonnerre inefficace des décrets-lois, qui ont, sans le savoir, sans le vouloir, provoqué ce retournement lamentable. Que de méditations une pareille constatation ne nous oblige-t-elle pas à faire sur la faiblesse intime des États démocratiques, portés par toutes leurs pentes du côté de l'égalitarisme socialiste ! Chacun d'eux traîne à sa suite un cortège encombrant de créatures, qui, loin de faciliter ses mouvements, le fait buter à chaque pas. Du côté allemand, les traditions bureaucratiques poussent à la frénésie. Chez nous, un accident produit des effets contraires : pour sauvegarder ce qu'ils croient être leur pitance, les employés des services publics (et pléthoriques) annihilent toute possibilité de relèvement national.

Comment espère-t-on se tirer d'un pareil enchevêtrement, sans une intervention dictatoriale? Aussi bien, ni en Allemagne, ni en Italie, ni en Espagne, ce n'est par la voie du suffrage que le redressement s'est accompli. Si, encore, cet outil baroque du scrutin permettait de sérier les questions ! Mais il accumule tout en bloc, confond tout, se méprend sur tout. Imaginez un opérateur qui, pour une dizaine de tâches aussi différentes que possible les unes des autres, ne disposerait que d'un seul outil. C'est le cas de l'électeur.

Attendons-nous, un peu partout, à de curieux événements, curieux et furieux.

René Johannet.

# *LES LETTRES*

## UNE HISTOIRE DE FRANCE

### I

Il y a un an environ, dom Hébrard, Bénédictin de Ligugé, publiait, dans une revue littéraire du meilleur goût appelée *la Douce France*, quelques pages consacrées à une édition catholique des *Pensées* dans lesquelles, à propos de Pascal, il en venait à analyser la conception très originale, très particulière, mais enfin très vivante que Péguy se faisait de l'histoire. En conclusion à ces réflexions données en passant sur le poète inspiré, l'historien visionnaire qu'était Charles Péguy, dom Hébrard était amené à écrire (et cela dans un temps où tout est désordre, confusion, mêlée des esprits, me semble parfaitement exact et véridique) : « Avec Péguy, je ne nie pas le moins du monde la valeur scientifique et objective de l'Histoire, mais je ne crois pas qu'il soit donné à tous de l'écrire avec autorité. »

Préparer l'histoire, amasser des matériaux, puis mettre ceux-ci en valeur, les transformer de façon à les rendre attrayants à l'esprit, voilà, certes, deux arts, sinon inconciliables, au moins très différents ; dom Hébrard le sentait, et il était bien que cette constatation fût faite par lui en un temps et chez un peuple qui se firent longtemps de l'histoire une conception enfantine.

Au dix-neuvième siècle, pour ne citer que celui-là, qui fit accom-

plir pourtant à l'érudition historique des progrès si considérables, l'opinion de la masse vécut surtout sur les grandes imageries bariolées d'Alexandre Dumas père et de Paul Féval. Les pages hallucinantes, d'ailleurs pleines de lyrisme, de Lamartine sur les Girondins, d'Alfred de Vigny sur Louis XIII et sur Richelieu *(Cinq-Mars)*, de Victor Hugo à propos de *Quatre-vingt-treize*, ne contribuèrent pas que peu, et pendant longtemps, à fausser le goût d'un public avide cependant de connaître le passé d'un pays aussi important que la France. Sainte-Beuve, qui avait en lui un sentiment natif et réel de l'histoire porté au degré le plus haut, avait été très frappé de cette insuffisance. Je n'en veux citer, comme exemple, que les quelques lignes empruntées à ses *Notes et pensées (Lundis*, tome XI) d'une lucidité si perspicace.

C'est à propos du grand poète des Girondins. Ce dernier, à qui l'on avait fait grief de plusieurs erreurs relevées dans son livre, aurait répondu, avec cette candeur majestueuse qui était la sienne, et qui était fort touchante et charmante d'ailleurs : *Que m'importe! J'ai pour moi les femmes et les jeunes gens, je puis me passer du reste.* Ce propos, tout innocent qu'il fût dans une bouche si pure, avait eu le don de révolter Sainte-Beuve. « Oh! dit-il avec mécontentement, ce n'est pas ainsi qu'on écrit la grande et sérieuse histoire, celle qui est, comme dit Thucydide, une œuvre éternelle et à toujours. »

Il me semble que voilà qui vient corroborer Charles Péguy autant que dom Hébrard. Le fait d'écrire l'histoire, de l'écrire bien, sans préjugés, sans partialité, sans emphase dramatique, mais avec vérité, avec amour, avec la parfaite compréhension des temps, des faits et des personnages n'est pas donné à tous ; cela exige non seulement des dons de préparation, d'érudition et d'application extrêmement rares ; mais encore ces dons mêmes ne seraient rien si l'intelligence directrice n'aidait à en débrouiller le chaos, à en montrer les ombres et les lumières, à en faire jaillir l'enseignement.

« Rendre les faits intelligibles et les idées accessibles » à l'esprit, voilà ce que Lucien Dubech demandait l'autre jour, entre autres qualités — mais celles-là sont les suprêmes! — à un historien ; et ces qualités, voilà justement celles que Dubech pense avoir rencontrées en Jacques Bainville. Cette constatation, faite par notre confrère, me semble tout à fait juste! L'*Histoire de France* ne pouvait espérer un meilleur réalisateur que ce « natif d'Ile-de-France » comme Maurras le nomme ; et cela, non seulement à cause des mérites propres à un tel auteur, mais parce que, pour bien parler d'un pays où l'air est transparent, la lumière pure, les cœurs généreux, les têtes lucides, il fallait précisément un homme de bon sens

et un psychologue, élevé lui-même dans ces cantons, nourri de cet air salubre et baigné de cette lumière qui donne si bien au style son plein et son relief.

## II

Ce qui plaît, tout d'abord, dans l'*Histoire de France* de Bainville, c'est l'absence de toute raideur, de tout dogmatisme, je dirai de tout pédantisme irritant ou insupportable. Jacques Bainville parle de l'Histoire comme d'une personne, mais d'une personne animée, mobile ; et il écrit, très justement : « Ce n'est pas l'histoire qui change. C'est nous qui changeons. L'histoire, tous les trente ou quarante ans, a besoin d'être racontée de nouveau. Elle a besoin d'être rajeunie. Pourquoi? Parce que les événements ont déplacé les points de vue. »

Ici, Bainville présente Michelet comme exemple des périls auxquels peut s'exposer un écrivain enfermé dans un système, une méthode, et qui juge par trop le passé sur ses préférences. Non point que l'auteur de l'*Histoire de France* abhorre Michelet. Particulièrement, en tout ce qui a trait au moyen âge (1), il lui rend une belle et fière justice ; mais enfin, pour tout le reste et pour le développement vraiment trop oratoire et romantique des temps modernes, Michelet, emporté par la passion, nourri d'idéologies révolutionnaires, féru de l'Encyclopédie et de la Réforme, ne se faisait des événements et de leurs conséquences une conception ni très saine ni très exacte. La preuve en est dans la douloureuse surprise, l'indicible chagrin qui l'accablèrent, avec plus de force encore qu'ils n'avaient accablé Renan et Taine, au moment où survinrent les événements de 1870. La connaissance par trop rudimentaire et confiante que Michelet se faisait, jusqu'à cette date, du germanisme faussement pacifique et pacificateur se trouvait atteinte. La catastrophe, survenue inopinément, renversait en un moment tout un ordre de faits, tout un monde d'idées que le grand écrivain, dans sa candeur, croyait très avancées et qui se trouvaient être, au contraire, tout à fait inexactes et rétrogrades.

Ainsi — et Jacques Bainville le démontre — l'histoire bouge, se transforme, elle est changeante. Aussi n'est-il pas mauvais de l'avoir représentée sous les traits féminins de Clio. « Adorable Clio », nous a dit, une fois, M. Jean Giraudoux. Adorable, bien sûr ! Mais tellement ondoyante, sujette à l'erreur, voire un peu perverse !

(1) « La charmante et folle vie qu'il a écrite de Jeanne d'Arc : une vraie flamme... » Maurice Barrès, sur la *Jeanne d'Arc* de Michelet.

M. Anatole France, qui ne croit à rien, pas plus à l'histoire qu'à tout le reste (cependant il a écrit les surprenants *Dieux ont soif!*), se réjouissait jadis, dans la *Vie littéraire*, que M. Bourdeau eût rejeté « au rang des fables, avec les contes de Ma Mère l'Oie », les œuvres pesantes ou indigestes des historiens. Et M. France et M. Bourdeau avaient bien raison ! L'histoire, si j'en crois M. Fagus qui entreprit autrefois l'examen des mensonges de cette science officielle, l'histoire a contre elle tous les préjugés que le temps, les partis, surtout l'enseignement des auteurs de manuels se copiant les uns les autres, ont fait subir à un genre destiné, plus que tous les autres de la littérature, à subir l'empreinte des années et l'injustice des hommes.

A la vérité, dans ce dix-neuvième siècle qui eut l'honneur de compter — après Mignet, Guizot, Ségur, Augustin-Thierry — de grands historiens comme Taine, Michelet, Fustel de Coulanges, Albert Sorel, voire Thiers, à qui M. Bainville rend en passant une justice qui lui est due, il est surtout un écrivain — historien né, doué plus que tous les autres — qui aurait pu faire de l'histoire un genre suprême ; et c'est Sainte-Beuve. M. Bainville appelle les *Lundis* et les *Nouveaux lundis*, ces répertoires immenses de critique, un « grand herbier d'hommes ». Il aurait pu dire aussi que c'est un « grand musée de faits ».

Cependant, poète et romancier, l'auteur des *Lundis* (même dans *Port-Royal*) n'a guère abordé l'histoire que par endroits, grâce à certaines figures tenant à la fois aux lettres et à la chronique ; mais, chaque fois, ce fut de façon tout à fait supérieure. Depuis longtemps, en ce qui nous concerne, ce don d'historien, que Sainte-Beuve possède autant que celui de critique, nous avait frappé. Au tome Ier des *Nouveaux lundis*, il existe notamment un chapitre sur Louvois, à propos de l'ouvrage de Camille Rousset, qui est à retenir. Le portrait bien venu, très au point, très ferme et très respectueux en même temps que Sainte-Beuve a tracé de Louis XIV, de son caractère, de ses défauts, de ses mérites, est on ne peut plus remarquable. Ce ne sont que quelques pages, mais accomplies. Avant d'en retrouver de pareilles, il faudra sauter par-dessus tout ce que M. Lavisse a écrit de tendancieux et de forcé, pour atteindre, mais avec moins de concision, au *Louis XIV* de M. Louis Bertrand.

Ainsi, comme par avance, Sainte-Beuve réfutait les préjugés nés de la haine et de l'ignorance. Et dans cet art si subtil, si difficile aussi des redressements, des rectifications, M. Jacques Bainville, à son tour, apporte une ample moisson. Écoutez-le, particulièrement en ce qui concerne la fin de l'ancien régime et le commencement du

nouveau, appeler l'attention sur ce partage de la Pologne de 1772 si funeste à l'équilibre de l'Europe, et dont on peut dire que la Russie et la Prusse, plus que l'Autriche encore, furent les artisans ; un peu plus loin, rendre justice à un méconnu comme Vergennes, s'arrêter aux conséquences que le rappel des Parlements par Louis XVI eut sur les destinées de la Révolution ; montrer ailleurs la part de responsabilité qui revient au parti de la Gironde dans la déclaration de guerre de 1792 ; dans un autre chapitre faire ressortir les origines d'une politique antiautrichienne absolument funeste, dont la Révolution n'eut pas le monopole, mais que pratiquèrent jusqu'à Napoléon III et au ministre Ribot, les continuateurs de Brissot ; commenter une prophétie de Mirabeau sur l'horreur des guerres modernes qui est pathétique ; enfin, par l'exemple de Bonaparte, faire voir lumineusement que c'est au pire militarisme et à ses réactions bismarckiennes que devait conduire le bellicisme révolutionnaire.

Sur cette ascension de Bismarck au ciel politique du dix-neuvième siècle, M. Bainville, qui publia jadis un essai historique mémorable : *Bismarck et la France*, nous devait les plus vives clartés. Ces clartés, il nous les a données ; de même, sur toute la période, encore confuse pour bien des personnes, qui s'étend de Sadowa à l'avènement à la présidence de la République du maréchal de Mac-Mahon, les commentaires qu'il présente sont tous savoureux ou originaux ; entre cent, je ne retiens que celui-ci, à propos de cette répression de la Commune qui fut si dure et qu'il est d'usage, dans la plupart des manuels scolaires, de voiler pudiquement : « La rigueur de cette répression n'a jamais été égalée. »

## III

En dépit de très belles tentatives isolées, entreprises à des points de vue souvent extrêmes et par des hommes très différents : Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, Voltaire, le *Siècle de Louis XIV*, *Charles XII*, etc., Michelet : *Moyen âge*, *Histoire de France* (n'est-ce pas Sainte-Beuve encore qui demandait que l'on corrigeât la lecture de Michelet par celle de Voltaire?), Taine : *Origines de la France contemporaine*, etc., l'histoire, du moins l'histoire moderne, j'entends l'histoire de France (car les Anglais ont Macaulay), ne s'était guère constituée, de nos jours, que par morceaux et par bribes.

Des travaux de MM. Pierre de Nolhac et F. Funck-Brentano sur le dix-huitième siècle au remarquable *Louis XVII* de M. G. Lenôtre ;

du *1814* de Henry Houssaye au prophétique *1870* de Léon de Montesquiou ; de la *Jeanne d'Arc* de M. Anatole France au *Louis XIV* de M. Louis Bertrand ; des essais sur la Révolution et sur Bonaparte d'Albert Vandal à ceux de M. Madelin, nous n'avions guère compté, depuis une trentaine d'années, que des monographies, des tableaux éloquents mais fragmentaires de l'histoire française. Les grands ensembles manquaient, ou, du moins, quand un homme du talent, de l'érudition et de l'autorité de M. Lavisse s'efforçait d'aborder ces grands ensembles, c'était à certains égards pour en fausser les lignes, en voiler les horizons, assourdir des couleurs qui eussent demandé à être reproduites plus franches ou plus vives.

Historien en quelque sorte panoramique, embrassant tout le passé de la France et le fixant à la manière d'une fresque, voilà donc, à l'encontre des écrivains cités ci-dessus, ce que M. Jacques Bainville a été dans son livre. Ce sens de l'histoire totale, en même temps que fouillée en ses détails, de l'histoire objective, vivante, le sagace et regretté Pierre Gilbert l'avait discerné, l'un des premiers, chez l'observateur, chez le psychologue de *Filiations*, du *Coup d'Agadir*, du *Petit musée germanique*. C'est quand, à propos du livre de Jacques Bainville sur *Louis II de Bavière*, il avait reconnu en son auteur « l'un des fils les plus authentiques de Stendhal » ; c'est-à-dire l'un de ceux qui mettent au service de l'exploration historique non seulement la peinture des faits, leur narration, mais encore dégagent de ceux-ci la philosophie, font voir la conséquence.

Dans cet ordre de l'analyse, si bien poussé par Bainville, ce dernier, toujours à propos de l'époque si néfaste qui s'étend de Sadowa à Sedan, avait écrit déjà, dans *Louis II de Bavière*, et comme s'il prévoyait le développement que prendrait par la suite son art d'historien : *Nous sommes de ceux que l'histoire intéresse autant par l'étude de ce qui a été que par la recherche de ce qui aurait pu être.*

Cette très belle définition, qui ouvre, dans le jeu des hypothèses, de si vastes perspectives, dépasse de beaucoup la conception étroite que se font de l'histoire les auteurs de manuels enfermés dans les dates, limités à des chronologies, et qui n'apportent, dans leurs travaux généralement rebutants, qu'un groupement peu cohérent de matériaux disparates : « L'historien, disait fort justement Péguy, s'adressant à Charles de Pesloüan, l'historien est un homme qui se souvient. » Certes, mais ce souvenir que poursuit l'historien, il appartient à celui-ci d'en assurer, à travers tant d'époques, de dynasties, de heurts, d'invasions, de mouvements religieux, militaires et sociaux, le développement continu. » La narration de l'historien, conseille le *Traité de Lucien* présenté par Racine, ne doit pas être

décousue : non seulement les choses doivent se suivre, mais se tenir les unes aux autres. »

On ne peut mieux dire que, dans ce chaos qui s'étend sur un long espace, il s'agit d'établir un enchaînement, d'apporter une logique, enfin de projeter les clartés d'une lumière qui ne se refuse à pénétrer aucunes ténèbres. « Au bout de quatre ou cinq cents ans, écrit M. Bainville, brossant toujours sa grande fresque, on commence à ne plus guère apercevoir que les sommets. » Il faut donc, pour bien traiter de l'histoire, disposer d'un recul assez étendu. Et c'est ce qui fait qu'il est si imprudent, pour des contemporains, de tirer des conséquences des événements qui se passèrent sous leurs yeux, de leur vivant. Tout ce qu'on peut demander aux contemporains d'un temps, ce sont des témoignages. M. Bainville pense que Thucydide, Tacite, Froissart, Commines sont des modèles de cet art si particulier aux notateurs, aux mémorialistes. C'est en allant puiser à de pareilles sources, demander leurs dépositions à ces témoins que M. Bainville a pu écrire son livre.

Il a pu l'écrire aussi parce que, contrairement aux spécialistes, il n'a pas négligé un certain aspect économique de l'histoire. A ce propos n'expose-t-il pas, non seulement ce qu'il doit à des maîtres du genre comme Michelet, Thiers, Sorel, Thureau-Dangin, de La Gorce, mais aussi — chose absolument nouvelle — ce qu'il est allé demander à des auteurs moins célèbres bien qu'utiles : MM. Émile Bourgeois, Joannès Tramond, Marcel Marion qui l'ont initié fort bien : le premier à la politique étrangère ; le second et le troisième, à l'histoire maritime et à l'histoire financière de la France.

Originalité, nouveauté des points de vue, synthèse heureusement combinée des grands faits qui ont marqué, depuis les temps chers à M. Camille Jullian jusqu'à nos jours, les destins de notre pays, voilà ce que M. Bainville a conçu on ne peut mieux et réalisé de même. Montaigne, qui aima, bien longtemps avant Stendhal, à poursuivre en chasseur le menu « gibier » de l'histoire, eût goûté cet ouvrage d'un psychologue averti et d'un peintre exercé. « *Les historiens*, disait-il très volontiers, *sont ma droite balle, car ils sont plaisants et aisés.* » L'auteur de la présente *Histoire de France* ne laisse pas de répondre à cette préférence et de présenter ces qualités. En lisant son livre, c'est le visage de la patrie qui apparaît, ce mobile visage où tout est harmonieux, discret, humain, ce visage où les rides, les cicatrices mêmes sont vénérables, et dont la gravité n'exclut pas la grâce, ne voile pas le regard chargé d'espérance.

Edmond Pilon.

# *LES BEAUX-ARTS*

## LE SALON DE 1924

On a cru pouvoir considérer l'unification du Salon (unification dans l'ordre matériel) comme une promesse de rajeunissement : l'exposition de cette année ne montre rien de semblable. En décourageant les éléments nouveaux qu'elle avait su attirer, la Société nationale a commis une faute irréparable. On ne conçoit plus du tout qu'elle puisse mener une vie particulière ; tôt ou tard, elle devra rentrer au giron du Salon à médailles. Là, du reste, rien de changé : les enfants de chœur facétieux de M. Chocarne-Moreau, les masques vénitiens de M. Saint-Germier, les servantes de feu F.-A. Bail sont à leur place habituelle, pendant que les belles madames copiées par MM. Baschet et Humbert sourient à la baigneuse de M. Chabas, aux graves messieurs décorés campés devant la cheminée par M. Dechenaud. Cette année, M. J.-E. Grun a représenté M. Goyau debout contre une tapisserie à personnages guerriers. M. Maxence, las des grâces anémiques de ses vierges médiévales, a rendu la joviale obésité de M. Alexandre Leleu avec un soin digne de commisération. Mais la palme doit en bonne justice échoir à MM. Cormon et Friant. Tous deux font profession d'enseigner les règles de l'art et font la preuve qu'ils les comprennent tout de travers. L'un se veut « classique », l'autre se croit « moderne » ; l'un et l'autre se trompent. La grande *machine* de M. Friant, *En pleine nature*, est un médiocre devoir d'élève. La distribution des valeurs pourrait y être approuvée, si le ridicule des expressions, la creuse banalité des

formes, la vulgarité et la disgrâce du coloris n'empêchaient les yeux de s'y fixer. Quand un Maurice Denis, un Roussel, s'avisent de peindre un sujet religieux ou mythologique, ils ont le sens d'une certaine vraisemblance qui leur permet de montrer des anges ou des demi-dieux qui ne soient pas évidemment, comme les héros de M. Friant, des figurants de music-hall. On demeure confondu devant une dépense aussi vaine de temps, d'application et même d'une certaine habileté. Quels élèves peut former M. Friant ; de quelle autorité peuvent être le commentaire qu'il leur fait des chefs-d'œuvre, ses avis et ses conseils? Quand se décidera-t-on à mettre chacun à sa place, à donner la responsabilité de l'enseignement à des maîtres qui ont fait leurs preuves?

Une fois de plus, nous tenons à bien préciser notre pensée. Contrairement à ce qu'écrivent certains de nos confrères, nous ne croyons pas que les écoles soient inutiles et qu'en particulier celle de Rome ait fait son temps. Mais il faut un enseignement. L'incapacité des maîtres actuels ne fait de doute pour personne. Le degré de culture générale qu'on observe chez les élèves de l'École des Beaux-Arts témoigne d'un avilissement absolu des notions essentielles de l'art. On croit obvier à cela par un faux libéralisme, en laissant l'autodidactisme s'installer peu à peu dans la place. Ce qui est « libéral », c'est de laisser à l'élève le choix des disciplines particulières, c'est de n'offrir à ce choix que des maîtres capables d'enseigner quelque chose, sans égard à leur manière personnelle. Au lieu de laisser l'influence qu'ils peuvent avoir sur les jeunes artistes s'exercer au hasard, il faudrait la mettre en temps et lieu.

Il n'est plus possible de continuer le système actuel : deux peintures, l'une officielle et disposant de certaines prérogatives, mais qui n'intéresse ni les amateurs, ni les marchands, ni même le public, l'autre libre, favorisée de l'estime, de la curiosité, de la mode, mais privé du droit d'enseigner officiellement. Il faut enfin savoir ce qu'on veut : ou déclarer, une fois pour toutes, que l'art ne s'enseigne pas, ou bien réformer radicalement l'enseignement actuel. Mais on ne le fera pas, parce qu'il faudrait revenir à des principes, à des méthodes anciennes, et que tout retour en arrière apparaît à certains esprits comme une insulte à la raison. A part un petit nombre d'artistes cultivés, intéressés au mouvement des idées, curieux de toutes les nouveautés littéraires, les peintres sont toujours en retard sur le progrès moyen de l'esprit public.

Quoi de surprenant, puisque les professeurs donnent l'exemple. J'ai parlé de M. Friant. Voici M. Cormon, qui a prétendu nous faire voir un divertissement champêtre d'étudiants romantiques. Pour la

composition et le style, c'est fort au-dessous de Willette ou de M. Léandre. Exactement, cela tient du genre « décoration de mairies » qui fait d'un mariage civil à Paris une cérémonie si cocasse. Comptez cependant que M. Cormon, de la meilleure foi du monde, croit avoir réussi ce que Renoir, à son avis, a manqué dans son *Moulin de la Galette!*

Il faut se rendre compte de l'état d'esprit commun à tous les hors concours de ce Salon. Ils s'imaginent être les gardiens des grands principes, les défenseurs des traditions, alors qu'après s'être montrés incapables de comprendre l'art de leur époque, dans tout ce qu'il eut de fort ou d'original, ils se résignent tardivement à consacrer tout ce qu'adopte la mode et le goût du gros public, qui, lui-même, juge de la peinture d'après l'esthétique des grands magasins et des grands magazines.

On se souvient de cette épidémie « ingriste » propagée en 1920 par M. André Lhote. La dernière vague vient de toucher aux bords officiels. Des peintres comme MM. Billotey ou Dupas ont découvert, à leur tour, le cou de la Thétys et le secret de la déformation stylisatrice. Tant pis pour eux. La froide et scrupuleuse correction de M. P.-A. Laurens paraît encore préférable à ce maniérisme-là.

Aux *Artistes français*, le naturel est en voie de disparition. Avec un énorme retard, ils apprennent les trucs nouveaux et tentent de se mettre au goût du jour. Les meilleurs paysages étaient naguère signés par des peintres qui regardaient la nature en toute simplicité. Ils ont éprouvé le besoin de peindre « clair » et ils croient aux ombres violettes comme, jadis, ils croyaient au bitume. Ce naïf désir de modernisme fait regretter l'imitation littérale. Le hasard produisait parfois d'heureuses rencontres. On ne voit plus guère que M. Nozal, qui continue de compter les brins d'herbe et les feuilles des arbres, et qui garde, à ses paysages d'eaux et de verdures, un charme de sincérité vraiment populaire ou, si l'on veut, bourgeoise.

Des *Artistes français* à la *Nationale*, la différence n'est pas sensible. La faveur mondaine ayant force de loi dans la seconde société, on ne pouvait refuser à la clientèle de M. Van Dongen les égards accordés à celle de MM. Domergue et Boldini. M. Van Dongen a peint Mlle Edmonde Guy simplement vêtue de son collier et de ses bracelets de perles, de bas de soie roulés sur la cheville et d'une paire d'escarpins. La figure respire cette animalité qui doit être un signe de modernisme féminin et que l'artiste donne à tous ses modèles. Tel quel, le morceau est d'un peintre, et rarement plus beaux dons de coloris furent plus délibérément galvaudés.

Les Salons officiels ont emprunté au Salon d'Automne l'habitude

des rétrospectives. La *Nationale* nous en offre quatre : de Puvis de Chavannes, du dessinateur Renouard, de J.-F. Raffaelli et de L.-A. Lhermitte. Cette dernière est, selon nous, la plus intéressante. Lhermitte s'est rendu célèbre par le tableau de *la Paye des moissonneurs*, mais il vaut mieux que cela. Les dessins ne manquent ni de délicatesse ni d'enveloppe, et rendent bien le caractère des bords de la Marne et des paysannes de ces cantons. Lhermitte s'inspirait de Millet pour la composition et aussi des impressionnistes, de Pissarro, plus particulièrement, pour la touche. Mais il n'avait pas une gamme très riche, et sa couleur est terne et crayeuse. L'agrément de ces paysages tient surtout aux figures qui les animent, et dont le mouvement est presque toujours observé.

Raffaelli a fait beaucoup de vues de Paris, dans une note assez lumineuse pour qu'on l'ait pu compter parmi les impressionnistes. Il se rattacherait plutôt à l'école de Jongkind et de Boudin, mais il ne possède pas la légèreté ni la délicatesse de ces maîtres. Le reproche de réalisme, souvent appliqué à tort et à travers, tomberait justement sur l'œuvre de Raffaelli.

Quant à Renouard, c'est un terne dessinateur possédant un mécanisme habile à saisir la ressemblance superficielle, mais sans aucune emprise sur le caractère des objets ou des visages. Ni vivacité d'œil, ni acuité du trait ; tout juste la correction convenable aux portraits des personnages officiels que donnaient les journaux illustrés avant la perfection de la photographie.

Je doute que les dessins de Puvis de Chavannes ajoutent beaucoup à sa réputation. L'œuvre de ce décorateur n'est pas dénuée d'ambition et de dignité, et tranche sur la bassesse de l'art officiel de la même époque. Je connaissais les esquisses et les cartons conservés à Amiens et à Lille, et la sympathie que la carrière de Puvis inspire à juste titre m'a fait souhaiter de m'y plaire. Je n'ai pu y parvenir, et je serais fort en peine d'en dire du bien.

Bonnat, aux *Artistes français*, reçoit des honneurs particuliers. A vrai dire, son œuvre fut toujours une rétrospective. Certains critiques ont cru s'apercevoir qu'après tout, cela n'est pas si mauvais qu'on le dit : tel est le ton des éloges qu'on a pu lire. Si louer Bonnat est le moyen de mériter un brevet d'indépendance, j'aime mieux renoncer à l'obtenir. Mis à part un portrait de lui-même, une petite esquisse d'un page en bleu, et quelques études datant de la jeunesse du peintre, tout est hostile et déplaisant. On ne peut se déterminer à reconnaître M. Renan sous ce pachyderme à l'œil morne et aux membranes flasques. Bonnat avait toutes les vertus, soit, mais rien n'est plus mauvais que sa peinture.

* * *

La sculpture, en dépit du nombre croissant des navets que tolère un jury trop complaisant, se maintient encore à un niveau plus honorable. Cela tient d'abord à certaines raisons matérielles. Les sculpteurs disposent, aux *Artistes français* d'un espace et d'une lumière qu'ils ne trouvent nulle part ailleurs. D'une manière générale, il y a plus de simplicité, un goût plus sobre dans les nombreux monuments aux morts de la guerre. Mais on rencontre encore trop de projets ridicules et le ridicule est pénible en de tels sujets. On voudrait aussi que Ronsard eût trouvé un statuaire plus capable que M. Delpérier d'exprimer le caractère de l'homme et de sa poésie. Son monument est d'une mièvrerie déplorable et d'un accent vulgaire. A la Nationale, les envois de Desbois et même de Bartholomé sont honorables. Ici, du moins, la notion du métier n'est pas perdue.

Mais enfin, dira-t-on, ce Salon que vous jugez si sévèrement ne laisse pas d'être le plus fréquenté, le plus suivi.

Ce n'est déjà plus si vrai qu'il y a cinq ans. Quand j'ai surpris des hochements de tête approbateurs devant les envois des H. C. et des « médaillé antérieurement », c'étaient de personnes d'âge respectable et qui tenaient à leurs anciennes habitudes. Quant au grand public, il s'intéresse d'abord aux mobiliers et à tout ce qui tient de l'art décoratif ; les femmes y trouvent des idées pour leur intérieur. Beaucoup de gens à qui la mode inculque la notion des coloris heurtés et violents n'exigent plus absolument comme autrefois de savoir ce que représente un tableau. Un effet agréable ou surprenant les satisfait et la phrase consacrée : « C'est joli de couleur », suffit à exprimer leur satisfaction.

Enfin il s'est produit ce phénomène curieux. Dans le même temps que les artistes capables de réflexion se dégoûtaient de chercher l'originalité et la nouveauté en toutes choses, la foule commença d'y prendre goût. Toutes ces raisons font qu'il y a plus de monde pour regarder la peinture des Indépendants que celle des officiels, compte tenu de l'époque favorable où se tient le Salon, de l'afflux actuel des étrangers sur lesquels le prestige de nos vieilles institutions agit encore. Aussi, lorsqu'on parle du désaccord de la peinture moderne et du public, faut-il observer que l'objet du différend n'est point fixe, mais au contraire se modifie sans cesse.

Roger Allard.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

## M. LÉON BLUM

*M. Léon Blum a conté récemment en quelle occasion s'était éveillée sa foi socialiste; il avait quatorze ans, et, loin de cette Lorraine dont il ne se sentit jamais le déraciné, il feuilletait au hasard les livres de la bibliothèque du lycée Charlemagne. Une phrase d'Emile Augier l'arrêta : « La fortune est héréditaire, et l'intelligence ne l'est pas. » Il médita, médita, et prit en haine les bourgeois.*

*Nous n'avons aucune raison de douter de cette confidence, quoique la scène soit un peu romantique et que le jeune Blum ait eu l'occasion, plusieurs fois par semaine, dans ses versions de Sénèque et de Plutarque, de traduire des maximes de même sens et de forme plus vive.*

*Mais il est bien évident que la phrase banale d'Émile Augier ne l'arrêta que parce qu'il était prêt à tomber en arrêt. Rien en lui n'était armé pour combattre les réflexions tumultueuses qui naissent des lectures de l'adolescence. Ni l'amour du sol, ni l'enseignement de la famille, ni le sentiment diffus, mi-instinct, mi-raison, que le patrimoine national est chose trop précieuse pour qu'on la risque dans une aventure, rien de tout cela qui sauve d'autres collégiens ne pouvait venir à son secours. Son socialisme précoce n'était qu'un aspect de la révolte générale qui nous tente tous vers cet âge, et qu'il accepta d'enthousiasme. Dès le collège, sans doute, M. Léon Blum acheva de se débarrasser des préjugés, de bannir la règle vieillotte du bien et du mal, et de considérer les idées*

*et les choses comme des objets de jeu et de plaisir. Et s'il a, par une contradiction apparente, gardé, renforcé sa « foi socialiste » au milieu du scepticisme de sa pensée et de la curiosité déréglée de son goût, c'est que rien n'est plus commode au dilettante et au sceptique que d'ajourner à un lointain avenir l'heure du travail fécond et de la construction cohérente. Aujourd'hui que le destin le menace d'un ministère, M. Léon Blum ne s'efforce-t-il pas de toutes ses forces à la « participation » des socialistes au pouvoir?*

*Son passage à l'Ecole normale, en* 1890, *ne fait qu'accentuer cette contradiction; quand il en sort, rompant pour toujours avec l'Université, toute sa pensée, toute son activité hésitent entre deux attitudes : la contemplation voluptueuse, raffinée, ironique des formes et des agitations de la vie, et la profession brutale du* Credo *primaire qui constitue le plus clair du socialisme.*

*Critique littéraire ou homme politique, collaborateur de la* Revue Blanche *ou secrétaire du groupe socialiste de la Chambre, il sera toujours à la fois le décadent et le prophète; le désabusé et l'inspiré, un jouisseur aux gestes d'apôtre. Curieux dédoublement, dont souffrent, sous des formes moins vives, les Paul-Boncour et les Edouard Herriot. La sincérité de ces hommes n'est pas en cause. Mais ils sont trop intelligents pour ne pas souffrir de leur incohérence. De là leurs hésitations, leurs retraites en pleine bataille. M. Léon Blum déclarait lui-même, il y a quelques jours, à MM. Kessel et Suarez qui venaient l'interviewer : « J'exerce depuis trente ans les métiers pour lesquels je suis le moins fait. J'aime la solitude et les livres... » Ces « chefs » ne sont que des curieux pris dans l'engrenage de leur curiosité.*

*Veut-on quelques exemples des limites, des évidences auxquelles s'est vingt fois heurtée, sans profit, la pensée vagabonde de M. Léon Blum? Faguet remarquait que « le sentiment patriotique, l'idée même que quelqu'un peut l'avoir, lui est évidemment inconnu ». Ainsi malgré son ingéniosité, malgré la sympathie personnelle qu'il gardait pour Barrès, M. Léon Blum n'a pu pénétrer ce qui fait le drame poignant d'un livre comme* Au service de l'Allemagne*; il écrit : « Ehrmann, dans son régiment d'artillerie, ce n'est pas un Français entre des Allemands, c'est un jeune homme de culture plus raffinée entre des camarades plus brutaux. Dans sa solitude, dans les froissements de sa sensibilité, dans sa tristesse, je ne vois rien qui soit spécifique et particulier à son cas; je ne vois rien que M. Barrès ou tout autre n'eût pu souffrir, pendant son année de service dans un régiment de hussards... Et même son lieutenant montre aux difficultés de sa situation plus de*

*sollicitude qu'il ne serait raisonnable d'en attendre de beaucoup d'officiers français. »*

*Et il serait bien inutile d'objecter à M. Blum, comme le faisait Faguet, que certaines rudesses provenant de compatriotes ne blessent point, qui feraient saigner provenant d'un étranger. Ne traduit-il pas aussitôt ce sentiment, avec la plus parfaite inintelligence : « Un soldat allemand est grossier par nature, tout comme un étudiant allemand, un policier. un professeur allemand. Et voilà le sentiment qui, en réalité, anime cette œuvre de Barrès : non seulement la fierté nationale, le souvenir de la défaite, l'espoir de la revanche, mais le dédain du vainqueur, la certitude intime qu'il est de pâte grossière, d'essence vulgaire, et qu'à vivre dans sa compagnie et sous sa force, c'est une sorte de dégradation dans la hiérarchie humaine que l'on encourt. »*

*Il y a plus. M. Léon Blum, comme tant de jeunes hommes de sa génération, aime l'Allemagne. Il a le culte de la force allemande, de la réussite allemande, des héros allemands, à peine masqué d'un culte plus général de la « Vie ». Témoin cette page étonnante d'un des livres les plus curieux de M. Léon Blum, les* Nouveaux Entretiens de Gœthe avec Eckermann : *« Bismarck était un homme dépourvu de préjugés et de rancunes, qui ne fut jamais limité par des dogmes, qui toujours perça les choses d'une vue directe, impartiale et pratique, mais qui resta cependant* humain. *Il fut pacifique, ayant retardé vingt ans les guerres, et réduit au moindre l'effusion de sang qu'il estimait nécessaire. Il fut modéré dans la victoire, ayant arrêté à Sadowa, ayant tenté d'arrêter après Sedan le lourd effort des armées victorieuses. Mais l'évolution de sa volonté est admirable en ce qu'elle concorde toujours avec le mouvement de la vie. Nul ne se soumit plus pieusement que ce maître brutal de l'histoire à la réalité, à sa nécessité et à ses lois. De ce sentiment, il s'était fait une espèce de religion qu'Andler a très exactement pénétrée : « Il pensait que c'était agir dans le sens de la divinité que de s'assurer la force. Elle est divine, et c'est pour cela qu'il ne la crut pas faite de quantités matérielles seulement. » Réfléchissez. Ce n'est pas une religion si méprisable. »*

*Le « nouveau Gœthe » est arrivé, dans ces quelques lignes, à accorder l'Allemagne « gœthienne » et l'Allemagne nietzschéenne. C'est tout le composé de l'Allemagne de* 1914.

*En toutes matières, M. Blum a montré la même indépendance. Fi des préjugés et de celui qui s'appelle, depuis plus de vingt siècles de philosophie et de christianisme,* la pudeur. *On connaît la thèse de son livre sur le mariage. Ici encore, une inégalité choque M. Blum; ce n'est plus celle du capital et du travail, mais celle de l'homme et de la femme, de*

*l'homme qui, jusqu'au mariage, peut vivre à sa guise, et de la femme qui doit jalousement garder la pureté de son corps et de son cœur. M. Blum demande en trois cents pages que la liberté soit la même pour les deux sexes. Et dans ce livre, ce qu'il y a de plus déconcertant, c'est peut-être la dédicace : « Je demande la permission de rendre publique la dédicace que j'en fais à ma femme, entendant signifier par là que dans la conception de ce livre il n'entra pas de déception ni de rancune, mais au contraire un sentiment de reconnaissance, et qu'il fut écrit par un homme heureux. »*

*A qui voudra mesurer les risques que le dilettantisme a fait courir à la France vers la fin du siècle dernier, ces derniers mots seront un précieux repère.*

*Socialiste, M. Blum l'est avec la ferveur d'un disciple de Jaurès, d'un ami du prophète, d'un des premiers consacrés. Ici, plus d'ironie. Le ton devient biblique, la pensée schématique et sans nuance, le raisonnement enfantin.*

*Combien est révélateur, à cet égard, l'article qu'il vient de donner à la* Revue de Paris *sur l'idéal socialiste! Il croit avoir anéanti la notion capitaliste de propriété quand il écrit : « Le propriétaire d'un stock de blé peut le brûler, s'il lui plaît, quand le pain manque à la ville voisine. » O Gœthe! Et quelle morale sans ailes dans cette affirmation : « Nous nous adressons non pas à l'envie, qui est le plus bas des mobiles humains, mais à l'esprit de justice et à la pitié, qui sont les plus nobles; dans l'esclave opprimé, nous voulons susciter cette moralité nouvelle qui s'éveille avec la liberté. » O Lénine... Nous n'insisterons pas sur cet aspect de M. Blum. On sait que, dans le chœur des théoriciens socialistes, l'originalité n'est guère possible.*

*Faguet, qui couvrait d'éloges M. Léon Blum, terminait ainsi un de ses articles : « Il a vraiment un talent supérieur, de quoi, étant donné ses idées, je n'ai pas besoin de dire que je suis au désespoir. » Faguet pourrait peut-être reprendre espoir : M. Léon Blum, jusqu'à présent, s'est stérilisé lui-même. Ni dans le parti socialiste, ni dans la jeunesse intellectuelle, il n'a fait figure de chef. Il offre un curieux mélange de désordre intellectuel, où ses élans socialistes détonent et surprennent, et d'habileté manœuvrière. Est-il encore temps pour lui de rassembler son âme éparse et de devenir une force? Il ne sera pas, en tout cas, une force constructive.*

***

## Le Théâtre : *M. Gantillon et M. Sée.*

Nous pourrions donner à cette chronique le même titre qu'à la précédente, et il pourrait encore servir à plus d'une par la suite : *Entre Charybde et Scylla.* De nouveau, nous allons voir des acteurs louvoyer entre l'écueil de la pièce pas faite du tout et celui de la pièce maladroitement faite.

En matière de pièce pas faite du tout, M. Simon Gantillon semble bien avoir établi, comme l'on dit aujourd'hui, un record. Il nous paraît impossible d'imaginer un ouvrage destiné à la scène d'où l'action soit plus radicalement bannie de parti pris. Nous passerons même sur ce que le choix du sujet et du milieu peut avoir de déplaisant. Nous ne nous attarderons pas à chicaner M. Gantillon parce qu'il nous montre en neuf tableaux une courtisane de bas étage dans ses relations diurnes et nocturnes avec sa clientèle. Certes, il est déjà singulier d'aller chercher si bas son inspiration. Cependant, M. Gantillon pourrait nous répondre par un vers de Boileau :

*Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux...*

Il suffirait de convenir que le genre n'est pas relevé et d'admettre une fois de plus qu'aucune impossibilité de principe n'empêche la littérature de s'occuper, à l'occasion, des courtisanes. Elles ont apporté un aliment à la haute comédie satirique d'Aristophane, à l'exquise comédie de mœurs de Térence, à la vigoureuse satire morale de Régnier, sans parler des menus tableautins de mœurs. La pornographie (au sens étymologique du mot) ne conduira certainement jamais à rencontrer le sublime, même, ou surtout dans *Marion Delorme.* Mais elle peut fort bien conduire à rencontrer une vérité ou profonde, ou utile.

M. Gantillon a cherché la vérité ; de quelle étrange manière, par quelles voies, dans quelles vues? Voici un de ces exemples extrêmes qui ont l'air d'avoir été proposés tout exprès pour permettre au critique de voir clair et de prendre ses repères.

M. Gantillon a supprimé tout ce qui, de près ou de loin, eût ressemblé à une pièce de théâtre telle qu'on a coutume de la concevoir. Il supprime toute action. Il supprime toute intrigue. Nous voyons la courtisane dans un bouge d'un port méridional ; elle dialogue pendant le premier tableau avec ses compagnes. Puis, au second tableau, avec deux soldats d'infanterie coloniale. Au troisième, avec un Italien qui vient de commettre un crime. Au quatrième, avec un matelot norvégien. Au cinquième, avec un soutier anglais. Au sixième, avec une jeune fille, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Aux premiers tableaux, on se dit : Bon, c'était nécessaire à l'exposition. Quelque chose va survenir qui fera paraître l'utilité de chacun

d'eux et le lien qui les attache. De tableau en tableau, on attend de voir revenir les personnages précédents présentés, se dessiner l'action commune qui les intéresse tous et justifie leur présentation vers le milieu de la pièce ; on comprend enfin que M. Gantillon a évité avec grand soin tout ce que nous venons de dire. Rien ne reliera les personnages, ne justifiera leur présence. Il ne leur arrive rien en commun. Ils entrent, passent, disparaissent et l'on ne les revoit plus. Un seul reste au centre qui, selon M. Gantillon, assure et recompose l'unité. C'est la courtisane, sujet unique, si bien que M. Gantillon dira : Je ne comprends pas comme vous les lois de l'unité. Celles que je conçois sont neuves, mais elles sont rigoureuses.

Car le cas est intéressant à plusieurs titres. Ce n'est pas du tout la juxtaposition de tranches de vie selon la formule naturaliste. M. Gantillon cherche certainement une forme dramatique nouvelle, plus souple, plus nue, mais non pas plus libre que la traditionnelle. Et il faut traiter cette tentative très sérieusement, parce que M. Gantillon a du talent et que les divers autres écrivains qui s'apparentent à lui sont loin d'être négligeables. Nous ne savons pas comment M. Gantillon construirait une pièce du modèle courant. Nous savons que ses pièces singulières présentent de rares qualités. Chacune des scènes est bien menée, constante, presque toujours d'une vérité saisissante. Nous arrivons maintenant au plus extraordinaire.

Il semble qu'avec un tel système, M. Gantillon se condamne de parti délibéré à une observation exacte, rigoureuse, mais fragmentée. Il cherchera à peindre une vérité à ras de terre, une vérité de détail. Ce sera du théâtre réaliste, d'un goût simplement plus épuré.

Eh bien, pas du tout. Cet art, nous l'avons déjà dit, n'a rien de commun avec la tranche de vie naturaliste. M. Gantillon ne cherche pas à calquer une vérité photographique, il vise à la signification la plus générale et au symbole universel.

Il y vise, pourrait-on dire, deux fois, dans le détail et dans l'ensemble. Telle scène accuse des intentions symboliques parfaitement nettes. Et cette succession des neuf tableaux a pour dessein de montrer l'humanité à la poursuite de l'éternelle illusion ; elle vient la chercher auprès de la courtisane et celle-ci, pitoyable à la misérable condition humaine dont elle connaît et partage les bassesses, verse à chacun, comme l'antique Maya, *le torrent des mobiles chimères* consolatrices.

C'est en quoi le système de M. Gantillon est étonnant. Nous nous émerveillions que M. Demasy cherchât, en un bref tableau qui dure quinze minutes, à percer, révéler, livrer à fond l'âme d'un personnage. Il faudrait, disions-nous, le génie de Shakespeare. M. Gantillon veut davantage encore. Il ne se contente plus de vouloir atteindre en quinze minutes l'essence d'un caractère humain, mais une vérité universelle. Il cherche à composer un symbole, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus général, en mettant bout à bout de petits morceaux

assemblés selon une loi dont l'arbitraire est frappant : l'unité d'action, charpente de tout ouvrage dramatique jusqu'à ce jour, est supprimée ; il ne subiste qu'un élément d'unité ; un personnage unique, dans un même lieu ; il n'agit pas ; des personnages secondaires viennent, provoquent une petite réaction et disparaissent. Le sens symbolique doit sortir de là. Répétons que M. Gantillon veut saisir une image de l'univers dans un miroir brisé.

Est-ce très neuf? Est-ce que cela ne procède pas des Russes? des Scandinaves? N'est-ce pas très facile? Est-ce que M. Gantillon n'a pas, comme toujours, composé un système en fonction de ses dons et de ses penchants, forces et faiblesses? Bon observateur, capable d'écrire très bien une scène, écrivain simple et clair, esprit sensible et fin, n'est-il pas incapable de bâtir une pièce? Questions qui ont de l'intérêt parce que M. Gantillon est quelqu'un. Nous suivrons ses prochains essais avec une curiosité sympathique.

L'autre danger. M. Sée a voulu donner une pièce bien faite. Jusqu'à ce jour, cet auteur avait suivi de préférence M. Porto Riche. Il analysait des âmes sans trop se soucier de la qualité des sentiments. Nous ne savons si c'est l'exemple de M. Méré qui l'a déterminé. Mais, sans aller jusqu'à vouloir rivaliser avec M. Bernstein, il s'est appliqué à fabriquer une pièce où il se passe quelque chose. Et il semble bien qu'il ait forcé son talent, sans toutefois élever beaucoup la qualité de certaines des âmes qu'il mettait en jeu. Trait d'autant plus remarquable qu'il a fait visiblement effort pour montrer des héros auxquels il croyait donner de nobles caractères.

Un homme politique, Léon Carriès, est ancien président du Conseil. Pendant qu'il était en fonctions, son ministre des Finances, Mercadier, lui a demandé, à titre de service personnel, de protéger un personnage louche nommé Rosenthal, probablement espion. Carriès a rendu le service. Mais il a gardé la lettre qui prouve que c'est Mercadier qui le lui a demandé. Mercadier devient son adversaire. Et l'on apprend un jour qu'il a en main la pièce à laquelle Carriès attachait tant de prix, et qu'il se propose de la publier dans la *Jeune France*, le journal du jeune tribun François Hersant.

Si nous avons bien compris, il semble que M. Sée n'ait pas pris garde à une forte contradiction et à une sérieuse faute contre l'art dramatique. La publication du document compromettra bien plus Mercadier que Carriès. Alors, pourquoi Mercadier la veut-il et pourquoi Carriès ne la veut-il pas? Il reste que celui-ci a couvert un espion. Aussitôt, il devient antipathique à ce grand public auquel M. Sée voulait plaire. Deux vices de construction, dont se fût gardé un auteur habile.

Comment, par qui, le document a-t-il été dérobé? Carriès fait mauvais ménage avec sa femme. Il a pris pour secrétaire la jeune fille d'un de ses amis, Solange Morizot. Elle a vingt ans, il en a cin-

quante. Ils deviennent amoureux l'un de l'autre, en dépit de cette différence. Il n'a confiance qu'en elle, c'est à elle qu'il confie le dossier Morizot au moment de partir pour un voyage. Complication qui fait le nœud de la pièce, mais qui paraît arbitraire et fragile. Dans une pièce dont tout le reste serait très solide, on passerait sur ce détail. On voit tout de suite qu'une pièce est faiblement construite quand elle présente coup sur coup plusieurs de ces détails maladroits.

C'est au retour du voyage que Carriès apprend qu'Hersant et Mercadier ont en leur possession la pièce compromettante, et il constate qu'elle a en effet disparu de l'enveloppe confiée à Solange. Voici la dépositaire suspecte. La femme de Carriès en profite pour la chasser avec violence.

Injustement soupçonnée, Solange a une crise de fièvre cérébrale. La fièvre cérébrale sévit beaucoup dans le théâtre contemporain. C'est le refuge des héroïnes après les émotions violentes et dans les situations difficiles. Cela permet invariablement de placer auprès d'elles l'amoureux dévoué et désintéressé, qui donne la mesure de sa belle âme en même temps que la malade paraît languissante, nerveuse, accablée et vêtue de déshabillés touchants. M. Méré, après feu Henry Bataille, sait tout ce qu'on peut tirer de ces effets-là ; M. Sée les reprend avec docilité. L'amoureux, ici, est François Hersant. Il a pour Solange un tel amour que si elle consent à l'épouser, il empêchera Mercadier d'employer contre Carriès le document compromettant. Décidément, ce Carriès ne doit pas avoir la conscience tranquille. Cependant, c'est lui qu'aime Solange. Conflit : que doit-elle faire? épouser Hersant pour sauver Carriès. Mais celui-ci survient, il arrive n'importe comment, amené par un pur hasard, parce qu'on a besoin de lui. Il a découvert le coupable du vol. C'est sa propre femme, qui a détourné le document pour avoir une arme au cas, qu'elle prévoyait, où Carriès voudrait l'abandonner pour Solange. Mais alors, comment a-t-elle eu la folie de le confier immédiatement à Hersant et à Mercadier? Non seulement ce calcul est insensé, mais il amène tout juste le résultat opposé à celui que cherchait l'épouse jalouse : Carriès, dégoûté d'un tel procédé, se sépare d'elle aussitôt et vient proposer à Solange de l'épouser. Que tout cela est maladroitement ficelé ! Est-il donc si difficile de fabriquer une pièce bien faite?

Au dernier acte, Solange a épousé Hersant. A la fin du troisième elle s'y refusait éperdument ; quand le rideau se relève, elle est mère de famille. Voilà ce qui s'appelle tourner la difficulté. Mais Solange n'aime pas son mari et elle ne cesse de penser à Carriès. Hersant, qui le sent et qui souffre, donne à sa femme le document compromettant : qu'elle en fasse ce qu'elle en veut, elle est libre de son destin. Ce trait touche instantanément Solange, qui oublie Carriès et se met à aimer d'amour son mari. Ils seront heureux et ils auront beaucoup d'enfants.

M. Sée est louable d'avoir tenté de construire une pièce aux péripéties intéressantes. Par malheur, il n'a pas du tout réussi. M. Gantillon trouve que c'est si difficile qu'il n'essaie même pas. M. Sée essaie et ne réussit pas. *Non licet omnibus...*

LUCIEN DUBECH.

# *LES FAITS DE LA QUINZAINE*

LES ÉLECTIONS EN ALLEMAGNE ET EN FRANCE. — *Les élections législatives ont lieu, en Allemagne le 4 mai, en France le 11 mai.*

*L'Allemagne vote à droite. Si les communistes reviennent 62, les « racistes », ultra-nationalistes partisans de la revanche immédiate, seront 32 au lieu de 3, et les « nationaux allemands », passent de 62 à 105.*

*Par contre, les « populistes », droitiers plus modérés, tombent de 66 à 44, les démocrates de 45 à 28, les social-démocrates de 170 à 100. Le seul parti qui s'intitule « républicain » n'obtient aucun suffrage et recueille à peine 45 000 voix.*

*La France vote à gauche. Le « Cartel des gauches » l'emporte nettement sur le Bloc national. Sont élus : 15 conservateurs, 122 Entente républicaine, 54 républicains de gauche, 77 gauche démocratique, 144 radicaux-socialistes, 35 républicains socialistes, 106 socialistes (S. F. I. O.) et 26 communistes. Il y a quatre ballottages.*

*C'est la Chambre de 1914 qui reparaît. La nouvelle Assemblée se réunira le 1er juin. On annonce que M. Raymond Poincaré remettra aussitôt sa démission entre les mains du président de la République.*

*L'entrevue qui devait avoir lieu, le 19 mai, aux Chequers, entre MM. Poincaré et Ramsay-Macdonald, pour faire suite à l'entrevue du 2 mai, entre ce dernier et MM. Theunis et Hymans, est ajournée.*

*Le jour même des élections françaises, une manifestation nationaliste monstre a lieu à Halle. Les troupes des associations militaires allemandes « Casque d'acier » et « Croix crochue » défilent en rangs innombrables, au pas de parade, devant le prince Oscar de Prusse, Ludendorff et 200 généraux de l'ancienne armée impériale.*

A. M.

*Le Gérant :* GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30932.